

VOYAGE
PITTORESQUE
DE CONSTANTINOPLE
ET
DES RIVES DU BOSPHORE.

Frontispice du Voyage Pittoresque de Constantinople



Dessiné par Lemoine. *Gravé par H. Ch.^{les} Müller.*

SELIM III.

VOYAGE
PITTORESQUE
DE CONSTANTINOPLE
ET
DES RIVES DU BOSPHORE

D'APRÈS LES DESSINS DE M. MELLING,

ARCHITECTE DE L'EMPEREUR SÉLIM III, ET DESSINATEUR DE LA SULTANE HADIDGÉ SA SOEUR.

PUBLIÉ

PAR MM. TREUTTEL ET WÜRTZ.



À PARIS

CHEZ LES ÉDITEURS, RUE DE BOURBON, N° 17, F. S. G.;

À STRASBOURG, RUE DES SERRURIERS; À LONDRES, 30 SOHO-SQUARE.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT, L'AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI.

M. DCCCXIX.

PRÉFACE DES ÉDITEURS.

Le Voyage pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore, dont nous publions la livraison complémentaire, a été commencé en 1805, au milieu de circonstances qui favorisoient peu une si vaste entreprise. La France, il est vrai, jouissoit d'un calme intérieur qui permettoit aux lettres, aux sciences, et aux beaux-arts, de se livrer de nouveau à ces grands travaux, interrompus ou foiblement appréciés pendant le tumulte de la révolution: mais une longue guerre désoloit l'Europe. Les traités n'étoient que des treves passageres. L'opulence, inquiétée et troublée dans ses plus pures jouissances, pouvoit difficilement prêter son appui à des ouvrages longs et dispendieux, qui réclament d'elle leurs principaux encouragements. Il falloit alors de la hardiesse pour tenter d'élever aux arts un monument tel que celui que nous présentons au public; depuis, il a fallu plus que de la constance pour surmonter tous les obstacles qui se sont renouvelés sous diverses formes pendant le cours de notre entreprise. Le Voyage pittoresque, dont nous sommes les éditeurs, a fixé l'attention publique dès la premiere époque de sa publication, dans le moment même où la munificence du gouvernement faisoit exécuter à grands frais le vaste recueil sur l'Egypte. Il ne nous étoit pas permis, sans doute, d'aspirer à réunir tous les genres de supériorité qui distinguent cet admirable ouvrage; mais les soins que nous avons constamment donnés à l'exécution du nôtre, l'éclat et la variété des talents qui y ont concouru, l'authenticité et le choix des matériaux qui le composent, l'intérêt et l'utilité qui le caractérisent, ont pu nous faire espérer qu'il obtiendroit une des premieres places parmi les plus importantes productions du commencement du XIXe siecle. Aujourd'hui, que le succès a pleinement justifié notre attente, ce n'est pas sans quelque orgueil que nous ferons remarquer que tout aussi, dans notre entreprise, est dû à des talents françois.

Le sujet, par lui-même, rappelle les plus grands souvenirs historiques. C'est la description d'un pays qui a été et sera long-temps l'objet de l'un des plus importants débats de la politique européenne. L'éminent talent de l'artiste, qui s'est proposé de retracer avec une fidélité scrupuleuse les plus belles contrées du monde, a obtenu depuis long-temps le suffrage de tous les amateurs; son long séjour dans l'Empire Ottoman, et la faveur spéciale dont il a joui auprès d'un souverain judicieux qui tentoit de familiariser son peuple avec les arts de l'Europe, lui permettoient de donner des renseignements nouveaux sur le caractere, les mœurs, et les usages des Turcs; et il les a répandus avec abondance dans son ouvrage. Nous avons reçu en outre les secours les plus utiles, les communications les plus intéressantes, de la part d'un grand nombre de voyageurs, de savants, et d'hommes de lettres également distingués par les écrits qu'ils ont publiés et par les fonctions qu'ils remplissent.

Nous devons un tribut particulier de reconnoissance à la mémoire du rédacteur du discours préliminaire, qui contient l'exposition du plan de l'ouvrage; à l'élégante plume de M. Ch. Lacretelle, qui a bien voulu se charger de rédiger les descriptions des quarante-huit

Estampes; aux recherches laborieuses de M. Barbié du Bocage, qui a donné tous ses soins à la partie topographique; enfin à la coopération, aux conseils, et aux encouragements de feu M. le comte de Choiseul-Gouffier, ancien ambassadeur à Constantinople; de M. Le Chevalier, auteur d'un voyage dans la Troade et le Pont-Euxin; de M. Pouqueville, auteur d'un voyage dans la Morée, et depuis consul général à Ianina; de M. Mathieu Deval, secrétaire-interprete et conseiller de l'ambassade françoise à Constantinople; de M. Pierre Deval, chargé d'affaires et consul général de France à Alger; de M. Kieffer, ancien secrétaire-interprete de l'ambassade françoise à la Cour Ottomane, et présentement secrétaire-interprete du Roi pour les langues orientales.

A cette réunion de lumieres puisées aux meilleures sources, s'est joint le concours des graveurs les plus renommés, d'un typographe illustre, d'un fabricant de papier très habile[1]; et dans les moindres détails, comme dans les parties les plus importantes du *Voyage pittoresque de Constantinople*, rien n'a été négligé pour mériter les suffrages de tous les amis des sciences, des lettres, et des beaux-arts. Puissent-ils se féliciter aujourd'hui de voir entièrement terminée une entreprise dont la grandeur sembloit excéder les forces de simples particuliers, et qui exigeoit, pour être conduite à sa fin, une persévérance, nous dirions presque un dévouement, que le sentiment du beau et le desir de contribuer à la gloire de son pays peuvent seuls inspirer!

Nous avons cru devoir placer en tête de l'ouvrage le portrait de Sélim III, parceque c'est sous son regne et par sa protection que M. Melling a pu exécuter son grand travail: ce prince a été d'ailleurs un des souverains turcs les plus éclairés et les plus chers aux nations européennes.

Le chiffre que l'on remarque sur le titre est celui de Sélim III: il renferme les mots, *Selim Khan ibn Moustafa mouzaffer daïma;* en françois: *Sélim, Khan, fils de Moustafa, toujours victorieux.* On voit que le chiffre impérial contient toujours le nom du Sultan régnant, et celui de son pere. Ce chiffre est placé en tête des ordres, diplômes, manifestes, déclarations, traités, et autres actes qui émanent de la Porte au nom du Grand-Seigneur: on le voit également gravé sur les monnoies. Il s'appelle en turc *Thoughra,* en arabe *Tevki'* et *A'lamet,* et en persan *Nichân;* il est presque toujours tracé en or. L'officier chargé de tracer ou de faire tracer ce chiffre au haut des actes, porte le titre de *Nichândji.*

Paris, le 25 août 1819.

(1) Le papier a été fabriqué exprès pour cet ouvrage, dont le titre se lit dans la pâte des feuilles du texte et des planches.

PLAN
DU VOYAGE PITTORESQUE
DE CONSTANTINOPLE
ET DES RIVES DU BOSPHORE.

Deux inventions que les anciens, si sensibles aux jouissances des beaux-arts, envieroient aux modernes, l'imprimerie qui propage les créations de l'esprit, et la gravure qui multiplie les chefs-d'œuvre de la peinture ou du dessin, n'ont rien produit de plus satisfaisant pour les gens de goût que ces recueils de riches estampes et de descriptions intéressantes, connues sous le nom de *Voyages pittoresques*. Par eux, l'homme actif que la curiosité conduit en d'autres climats n'aura point éprouvé d'impressions que ne partagent du fond de leur cabinet une foule d'amateurs sédentaires et studieux. Le voyageur qui sait dessiner ce qu'il voit, et décrire ce qu'il a dessiné, nous transporte véritablement dans une contrée lointaine : nous apprenons à la connoître par l'esprit et par les yeux; nous touchons en quelque sorte son sol; nous contemplons le ciel propre au lieu, les formes particulieres des édifices, les vêtements et l'attitude des habitants. Un Voyage pittoresque doit reproduire en effet tous les traits distinctifs dont la nature et la main de l'homme ont empreint chaque pays.

L'art français se glorifie déja de plusieurs belles collections en ce genre nouveau. Les *Voyages pittoresques de la France*, – *de la Suisse*, – *de Naples et de Sicile*, – *des isles de Sicile, de Malte et de Lipari*, – *de l'Istrie et de la Dalmatie*, – *de l'Egypte, de la Syrie*, etc., et sur-tout celui de *la Grece*, rappellent des ouvrages où tous les mérites du genre se trouvent rassemblés.

Mais qu'il soit permis d'observer qu'une pensée presque unique dirigea ces curieux voyages. De même que les sciences physiques ou la philosophie de l'homme ont paru les objets principaux de ceux qui parcouroient le nouveau monde, les explorateurs de la vieille Europe se sont sur-tout occupés des antiquités. Il y a vingt siecles que les contrées de la Méditerranée, alors le centre de la civilisation, se virent couvertes

de monuments, dans les restes desquels respirent encore le génie grec et la puissance romaine. Animé d'ordinaire par un goût dominant, tout voyageur poursuit les objets de son étude, et s'arrête peu sur les autres. Faut-il donc s'étonner si les premiers pas qu'on a faits sur ces terres classiques des beaux-arts, la Grece, l'Italie, la Sicile, ont été pour la recherche des restes antiques; si ces fragments échappés aux ravages du temps et des barbares occuperent les premiers crayons; si, de préférence, on en dessine les moindres débris, qui par leurs proportions laissent deviner les fabriques admirables auxquelles ils appartenoient; si celui qui décrit ces lieux se plaît à y rappeler les personnages de la fable et de l'histoire, les dieux d'Homere, les héros de Virgile, et les hommes de Plutarque, comme pour se consoler du spectacle de leur dégradation présente par le souvenir de leur ancienne gloire? Quelle plus noble curiosité que celle qui inspiroit les voyageurs que nous avons cités! et qui pourroit méconnoître les talents rares et variés qu'exigeoient leurs ouvrages, leurs dessins élégants et fideles, ces plans, et ces coupes géométriques des monuments, les inscriptions restituées par la critique, et même leurs savantes descriptions, enrichies des plus beaux passages des poëtes et des prosateurs grecs et romains?

Dans le *Voyage pittoresque* qu'on annonce ici, l'art et les antiquités ne tiendront point la premiere place. Ce qu'on s'y propose, c'est sur-tout d'offrir dans une parfaite imitation et comme vivantes les beautés naturelles que rassemble une contrée célebre, l'un des points du globe dont la situation topographique, le climat, et même la destinée, ont concouru à diversifier et enrichir les aspects. Tels sont en effet et *Constantinople* et les rives de son *canal,* auquel, comme à cette ville elle-même, la géographie moderne a laissé son ancien nom, celui de *Bosphore.* Si on s'est plu à les peindre et à les décrire, ce n'est pas parceque ces lieux furent le théâtre de fameuses et sanglantes révolutions, ce n'est pas parceque Constantin sut préférer à Rome et à Nicomédie l'antique Byzance; mais c'est pour les causes même qui lui valurent cette insigne préférence. On a moins recherché les curiosités qui sont dues aux mains de l'homme, que ces dons admirables de la nature qui ont attiré sur ces bords l'homme, les sciences, les conquérants même. Qu'importe que les temples s'y appellent Mosquées; qu'à la place du Grec rafifné domine le Musulman contempteur des arts? un beau lieu est comme un beau caractere: le dégrader n'est pas au pouvoir de la fortune ni du despotisme.

A l'aspect de Constantinople et des rives du Bosphore, dans tous les temps on admirera ces deux parties du monde et ces deux mers qui viennent s'unir sous un même regard; ce large et rapide canal joignant la Propontide au Pont-Euxin, l'Asie à

l'Europe, immense perspective enrichie de tout ce que la nature peut offrir de masses imposantes; des montagnes couvertes de neiges perpétuelles, des collines égayées par la culture, des isles fécondes, des promontoires élevés; des plages qui, par une pente facile, viennent s'offrir à la mer; cette mer qui s'avance elle-même entre les terres pour former un vaste port; le rivage sinueux couvert d'habitations, parmi lesquelles se grouppent des arbres de feuillages variés; tant d'accidents heureux qui naissent du seul mélange des terres, des eaux, des plantes, et des demeures de l'homme: tout appelle le voyageur, tente l'artiste, et donne à qui ne peut visiter ces merveilles le desir d'en contempler l'image. Les Turcs, maîtres de ces lieux par la conquête, leur origine Tartare, le goût oriental qu'ils y font régner dans l'architecture publique ou privée, dans le corps des constructions comme dans leurs ornements, le Mahométisme qui modifie trop puissamment les hommes pour ne pas marquer aussi les choses de son empreinte, le gouvernement et l'esclavage qui ont également leurs signes extérieurs, enfin l'affluence des étrangers se mêlant parmi ce peuple et ne s'y confondant pas; fut-il jamais un plus rare ensemble de circonstances caractéristiques faites pour le pinceau et pour le burin? Quelle matiere pour un Voyage pittoresque! Ses tableaux n'ont pas besoin qu'on les dispose arbitrairement pour les convenances de l'art ou pour le plaisir des yeux. Loin de choisir ou d'embellir la nature, le triomphe de l'artiste sera de la copier: il ne cherchera les graces que dans la vérité, et l'idéal que dans la perfection de la ressemblance.

Déja M. Mouradgea d'Ohsson a fait connoître les institutions religieuses des Turcs. Mais son savant ouvrage, chef-d'œuvre typographique, par la supériorité même de son exécution, faisoit desirer une collection où fussent représentés au naturel, en détail, et par une suite systématique de tableaux, *Constantinople et ses superbes environs.* Tel doit être l'intérêt d'un pareil ouvrage, qu'on se demande d'abord pourquoi personne encore ne l'a entrepris: mais on s'étonne moins quand on réfléchit aux difficultés de son exécution. Qui ne connoît les préjugés du Musulman, sa défiance, et son aversion presque fanatique pour les arts de l'Europe? Un dessinateur lui semble un ennemi. Pour être saisies largement, et détaillées avec précision, ces vues demandoient de fréquents essais. Mais comment s'y risquer? Point de protection sûre contre mille avanies. A peine les voyageurs obtiennent-ils des passe-ports; et ceux-ci sont à peine respectés. Où trouver des artistes qui connussent le pays, ses usages, sa langue, qui fussent patients, et résolus ou habitués à mépriser le mépris même des Turcs. Sans cela nul ne pouvoit tenter ce travail; ou bien si on l'osoit, on l'abandonnoit bientôt. A une

seule époque peut-être on eût pu l'exécuter, pendant l'ambassade de M. de Choiseul-Gouffier à la Porte, lorsque sa fortune et l'ascendant de son ministere pouvoient seconder son amour éclairé pour les arts. Mais la Grece l'occupoit tout entier; et même lorsqu'il a quitté ses contrées, c'est elle encore qu'il cherchoit. Chacun de ses pas dans Constantinople et le long du détroit étoit pour y retrouver ses Grecs chéris. Il redemande à chaque lieu leurs monuments, ou signale au moins la place qu'ils ont illustrée. C'est l'état ancien du pays qu'il vient reconnoître dans son état présent; et cette seconde partie si impatiemment attendue de son ouvrage ne laissera rien à desirer quant aux objets de la topographie et des antiquités.

Cependant il restoit encore à étudier, à dessiner, à décrire pour elle-même la riche nature qui brille en ce coin fortuné de la terre. Ses beautés réservées jusqu'ici pour les yeux d'un peuple insensible, laisseroient à peine à l'étranger quelques souvenirs stériles; et il n'en existeroit point de Voyage pittoresque, si M. Melling n'avoit eu l'habileté, le courage, et les moyens nécessaires pour suivre, avec un plan très différent, l'exemple qu'avoit donné M. de Choiseul.

Cet artiste étoit venu très jeune à Constantinople. L'attrayante nouveauté des objets l'avoit d'abord saisi; son talent s'exerçoit, et il avoit mis son plaisir à les dessiner. Il adaptoit son imagination à cette nature locale, et ses crayons se formoient à la rendre, si l'on ose le dire, dans son langage propre. Mais cette exactitude et cette naïveté qui peuvent seules satisfaire les vrais amateurs, le talent même ne suffit pas pour les atteindre. Il fallut des soins et de longs travaux qu'heureusement plusieurs circonstances favoriserent. Les Turcs, dont M. Melling avoit gagné la confiance par sa facilité à parler leur langue, par des manieres analogues aux leurs, finirent par le voir sans peine dessiner au milieu d'eux. Bientôt il fut appelé près de la sultane Hhadidgé, sœur du Grand-seigneur Selim III, actuellement régnant, pour diriger, comme architecte, les embellissements de ses palais; son travail plut au sultan lui-même, qui le chargea peu après de construire dans sa maison de plaisance de Beschik-Tasch un pavillon et une galerie. Dès-lors tout, jusqu'à l'intérieur du sérail, lui fut ouvert; et l'on conçoit combien son porte-feuille dût se grossir en même temps que croissoient son talent et son émulation. Cette multitude d'objets curieux, la terre et les mers, les campagnes, la ville et la cour, les grands et le peuple, devinrent pour l'artiste comme autant de modeles complaisants et dociles qui, suivant le langage de l'art, poserent à son gré plusieurs années de suite, prêts à se livrer à ses études autant de temps et dans tous les moments qu'il pouvoit desirer. C'est de cette époque favorable qu'il suivit dans son

travail un plan régulier; et telle en fut l'habile combinaison, que tout ce que Constantinople et les rives du Bosphore offrent de sites et d'objets pittoresques, se trouve distribué dans quarante-huit dessins, dont chacun à son mérite particulier joint l'intérêt d'une liaison heureuse avec le plan général.

Après dix-huit années de séjour à Constantinople, cherchant un pays où ses ouvrages pussent être appréciés, M. Melling ne se consulta pas long-temps pour venir en France. La patrie des beaux-arts accueillit un citoyen qui les honore. Les encouragements s'offrirent à lui pour la publication de son voyage. MM. Treuttel et Würtz voulurent en être les éditeurs, et aucun soin, aucun sacrifice ne leur a coûté pour que l'exécution fût digne de l'entreprise.

On voit déja que le *Voyage pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore* se lie à tous les grands ouvrages de ce genre, spécialement à celui de la Grece par M. de Choiseul-Gouffier. Mais c'est ce qu'on sentira mieux encore par l'entier exposé du plan de M. Melling, et de l'ordre dans lequel se développe la série de ses quarante-huit tableaux qui forment une galerie complete aussi riche que curieuse.

Le navigateur qui se dirige vers le levant laisse à sa gauche la Grece, ruinée par les conquérants, mais autant peut-être par le progrès de la civilisation qu'elle-même avoit répandue. Il vogue entre les Cyclades et près de Délos. A droite s'éleve le promontoire de Lectum. Le continent de l'Asie se montre; une nouvelle nature commence, et le long de ces côtes se succedent les perspectives les plus riantes et les plus majestueuses. On découvre enfin l'*isle de Tenedos;* c'est là que, pour la premiere fois, l'artiste a saisi ses crayons; la vue de cette isle, des hameaux qui la couvrent, et des mouillages dont elle est entourée, ouvre sa carriere pittoresque.

A droite sont les ruines d'*Alexandria Troas*, nommé par les Turcs Eski Stamboul; plus loin il apperçoit les champs où fut Troie, lieux chantés par Homere, long-temps méconnus, retrouvés enfin, et décrits par un savant et ingénieux Français. L'Hellespont le porte jusqu'au *détroit des Dardanelles*, dont les *châteaux* lui ont fourni sa deuxieme vue. On y observe en détail ces forts célebres, défense médiocre dans les mains des Turcs; mais qui, au pouvoir de maîtres plus éclairés, seroient la clef des mers qu'ils commandent.

Déja l'artiste a traversé la mer de Marmara. Les bords opposés de la Bythinie et de la Thrace n'attirent point ses regards: mais *Constantinople* se découvre; c'est le moment de tout dessiner. M. Melling donne l'aspect général de cette grande ville telle qu'elle se présente à celui qui arrive par *la pointe des sept tours*. Une partie de son

enceinte s'étend le long de la mer. Un horizon immense fait sentir les avantages et la beauté de sa situation.

D'autres vues générales nous font en quelque sorte faire le tour de Constantinople, qui est présenté dans ses différentes faces et dans tous ses dehors.

Kiz-Koullessy, ou la tour de Léandre, est le point où l'artiste s'est d'abord placé. De là il distingue et dessine la ville à l'ouverture de son magnifique port que forme le golfe de Céras. On voit une partie des faubourgs de Pera et de Galata couvrant la côte qui le domine, tandis que la puissante cité se développe sur les collines opposées. Les objets multipliés qui animent un grand port, donnent encore à ce tableau le caractere d'une belle marine.

Une Vue prise de la montagne de *Boulgourlou* s'étend sur un plus grand espace; elle embrasse Constantinople tout entier, une partie du Bosphore sur la droite, et de l'autre côté la mer de Marmara. *Scutary* (l'ancienne Chrysopolis), situé au pied de cette montagne est indiqué dans cette vue.

Se transportant d'un continent à l'autre, de *Boulgourlou* sur les hauteurs d'*Eyoub*, M. Melling donne l'aspect de Constantinople dans le sens opposé, comme on le découvre en venant d'Andrinople. Dans cette Vue, les regards se prolongent sur toute l'enceinte du port, et sont flattés par la variété des objets qui décorent son double rivage.

Enfin, dans une derniere Vue générale, la capitale de l'empire ottoman s'offre telle qu'on la voit du chemin de Buyuk-Déré, à la hauteur du village de *Saint-Dimitri*.

Mais si l'on parcourt d'un œil connoisseur tous les points que rassemble chacun de ces grands aspects, combien de sites précieux et dignes de former des dessins particuliers! M. Melling les choisit; il dessine d'abord *les cours du Sérail*, la *place de Sainte-Sophie* avec sa fontaine, et *la place de l'Hippodrome*. Il se promene autour du port; il rencontre, il saisit successivement les Vues de l'*Arsenal, d'Aïnaly-Cavak*, et des *casernes des bombardiers*. Dans cette derniere, au fond du port, il représente l'endroit où la riviere des *eaux douces* vient se perdre dans la mer. En remontant jusqu'à *Keaghid-Khanè*, il nous fait admirer le vallon romantique qu'arrose cette riviere; et il dessine la maison de plaisance du Grand-seigneur qui orne son rivage.

Du faubourg de Pera l'artiste s'est plu à tracer la *pointe du Sérail* et *Scutary*, réunis dans le même point de vue avec la mer qui les sépare. Plus loin, à l'endroit appelé le *champ des Morts*, il a pris une autre Vue qui comprend à la fois et *Scutary* et *le canal*, et les parages de *Marmara*. Enfin la *fontaine de Top-Khanè* fournit une Vue

particuliere, ainsi que *la place* qui porte le même nom, avec *ses fonderies*, *ses casernes*, etc.; ce dernier site a été pris de la mer.

Le Bosphore, ce long canal par lequel la mer Noire communique à la Méditerranée, mettoit l'artiste dans un agréable embarras sur le choix entre tant d'aspects magnifiques, enrichis de hameaux, de palais, et de fabriques de divers goûts et de diverses grandeurs qui relevent la beauté naturelle des deux rivages. Pour en dessiner l'entrée, il se reporte sur la *tour de Léandre;* et dans cette premiere Vue générale il conduit nos regards le long du canal jusqu'à *Defterdâr-Bournou.* Des Vues détaillées font connoître *Beschik-Tasch*, maison de plaisance et séjour d'été du Grand-seigneur; ainsi que *le palais* de la sultane Hhadidgé, à *Defterdâr-Bournou*, et même *Bébek*, autrement *le Pavillon des conférences.*

La situation des hauteurs de *Kandilly*, à la côte d'Asie, laisse découvrir une grande partie du canal; et sur-tout le rivage européen, fécond en sites et en accidents pittoresques. Aussi est-ce de là qu'on a levé le dessin des sinuosités du canal, soit vers Constantinople, soit du côté de la mer Noire. Cet ensemble réunit toutes les sortes de beautés qui peuvent exciter le talent, et que le talent peut imiter.

Descendu sur le canal même, l'artiste s'empare des points les plus intéressants. Ici paroissent *les châteaux génois d'Europe et d'Asie*, monuments de la puissance qu'un petit peuple dut au seul commerce, dans un temps où les grandes nations n'estimoient que les armes. Là se retrouvent l'endroit appelé *l'Echelle du Grand-seigneur*, puis *Tharapia*, et enfin *Buyuk-Déré*, que les Grecs appeloient *Bathy-Kolpos*, golfe profond. C'eût été trop peu de n'offrir que l'ensemble de ces aspects; plusieurs détails méritoient d'être traités à part. Cette *prairie de Buyuk-Déré*, dont l'ancien nom étoit *la belle Campagne*, le vallon où elle fleurit, les hauteurs couvertes de bois, tout ce qui tient à ce canton riant compose différentes Vues. On n'a point négligé la fontaine de *Sarï-yery*, située à l'autre extrémité de *Buyuk-Déré*, et qui donne son nom au lieu qu'elle embellit.

De la *montagne du Géant* sur le territoire d'Asie se déploie un nouvel aspect général du Bosphore, dont l'artiste a composé un tableau.

Enfin il donne la Vue de l'*embouchure de la mer Noire;* à gauche paroît cette côte escarpée, et ce sol âpre et volcanique, sur lesquels, d'après les traditions antiques, dominoit le roi Phinée. Une flotte cinglant au nord fait sentir l'étendue de cette mer où finit l'horizon.

Les environs de Constantinople, dans l'intérieur du pays, n'étoient pas moins propres

à séduire M. Melling; ses crayons y ont choisi plusieurs Vues particulieres. Tels sont les aqueducs de *Baghtsché-Keuïh*, ouvrage des Turcs; ceux qui portent encore le nom de *Justinien*, et deux des vastes réservoirs qui, sous le nom de *Bends*, renferment les eaux entre des digues recouvertes d'un marbre brut.

On doit remarquer comme un rare avantage du plan suivi dans ce Voyage pittoresque, que plusieurs Vues générales ou partielles, formant de grandes divisions de l'ouvrage, se succedent de façon à pouvoir être rapprochées, placées à la suite les unes des autres, et se convertir en un seul tableau, ou plutôt en un grand Panorama; tant leurs rapports sont exacts et bien combinés.

Il reste à parler du texte descriptif de toutes ces Vues. Dans un ouvrage où la représentation la plus fidele des lieux et des objets a été le but de l'artiste, où les tableaux sont de véritables portraits d'une nature plus orientale qu'européenne, et dont la nouveauté séduit autant qu'elle surprend, toutes les planches, soit pour l'ensemble, soit pour les détails, doivent être décrites avec cette élégante simplicité qui peut seule en rendre toutes les parties sensibles à l'esprit comme aux yeux. Mais de plus ces descriptions sont susceptibles d'une autre sorte de mérite.

La plupart des Vues particulieres, soit qu'elles aient été prises dans Constantinople même, ou dans ses environs, ou le long du Bosphore, sont ornées par des épisodes et des scenes locales, cérémonies civiles, fêtes religieuses, ou autres, qui leur donnent un intérêt historique. Les mœurs et les usages des habitants, Turcs, ou autres, doivent donc entrer dans les descriptions. Si la Vue prise de *Kiz-Koullessy* représente le passage en bateaux du Grand-seigneur à la côte d'Asie; si, dans le tableau de l'*Hippodrome*, on introduit la marche pompeuse qui souvent s'y déploie, il faut bien faire connoître les corps, les personnages, le cérémonial, tout ce qui compose ces différents corteges. Les costumes variés des individus, les édifices, les navires de formes diversifiées qui animent les points de vue étant pris, non dans la fantaisie de l'artiste, mais dans la nature même, demandent certaines indications du commerce de ces parages, et des peuples qui fréquentent le port de Constantinople.

Le Sérail sur-tout, qui n'est que très imparfaitement connu, offrira des faits nouveaux. Les Vues qu'on en a prises veulent, pour être senties, la connoissance de ses habitants, ainsi que de son régime. Tout en sera décrit, les jardins, le divan, les cours intérieures, les réceptions des ambassadeurs, les repas des janissaires, les appartements, les pavillons du sultan, leur ameublement, le harem, les logements de la multitude des femmes, et jusqu'à la condition propre de celles qu'on nomme *Sultanes*. Quoique

ces descriptions ressemblent peu à celles des romans, la vérité n'y paroîtra pas dépourvue d'intérêt. Le Sérail, tel qu'il est, offre des contrastes remarquables : la misere auprès du faste; des privations inouies au sein des habitudes voluptueuses; la beauté réservée pour les plaisirs et soumise à d'indignes traitements; l'imagination et les sens dévorant ces femmes; leurs intrigues, leurs chagrins, et leurs maux, tristes fruits de la nature contrariée dans ses vœux les plus chers.

Car non seulement rien n'a pu échapper à M. Melling dans ce séjour impénétrable; mais de plus c'est ici le moment d'observer que, pour tout ce qui concerne les descriptions de nos tableaux, nous avons un avantage qui paroît avoir manqué à de belles entreprises du même genre, confiées à des écrivains qui connoissoient beaucoup par les livres et nullement par la vue les pays dont ils avoient à parler. Quelque talent qu'on ait, on ne devine point certaines particularités, certaines nuances de la nature qui font toute la vivacité de sa représentation. Un d'Anville, avec une Bibliotheque et du génie, saura, sans quitter son cabinet, dresser des cartes de géographie parfaites: mais il faut avoir voyagé dans les pays dont on prétend écrire le Voyage pittoresque. Les descriptions de celui-ci, comme l'a dit le prospectus, ne sont point composées par une seule personne; divers talents y ont concouru. Ces morceaux, outre le mérite d'une rédaction très soignée, auront cet autre avantage, peu commun, que la matiere principale du texte a été fournie par un voyageur français, homme instruit et passionné pour les arts, qui, ayant résidé à Constantinople, a pu observer lui-même chaque site, chaque point, chaque circonstance des tableaux de M. Melling, qui souvent décrivit à ses côtés les objets que celui-ci dessinoit, et dont le langage a dû se vivifier par la présence de la nature.

Enfin, quoique l'état actuel du pays soit l'objet de l'artiste et du voyage, les souvenirs historiques qu'éveillent plusieurs de ces Vues ne seront point exclus de nos descriptions. Le Bosphore n'est-il pas ce bras de mer qui servit tant de fois de passage aux peuples des deux continents, quand les fureurs de la guerre les poussoient les uns contre les autres? Ces promontoires que vous doublez avant d'atteindre *Tharapia*, virent à leurs pieds l'innombrable armée de Darius passer sur un pont énorme, monument de son orgueil, qui, peu après, fut le témoin de sa honte. Les plages qu'abordoit Xénophon retournant d'Asie en Grece avec ses dix mille guerriers, méritent d'être signalées. On dira où descendirent les Croisés courant à la conquête de la Palestine; et en quel endroit, trois siecles après, Mahomet II jetta sur l'Europe les légions armées des conquérants de l'Asie. Même les révolutions physiques de ces mers

dont ce détroit fut peut-être l'étonnant produit, pourront être rappelées. Mais ces retours vers le passé doivent être rares. Celui qui rédige ces descriptions n'affectera point le vain mérite d'une érudition qui seroit déplacée, et que d'ailleurs tant de bons livres ont aujourd'hui rendu facile et vulgaire. Ce qui inspira, ce qui doit remplir notre Voyage, c'est la belle nature des contrées du Bosphore; et elle doit peu aux évènements mémorables qui entrent dans son histoire.

A l'égard des noms turcs qui pourront se trouver dans les descriptions, il est très difficile de fixer leur orthographe, cette langue étant si différente des idiomes européens, et particulièrement du français; on a tâché d'écrire ces noms de la maniere qui a paru exprimer le mieux leur prononciation, en consultant les meilleurs auteurs et des personnes parfaitement instruites dans les deux langues.

C'est ainsi qu'on a conçu le *Voyage pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore.* Il sera composé en tout de 50 planches, en y comprenant le *plan géométrique* de Constantinople, et la *carte générale* du Bosphore, nécessaires l'un et l'autre pour la parfaite intelligence de ces Vues.

Les quarante-huit tableaux, dont chacun aura sa description particuliere, seront distribués et publiés en douze livraisons de quatre planches. Le prospectus du Voyage a donné la grandeur de ces planches. Un *Avertissement* fera connoître l'ordre dans lequel elles devront être rangées et reliées, ainsi que les descriptions.

Comme il est essentiel, pour bien discerner les objets, de connoître de quel point la vue a été prise par l'artiste, on prévient que ces points sont désignés par les différents angles marqués sur le plan de Constantinople, et dont les deux lignes renferment les objets dessinés.

PLAN

DE LA VILLE DE CONSTANTINOPLE

ET DE SES FAUBOURGS,

TANT EN EUROPE QU'EN ASIE.

Constantinople, par les avantages de sa position, semble devoir commander à tout l'ancien continent. Au nord, la mer Noire, autrefois Pont-Euxin, lui donne le moyen de communiquer avec les pays septentrionaux; et vers le sud, la mer Méditerranée, que les Turcs appellent mer *Blanche*, et dont l'Archipel, autrefois mer Egée, fait partie, la rapproche des contrées méridionales et occidentales.

Ces deux mers se trouvent réunies par une autre moins étendue, appelée mer de Marmara, anciennement Propontide. C'est un vaste bassin dans lequel peuvent librement s'exercer des flottes entieres; il communique d'un côté à la mer Noire par le détroit ou canal de Constantinople, autrefois Bosphore de Thrace, et de l'autre à la mer *Blanche* par le canal des Dardanelles, auparavant l'Hellespont. C'est à l'entrée du canal de Constantinople, du côté de la mer de Marmara, que s'éleve cette ville superbe, à laquelle le détroit qui l'avoisine, ainsi que celui des Dardanelles, semblent servir de portes. Un courant assez rapide, qui descend de la mer Noire, traverse le canal de Constantinople, la mer de Marmara, et continuant par le canal des Dardanelles, vient faire sentir son influence jusque dans la mer *Blanche*. Lorsque le vent souffle du nord, l'entrée de Constantinople est ouverte aux vaisseaux qui viennent de la mer Noire; et, pendant toute sa durée, aucune voile ne sauroit remonter le canal des Dardanelles : le contraire a lieu lorsque le vent du sud domine; alors le canal de Constantinople est fermé, et les bâtiments arrivent facilement de la mer *Blanche*. Qu'on se figure ce que l'art a pu ajouter de difficultés aux obstacles qu'oppose déja la nature, et l'on jugera dans quelle position forte et avantageuse se trouve la ville de Constantinople.

Le canal des Dardanelles est défendu par quatre châteaux, et des batteries dont les feux croisés ferment le passage aux vaisseaux de guerre étrangers, les obligent de rester en rade devant l'isle de Ténédos.

La capitale de l'Empire Ottoman a la forme d'un triangle; deux de ses côtés sont baignés et protégés par la mer, et le troisieme est fermé par un double mur, construit sous les empereurs grecs, qui en défend l'accès par terre. Dans cette enceinte, s'élevent en amphithéâtre des milliers de maisons bâties sur sept collines contiguës, dont la crête est couronnée par les édifices publics. Rien de plus imposant, rien de plus majestueux que l'aspect de cette ville : chaque habitation est entourée de jardins qui rompent

la monotonie des constructions particulieres, et le tout est surmonté de mosquées magnifiques, revêtues de leurs dômes, et accompagnées de ces fleches légeres que l'on appelle minarets.

Sur la pointe qui s'avance dans la mer, à l'entrée du canal, est le sérail, ou palais du Grand-Seigneur, dont la vaste enceinte occupe presque tout l'emplacement de l'ancienne Byzance. Ce palais, de forme très irréguliere, est séparé de la ville par des murs particuliers. Il a ses jardins, ses édifices, et même son genre d'habitants, composés de gardes, d'eunuques blancs et noirs, et de femmes, ou maîtresses ou esclaves, tous régis par des lois entièrement étrangeres aux Européens.

Lorsqu'on est devant cette pointe, on voit, à droite, le canal de Constantinople, ressemblant à un beau fleuve, d'une largeur considérable, encaissé par des rives verdoyantes, garnies d'un nombre infini de jardins et de maisons élégantes, qui paroissent comme autant de palais enchantés. Sur la gauche, on aperçoit l'entrée du port auquel les Byzantins donnoient le nom de *Chryso-Keras,* Corne d'or, parcequ'il étoit pour eux une source de richesses et d'avantages. Ce port est un golfe formé par le canal même de Constantinople, dont les eaux, s'avançant profondément dans les terres, offrent un abri sûr pour les vaisseaux, et permettent d'y placer tous les établissements maritimes possibles. Par-tout on trouve bon fond; et le courant du Bosphore, en le nettoyant sans cesse, y entretient la propreté et la salubrité.

Au nord du port, sont plusieurs faubourgs très populeux, dont les habitants ne cessent de passer d'une rive à l'autre. Le premier, à droite, est celui de Galata, habité par des Turcs, des Grecs, des Arméniens, et des marchands européens. Ce faubourg est, comme la ville, entouré d'anciens murs; mais ils ne sont point aussi forts, et tombent en ruines. Au-dessus, est le quartier de Péra, résidence des ambassadeurs, où demeurent quelques Européens, et un grand nombre de Grecs et d'Arméniens; par sa position élevée, ce faubourg domine la ville et le Bosphore. A ses pieds, à l'entrée du Bosphore, est le quartier de Top-Hané, où se trouvent plusieurs établissements militaires: dans le port, on aperçoit, sur le penchant d'une colline, le faubourg de Cassim-Pacha, et au-dessous, le *Ters-Hané,* ou arsenal, enceinte particuliere réservée pour tout ce qui tient à la marine des Turcs. Au fond du port, est le grand faubourg d'Eyoub, où l'on voit une mosquée impériale, dans laquelle le Grand-Seigneur va ceindre le sabre le lendemain de son avènement au trône, cérémonie qui répond au sacre de nos rois.

De l'autre côté du canal, sur la rive asiatique, s'éleve la ville de Scutari, qui n'est, pour ainsi dire, qu'un faubourg de Constantinople, mais qui, par-tout ailleurs, seroit une ville capitale. C'est là que les pélerins de la Turquie d'Europe s'assemblent, pour faire, en caravane, le voyage de la Mecque.

La ville de Constantinople ne consiste donc pas seulement dans son enceinte triangulaire, mais encore dans ses faubourgs, auxquels on peut ajouter la ville de Scutari, et les établissements et villages situés le long du port. La réunion de toutes ces parties donne à Constantinople une étendue en superficie de 5240000 toises carrées, ou 19842391 metres carrés, ce qui en fait une ville moitié moins grande que Paris; mais

si on y comprend son vaste port et la largeur du canal devant Scutari, elle égalera presque l'étendue de la capitale de la France. Plusieurs auteurs ont prétendu que Constantinople renfermoit un million d'habitants : ils se sont étrangement trompés; car à peine peut-on y compter quatre cent mille ames. Cette réduction pourra paroître un peu forte; mais l'étonnement cessera, si l'on considere que les maisons des Turcs ne consistent toutes qu'en un étage; que la plupart ont un jardin qui les entoure, et que beaucoup de terrains restent vides dans la ville et les faubourgs.

Outre plusieurs causes de dépopulation qui existent dans la capitale de l'Empire Ottoman, cette ville est souvent exposée aux ravages des incendies : il n'est pas rare de voir quinze cents ou deux mille maisons brûler à la fois, et ce désastre ne se renouvelle que trop souvent. Il est vrai que les maisons des particuliers sont toutes bâties en bois, et que les édifices publics seuls et ceux qui dépendent du Grand-Seigneur sont construits en pierre : cependant la loi ne défend point ce genre de construction; et le Sultan actuel, Mahmoud, voyant avec douleur les dommages causés par le feu, a invité ses sujets à employer la pierre. Ce conseil sera-t-il suivi? c'est ce dont on peut douter; car l'apparence d'une propriété stable et d'une fortune considérable, pourroit exposer le propriétaire à des avanies encore plus dangereuses que l'incendie. Toutes les grandes mosquées sont bâties en pierre; mais il en est beaucoup de petites qui, n'étant construites qu'en bois, périssent avec les maisons des particuliers, et sont renouvelées avec elles.

Le plan de Constantinople, que je donne ici, offre la réunion de toutes les notions acquises sur cette ville célebre. Il a pour base celui qui fut levé géométriquement en 1776, vérifié et augmenté en 1786, par F. Kauffer, ingénieur alors attaché à M. le comte de Choiseul-Gouffier, ambassadeur de France à Constantinople; et j'y ai joint tous les documents nouveaux que j'ai pu réunir.

Dans le plan particulier du sérail, dressé d'après celui de M. Kauffer, rectifié par M. Melling, on remarquera un jardin à l'européenne, dont ce dernier m'a procuré le plan. Il m'a indiqué aussi l'emplacement de plusieurs édifices, et celui d'une colonne antique, qui n'avoit été vue de près par aucun Européen avant lui. Le plan particulier du château des Sept-Tours est le résultat des renseignements que j'ai reçus de M. Pouqueville aîné, ci-devant consul général de France à Ianina, qui a été long-temps détenu dans cette prison d'état.

Les Vues de M. Melling m'ont encore beaucoup servi, pour les parties qui sont au nord du port; et j'ai profité des renseignements qu'il m'a donnés, pour fixer plusieurs points importants. J'ai aussi fait usage de l'ouvrage intitulé : *Tableau des nouveaux réglements de l'Empire Ottoman, composé par Mahmoud-Rayf-Efendi* (imprimé en françois), *Constantinople* 1798, un volume in-folio, accompagné de planches, dont plusieurs représentent les nouveaux établissements formés par les Turcs dans la partie septentrionale du port.

Parmi ces établissements, on remarquera la caserne des bombardiers; une académie impériale, où l'on enseigne les mathématiques aux jeunes Musulmans, et qui sert en même temps de dépôt de cartes et de machines; une nouvelle fonderie de mortiers; une

fonderie de canons, et des casernes immenses pour les canonniers et les chevaux du train, situées dans le faubourg de Top-Hané, et au grand Champ des Morts.

Dans l'arsenal, ou *Ters-Hané,* on voit le nouveau bassin de construction, et la caserne pour les marins du Nizam-Dgèdid. M. Le Roi, ancien ingénieur-constructeur de la marine, qui a dirigé les travaux de l'arsenal de Constantinople depuis l'année 1784 jusqu'en 1789, a bien voulu m'indiquer quelques positions qui m'étoient inconnues.

A Péra, beaucoup de changements ont eu lieu; beaucoup d'anciens hôtels d'ambassadeurs n'existent plus. L'indication des nouveaux établissements militaires qui se sont formés dans ce quartier, et celle de plusieurs habitations situées à une assez grande distance de la ville de Constantinople, m'ont été fournies par mon fils, nouvellement de retour de cette ville.

Le long du canal, on remarquera le palais de *Beschik-Tasch,* considérable autrefois, mais réduit aujourd'hui à ce que M. Melling en a lui-même restauré et reconstruit. Dans le village de ce nom est le palais de la Béhan-Sultane, sœur de Sélim III. Plus haut, dans le village d'Orta-Kieuï, se trouve le palais de la sultane Validé, mere du même Sultan; et un peu plus loin, à la pointe appelée Defterdar-Bournou, celui de la sultane Hadidgé, autre sœur de Sélim : c'est à ce dernier palais que M. Melling a rattaché un pavillon entièrement construit à l'européenne.

Sur la côte d'Asie, à peu de distance de la ville de Scutari, on voit les magasins à blé, construits par M. Kauffer, d'après les ordres du sultan Sélim, pour l'approvisionnement de Constantinople; et, dans la partie méridionale de Scutari, un nouveau quartier, qui doit son existence à ce même Sultan, et dont mon fils m'a donné le plan. Il s'y trouve une superbe mosquée, qui porte le nom de Sélim, un hôpital, et l'imprimerie, établie par ordre de ce prince, et d'où sont sortis plusieurs ouvrages, entre autres un Atlas turc publié en 1804, en un volume in-folio.

A peu de distance de Scutari, étoit autrefois une très belle caserne construite pour la cavalerie du Nizam-Dgèdid; elle a été brûlée par les Janissaires en 1808 : plus loin, est l'emplacement de l'ancienne ville de Chalcédoine, réduite aujourd'hui à un village appelé Kadi-Kieuï, ou le village du juge.

Au-dessus de Scutari, est le mont Boulgourlou, d'où la vue plane au loin sur Constantinople et sur toute la Propontide. Cette montagne, très élevée, se divise en deux sommités, appelées le grand et le petit Tchamlidgé, entre lesquelles se trouve le village qui donne son nom à toute la montagne, et une source dont l'eau est la seule que boive le Grand-Seigneur. Le plus haut sommet est couronné d'un beau bouquet d'arbres, où l'on va se reposer et prendre le frais.

La position du dôme de Sainte-Sophie, la principale mosquée de Constantinople, par laquelle on détermine astronomiquement celle de cette ville, a été fixée, d'après les observations faites à Tharapia, en 1785, par M. Tondu, astronome, à 41° 00' 26" de latitude septentrionale, et à 26° 35' 40" de longitude à l'orient du méridien de Paris. La déclinaison de la boussole a été observée à Péra, en 1788, de 12° 35' vers l'ouest.

BARBIÉ DU BOCAGE.

PLAN TOPOGRAPHIQUE

DU BOSPHORE DE THRACE,

OU CANAL DE CONSTANTINOPLE,

ET DE SES ENVIRONS.

Ce plan est formé de la réunion de plusieurs matériaux discutés et combinés avec soin, dont le principal est un levé du canal de Constantinople, sur une échelle très développée, ébauché en 1776, et continué en 1786 et années suivantes, jusqu'en 1801, par François Kauffer, ingénieur, attaché au comte de Choiseul-Gouffier. Ce levé est le résultat d'une triangulation qui prouve l'exactitude scrupuleuse que Kauffer a mise dans son travail. Il a commencé plusieurs de ses grandes opérations en 1786, aidé de M. Lechevalier, auteur du *Voyage dans la Troade;* et depuis le départ de M. de Choiseul-Gouffier pour la Russie, il les a continuées seul. Ayant appris la langue du pays, et étant entré au service de la Porte Ottomane, il pouvoit exécuter des travaux qu'aucun autre Européen n'auroit jamais osé entreprendre.

Kauffer avoit fait deux dessins du canal de Constantinople; l'un contenoit ses opérations trigonométriques sur le terrain, et l'autre n'en étoit qu'une copie, ou mise au net soignée, dont l'exécution fut en partie cause de sa mort(1). Le premier a été envoyé à Paris au comte de Choiseul-Gouffier, qui a bien voulu me permettre d'en prendre copie; et le second est resté à Constantinople. Le plan original est sur une échelle de 5 lignes pour 100 toises, ou au 17280e du terrain. Celui que je présente ici est réduit à 1 ligne $\frac{2}{5}$ pour 100 toises, ou environ 15 millimetres pour 1000 metres; ce qui donne

(1) François Kauffer, habile ingénieur des ponts et chaussées de Lorraine, étoit né dans le voisinage des terres du comte de Choiseul-Gouffier. Il s'étoit attaché de bonne heure à ce jeune seigneur, qui, charmé de ses talents, l'avoit emmené avec lui dans son premier voyage en Turquie, en 1776. Kauffer leva beaucoup de plans particuliers, qui ont été en partie gravés dans le premier volume du *Voyage pittoresque de la Grece*. Tombé malade près de Pergame, dans l'Asie mineure, il fut conduit à Smyrne, d'où, s'étant rétabli, il passa à Constantinople. Là, par de premiers travaux, il ébaucha le levé du canal de Constantinople; mais, bientôt après, il revint en France. Le comte de Choiseul-Gouffier ayant été nommé ambassadeur à Constantinople en 1784, Kauffer le suivit de nouveau en qualité de secrétaire; et à peine fut-il arrivé dans cette ville qu'il reprit ses anciens travaux. Il parcourut la Troade avec M. Lechevalier, et Le Brun-Tondu, astronome qui est mort à Constantinople; et fit des dessins de toutes les contrées qu'il visita. Le comte de Choiseul, ayant quitté Constantinople en 1793, pour se rendre en Russie, Kauffer, sans appui, s'attacha au service des Turcs, et se mit en même temps, comme Européen, sous la protection de la Prusse. Il continua ses travaux sur le canal de Constantinople, et il jouissoit d'une liberté d'autant plus grande, que ses reconnoissances ont souvent servi la Porte Ottomane dans les projets qu'elle avoit formés d'élever des fortifications sur le canal. Des deux dessins qu'il a faits de ce canal, celui qu'il a soigneusement mis au net, et qui est resté à Constantinople, a été, en quelque façon, la cause de sa mort. Il le travailloit à terre, sur le plancher, les Turcs ne faisant point usage de tables; seulement il mettoit quelques coussins sous son estomac. Cette position génée lui a fait contracter une hydropisie de poitrine qui l'a enlevé en 1802. Cet habile ingénieur opéroit avec beaucoup d'exactitude et dessinoit avec netteté; ses talents rares et son caractere obligeant l'ont fait regretter de tous ceux qui le connoissoient. Il a laissé une veuve et des enfants qui sont fixés en Lorraine.

le 66666e du terrain. Kauffer avoit visité tous les villages du canal, et jeté des rayons sur des objets assez éloignés.

J'ai assujetti le plan de Kauffer à une observation astronomique très bien faite en 1785 par Le Brun-Tondu, et calculée à Paris par Méchain. Cette observation fixe la position du village de Tharapia sur le canal à 41° 8′ 24″ de latitude septentrionale, et à 26° 40′ 19″ de longitude à l'orient du méridien de Paris. L'observatoire étoit au Kiosque de l'ancien palais de France. C'est d'après cette observation, et en m'appuyant sur la triangulation de Kauffer, que j'ai fixé le dôme de Sainte-Sophie dans mes plans à 41° 00′ 26″ de latitude, et à 26° 35′ 45″ de longitude à l'orient du méridien de Paris.

Dès l'année 1785, MM. de Lafitte-Clavé, Mathieu Dumas, et Bonneval, officiers françois envoyés à Constantinople pour aider les Turcs à fortifier le canal, avoient fait la reconnoissance de la partie qui avoisine la mer Noire, et formé une triangulation qui, partant du point déterminé par Le Brun-Tondu, venoit aboutir à cette mer. Kauffer a depuis rectifié cette triangulation, et rempli, dans le détail, toute la partie qui n'avoit été qu'esquissée par ces officiers. On voit par-là que je me suis servi des levés faits par de Lafitte-Clavé et autres, ainsi que de ceux de Kauffer, pour arriver jusqu'à la mer Noire. A ces matériaux, j'ai joint, pour les côtes de cette mer, des reconnoissances à plus petite échelle, travail particulier de Duverne de Presle, officier de marine françois qui aidoit de Lafitte-Clavé dans ses opérations. Les cartes de ce marin s'étendent, du côté d'Europe, depuis le canal jusqu'au cap Kara-Bouroun, qui ne paroît point dans mon plan; et du côté d'Asie, jusqu'au cap Kara-Abondous, au-delà de Riva. En les assujettissant aux levés de de Lafitte-Clavé et Kauffer, j'ai pu figurer toutes les côtes qui m'étoient nécessaires dans la partie septentrionale.

L'intérieur du pays est le résultat de plusieurs reconnoissances faites par des officiers françois ou étrangers, dont quelques unes sont consignées dans l'ouvrage de M. Pertusier, intitulé: *Promenades pittoresques dans Constantinople et sur les rives du Bosphore*, en 3 volumes in-8°. Ces reconnoissances ont été assujetties à quelques points relevés précédemment par Kauffer, comme l'aqueduc de Justinien en Europe, et le mont Alem-Daghi en Asie. J'ai aussi tiré des détails, particulièrement sur l'Asie, de la géographie turque intitulée: *Dgihan-Numa*, ou Miroir du Monde, imprimée en turc à Constantinople, l'an de l'hégire 1145 (1732 de l'ere vulgaire), et dont la traduction françoise de Armain existe manuscrite à la Bibliotheque du Roi.

Les Isles des Princes, avec la côte d'Asie, qui est voisine, sont prises de la carte de la mer de Marmara, levée en 1786 et 1787 par M. le vice-amiral Truguet, pair de France, et par M. Raccord, capitaine de vaisseau; j'y ai ajouté quelques détails puisés dans l'ouvrage de M. Pertusier, et autres voyages antérieurs. J'ai aussi profité de plusieurs anciennes cartes du canal de Constantinople, et particulièrement de celle publiée en 1764 à Vienne, en une feuille et demie, par Reben, ingénieur autrichien.

Les sondes sont tirées, pour la mer Noire, des cartes de Duverne de Presle, et de celles qu'ont publiées les Russes; pour l'intérieur du canal, de celles de de Lafitte-Clavé et de Kauffer; et vis-à-vis Tharapia, du plan manuscrit d'un pilote qui a sondé spéciale-

ment cette partie. Pour les environs de Constantinople, elles sont prises des plans de Kauffer; quant aux Isles des Princes, leurs côtes ont été sondées par MM. Truguet et Raccord; néanmoins j'ai cru pouvoir admettre d'autres renseignements, tirés d'un ancien plan manuscrit du canal, qui m'a été communiqué par le dépôt de la marine.

Ces isles, situées en face de Constantinople, offrent un abri sûr aux vaisseaux. On y voit des restes d'anciens châteaux, et des monasteres dont plusieurs ont été fondés par les empereurs grecs. La côte d'Asie, en général, est riante et bien cultivée; sur les hauteurs, se voient un grand nombre de villages, du milieu desquels descend une riviere assez forte, qui se jette à la mer, un peu au-dessous d'un pont appelé Bostandgi-Bachi-Kuprusi; passage souvent dangereux, à cause des voleurs qui s'y rassemblent. Près du village de Mal-Tépé, on trouve les ruines d'un ancien palais des empereurs grecs, connu sous le nom de *Bryantis Palatium,* qui étoit agréablement situé sur la pente d'une colline. Fener-Baktché étoit un autre palais appelé *Heræum Palatium;* et dans l'intérieur des terres, sont encore quelques autres antiquités.

La plus haute montagne du pays paroît être le mont Alem-Daghi, dont Kauffer a relevé la sommité de l'observatoire de Tharapia. Les eaux qui jaillissent des sources répandues sur cette montagne se versent, d'un côté, dans la Propontide, ou mer de Marmara; de l'autre, dans le Pont-Euxin, ou mer Noire; elles forment aussi une riviere qui se jette dans le canal, et que l'on nomme Gheuk-Sou, ou *eau bleu de ciel,* à cause de la couleur de ses eaux, empreintes d'argile. Cette riviere baigne les murs du vieux château d'Asie, et le sépare d'une belle prairie ornée d'un kiosque appartenant au Grand-Seigneur, et d'une très belle fontaine bâtie sur le bord de la mer par ordre du sultan Sélim III. On appelle cet endroit *les eaux douces d'Asie.*

Un peu en descendant du côté de Scutari, on trouve d'anciennes fortifications, désignées sous le nom de *Koullé-Baktchesi,* ou le Jardin des Tours, que je crois être les restes d'un ancien palais appelé *Palatia-Sophiana,* construit par l'empereur grec Justin II, en l'honneur de sa femme Sophie.

Vis-à-vis le vieux château d'Asie, est situé celui d'Europe, sur la rive opposée. Ces deux châteaux, d'un style antique et sévere, sont placés à l'endroit le plus étroit du canal, qui n'a guere que 400 toises de largeur.

Au-dessus du château d'Europe sont plusieurs maisons de plaisance, agréablement situées, d'où l'on jouit d'une vue magnifique du Bosphore. Leurs environs servent de promenades aux Européens de la capitale.

Du même côté du canal, est le village de Bébek, où se trouvent le kiosque des conférences, et des magasins pour la marine turque. Derriere, ou pour mieux dire sur la hauteur, est le chemin qui de Péra mene à Tharapia et à Buyuk-Déré. En le suivant, on ne tarde pas à rencontrer l'emplacement d'une superbe caserne que le sultan Sélim avoit fait élever pour les soldats du Nizam-Dgédid, et qui a été brûlée en 1808 par les Janissaires. On la nommoit Buyuk-Levend-Tchiftlik. Un peu plus loin, ce chemin est bordé d'un assez grand nombre de sou-terazous, ou pyramides hydrauliques, servant

d'aqueducs pour conduire à la ville et dans les faubourgs les eaux de sources recueillies dans de grands lacs appelés *bends*.

Les principaux de ces bends sont le grand et le petit bend, que M. Melling a représentés dans ses Vues; celui de la sultane Validé, et celui de Mahmoud. Les aqueducs les plus remarquables sont ceux de Baktché-Keuï, ou d'Ibrahim, et de Moustafa III; celui de Constantin, appelé par quelques personnes l'aqueduc Coudé; celui de Soliman, ou le long aqueduc; et celui de Justinien, dont M. Melling a donné une Vue. Je n'entrerai pas dans d'autres détails à l'égard de ces monuments.

Sur la petite riviere de Petino-Chori, l'une de celles dont les eaux se versent au fond du port de Constantinople, et à peu de distance de son embouchure, est une maison de plaisance du Sultan, appelée Kiahad-Hané, ou Saad-Abad. Dans ce lieu, qui a changé plusieurs fois de face, est une belle prairie traversée par un canal, avec plusieurs cascades factices. Depuis ce palais jusqu'au port de Constantinople, la riviere prend le nom de riviere de Kiahad-Hané, et celui de riviere des eaux douces. Près de l'une de ces sources, au milieu des bois, est situé le village de Belgrade, où les ambassadeurs étrangers se retiroient autrefois l'été, mais qu'ils ont abandonné à cause du mauvais air que les eaux stagnantes y produisent dans cette saison.

Après le vieux château d'Europe, en remontant le canal, on trouve le village de Balta-Limani, ainsi appelé du nom d'un Pacha qui, du temps de Mahomet II, fit transporter de cet endroit, par terre, les vaisseaux turcs jusque dans le lit de la riviere de Kiahad-Hané, pour les faire entrer dans le port de Constantinople.

Vient ensuite le village appelé Istenia en turc, et Stenia en grec, qui possede un assez bon port; et plus loin, Tharapia, où s'en trouve un autre; ce dernier village est la résidence d'été de l'ambassadeur de France.

En face de Tharapia, la côte d'Asie présente une haute montagne ronde, nommée montagne du Géant, en turc Ioucha-Daghi, à cause d'une fosse très grande que l'on dit être le tombeau d'un saint musulman. Au bas se trouve le village de Iali-Keuï, dans lequel on voit encore une maison de plaisance du Sultan, appelée communément Hounkiar-Hisari, *Château du Meurtrier*, dénomination que les habitants ne font pas difficulté de donner à leur souverain, parcequ'il a le droit de vie et de mort sur ses sujets. Dans ce même village, est une papeterie.

En suivant la vallée dite *Vallée du Grand-Seigneur*, parceque celui-ci vient souvent avec ses femmes s'y délasser du séjour de la ville, on trouve plusieurs sites agréables, dont un, nommé Tokat, est orné de bassins et de fontaines. Je suis tenté de croire que c'est le *Nymphæum* des anciens, ou lieu consacré aux Nymphes. Plus haut, dans cette même vallée, extrêmement boisée, sont deux villages; le principal est Ak-Baba, célebre par le pélerinage qu'y font les dévots musulmans. Au-dessus jaillit une fontaine d'eaux minérales que l'on appelle Kara-Koulak.

Au midi, sur le même côté du canal, se voit un ancien rendez-vous de chasse du Grand-Seigneur, appelé Sultanié, qui tombe en ruines; et à peu de distance, est le hameau de Tchiboukli, renfermant des citernes antiques.

Cependant, comme ils ne remplissent pas le but que l'on s'étoit proposé, de croiser les feux, on y a suppléé en dressant deux batteries, l'une sur le cap du fanal, et l'autre sur la pointe de Papas-Bournou.

Aujourd'hui, il seroit très difficile à une flotte de forcer le passage; néanmoins, comme l'objet n'est pas seulement de fermer l'entrée du Bosphore, mais d'obvier à tout débarquement aux environs de ces châteaux, on a poussé la défense jusque sur les côtes de la mer Noire. On a bâti, sous le nom de Kila, un fort près du cap Eski-Fanaraki, et quelques batteries ont même été dressées un peu plus loin sur la côte. En Asie, le fort de Riva offriroit assez de résistance; cependant on a jugé convenable de le protéger par de bonnes batteries placées aux environs.

La partie du Bosphore qui s'étend depuis le village de Tharapia jusqu'à la mer Noire, est appelée par les Européens *Canal de la mer Noire*. Sur sa gauche, en montant vers cette mer, se déploie, dans une très grande longueur, Buyuk-Déré, un des plus beaux villages du canal. La prairie qui l'avoisine, et porte son nom, est le rendez-vous et la promenade d'été de toutes les nations qui habitent la capitale de l'Empire Ottoman. Plus loin, se trouve le village de Sari-Iar; et au-dessus, sur le sommet des montagnes, sont les restes d'une tour carrée antique, faussement appelée *tour d'Ovide*.

Tout le terrain, depuis Sari-Iar jusqu'à l'embouchure de la mer Noire, tant en Europe qu'en Asie, est volcanique. Ce fait a été attesté par tous les naturalistes qui l'ont vu, Spallanzani, Olivier, et autres. Le comte de Choiseul-Gouffier, qui avoit fait visiter avec soin cette partie, pensoit que le canal lui-même ne devoit son ouverture qu'à l'éruption d'un volcan qui, dans le moment de son explosion, auroit été couvert par les eaux de la mer Noire, alors très élevées. On peut voir à ce sujet un mémoire intéressant, qu'il a fait imprimer dans le second volume des *Mémoires de la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut*, page 484 et suivantes. Son opinion a été combattue par quelques personnes, et elle pourra l'être encore; néanmoins elle est appuyée sur des faits; et à ceux qu'il a rapportés on pourroit en ajouter d'autres qui ne lui ont pas été connus. M. Pertusier, dans ses *Mémoires*, tome I, page 58, remarque que le *versant des montagnes, du côté de l'Euxin, tant en Europe qu'en Asie, est couvert, presque jusqu'à la crête, d'amas de sable qui remplissent des excavations plus ou moins profondes; et que, sur le versant opposé, on ne rencontre que des terres calcaires et de l'argile.* Ces amas de sable annoncent assez que les eaux se sont élevées à une très grande hauteur dans la partie du nord des montagnes; et d'ailleurs quelques écueils et quelques difficultés qui se rencontrent dans la navigation du canal de la mer Noire, semblent indiquer le brisement d'une digue qui existoit autrefois en cet endroit.

BARBIÉ DU BOCAGE.

C'est au village de Tharapia que commence en quelque sorte la défense du Bosphore; car il ne faut point compter les anciens châteaux, dont l'aspect est plus imposant que redoutable. La premiere batterie est tout près du village de Tharapia, et la deuxieme, sur la pointe de Kiretch-Bournou. Ces deux batteries défendent le mouillage de Buyuk-Déré; elles ont été établies en 1807, sous la direction du colonel du génie françois Boutin, par Tchelebi-Efendi, alors un des ministres de la Porte. Au pied de la montagne du Géant, on voit le fort de Ioucha, ou *du Géant;* et, sur la rive opposée, celui de Téli-Tabié, qui croisent leurs feux. Ces forts, construits en 1795, sont l'ouvrage de M. Monnier, officier du génie françois. On aperçoit plus loin ceux des Kavak d'Europe et d'Asie, situés près des villages de Roumili-Kavak et d'Anadoli-Kavak, élevés en 1783, par Toussaint, constructeur françois, attaché au service des Turcs, et augmentés en 1794, par M. Monnier. Ils sont également fortifiés, et commandent la partie du canal de la mer Noire qui offre le moins de largeur. Ces châteaux sont placés au pied d'anciennes fortifications que l'on attribue aux Génois, mais qui remontent à une époque beaucoup plus ancienne. Les Byzantins et les Chalcédoniens avoient construit ces forteresses pour intercepter la navigation du Pont-Euxin, et exiger un droit de passage des vaisseaux qui alloient commercer dans cette mer. Celle des Byzantins, dédiée au dieu Sérapis, étoit appelée *Serapion;* et celle des Chalcédoniens se nommoit simplement *Iéron,* c'est-à-dire *Temple;* mais elle étoit consacrée à Jupiter-Urius, que les navigateurs cherchoient à se rendre favorable par des offrandes.

A quelque distance de là, viennent deux autres châteaux, placés, l'un sur la pointe de Kara-Tach-Alti, près du petit port nommé Buyuk-Liman, en Europe; et l'autre, sur la pointe de Fil-Bournou, en Asie. Ces deux châteaux n'étoient d'abord que des batteries élevées en 1785, par MM. de Lafitte-Clavé et Monnier; mais depuis, elles ont été remplacées par des forts construits en 1806, sur le tracé de M. Jousserant, officier du génie françois, et exécutés sous les ordres de Mahmoud-Rayf-Efendi, auteur du *Tableau des nouveaux Réglements pour le Nizam-Dgédid,* ouvrage déja mentionné. Ce Turc, très instruit, favori de Sélim III, qui l'avoit nommé inspecteur des batteries du canal, fut une des premieres victimes de la révolte des Janissaires, qui précipita son maître du trône; il fut tué le 25 mai 1807, au port de Buyuk-Déré, en cherchant à échapper à ces furieux.

Après ces châteaux, on en remarque encore deux autres plus anciens; ceux de Karibtché en Europe, et de Poïras en Asie : ils ont été construits primitivement en 1773, par le baron de Tott, dans une situation avantageuse et forte; néanmoins ils ont encore reçu des améliorations, en 1778, de Toussaint; en 1785, de de Lafitte-Clavé; et en 1807, d'après les conseils du général Sébastiani, alors ambassadeur de France à la Porte.

Les derniers châteaux du Bosphore sont ceux du fanal d'Europe, ou de Fanaraki, et du fanal d'Asie, ou d'Anadoli-Fener. Ils sont trop éloignés l'un de l'autre pour nuire beaucoup à une flotte qui tenteroit l'entrée du Bosphore. Leur construction remonte à l'an 1769; elle eut lieu sur les dessins d'un architecte grec : mais ils ont été améliorés en 1783, par Toussaint; en 1785, par de Lafitte-Clavé; et enfin en 1794, par M. Monnier.

...

PLAN INDICATIF DES VUES

QUI COMPOSENT

LE VOYAGE PITTORESQUE DE CONSTANTINOPLE

ET DES RIVES DU BOSPHORE.

Ce plan, qui ne donne que les masses du Bosphore, ou canal de Constantinople, est destiné à indiquer les points d'où M. Melling a dessiné les Vues qui composent le Voyage pittoresque de Constantinople, et à montrer le rapport que les planches ont entre elles. On a marqué ces points par un angle dont le sommet porte un numéro correspondant à celui qui est indiqué en tête de la table ci-après, et dont les côtés prolongés font connoître l'étendue du terrain compris dans chaque Vue. Quelques unes des Vues, comme celles de l'intérieur du sérail et de l'appartement de la Sultane, n'ayant pu être indiquées par un angle sur la carte, on s'est contenté d'en marquer la place par un numéro.

On a représenté, dans un coin de ce plan, la mer de Marmara en entier, pour avoir le moyen d'indiquer aussi les angles des premieres Vues de M. Melling, dont l'itinéraire commence à Ténédos et finit à l'embouchure de la mer Noire. Cette carte d'ailleurs, toute petite qu'elle est, peut offrir un tableau assez satisfaisant de l'ensemble du Voyage.

TABLE DES PLANCHES.

N. B. L'ordre qu'on a suivi dans cette table peut servir de guide pour la classification du texte et des planches. On peut aussi, si l'on veut, adopter l'ordre des numéros gravés sur les planches. Le chiffre placé en tête de chaque ligne correspond à celui qui, dans la carte indicative, marque le point de vue de l'artiste; l'autre chiffre, à la fin de la ligne, est celui que portent les estampes.

PLAN INDICATIF DES VUES.

VUE DE L'ISLE DE TÉNÉDOS,

DANS L'ARCHIPEL.

Est in conspectu Tenedos, notissima famâ
Insula, dives opum, Priami dùm regna manebant;
Nùnc tantùm sinus et statio malè fida carinis.

Ainsi, vers la fin de la guerre de Troie, l'isle de Ténédos avoit déja survécu à sa splendeur et à sa renommée : on ne voit pas qu'elle ait recouvré, à aucune époque historique, l'éclat que Priam avoit pu lui donner pendant la prospérité de son royaume; mais les vers d'Homere et de Virgile ont perpétué le nom harmonieux de l'isle de Ténédos. Ce fut sans doute au culte d'Apollon qu'elle dut ses premiers honneurs; c'étoit une des isles consacrées à ce dieu. Les Anciens ne croyoient pas manquer de respect à leurs dieux les plus puissants, en leur donnant pour domaine chéri, pour empire, des isles d'une étendue très bornée. Le temple d'Apollon dominoit tout le pays : il sembloit tout pénétrer de ses regards, tout remplir de sa divinité. Ce fut dans l'isle de Ténédos que la flotte et l'armée des Grecs vinrent se cacher lorsque, feignant d'abandonner le siege de Troie, ils conçurent le fatal stratagême qui les rendit maîtres de cette ville. Quelques savants ont suspecté sur ce fait l'autorité de Virgile; ils n'accordoient pas que l'isle de Ténédos pût être vue des rivages de Troie : cependant, d'après la position que l'on assigne aujourd'hui à la ville de Priam, Virgile a eu raison de dire : *Est in conspectu*. De plus, il y a dans son port une station australe qui devoit dérober aux Troyens la vue des vaisseaux grecs. Mais on éleve une autre question : Virgile a-t-il eu tort d'ajouter, *statio malè fida carinis?* La rade de Ténédos est assez bien abritée pour recevoir les escadres qui sortent de Constantinople; elle leur offre toujours le premier point de relâche : mais il est vrai de dire que, quoiqu'elle soit défendue le plus souvent par la Chersonese de Thrace contre les vents du nord, ils sont quelquefois si impétueux que les vaisseaux courent le risque de chasser sur leurs ancres, et d'aller échouer sur la pointe de sable nommée par les Turcs *Koum-Bournou*.

L'isle de Ténédos est la premiere qui se présente à l'embouchure de l'Hellespont : les Turcs l'appellent *Boghaz-Adasi*, l'isle du détroit. Elle contribue beaucoup et devroit contribuer encore davantage à la sûreté du Bosphore et de Constantinople. On ne peut s'attendre à trouver de précieux vestiges d'antiquités dans une ville dont la splendeur a disparu avant les premiers temps vraiment historiques. Cette petite ville, ou plutôt cette bourgade, donne asile à des Grecs pour la plupart pêcheurs ou vignerons. Elle est dominée par une haute montagne d'où l'on découvre, au sud, les campagnes de Lesbos; à l'ouest, l'isle de Lemnos; au nord, l'embouchure de l'Hellespont et la Chersonese de Thrace; et à l'est, la côte d'Asie et les rivages où fut Troie. Un tel

point de vue est magnifique; mais quel charme n'y ajoutent pas des lieux consacrés par les plus nobles accents de la poésie! On peut présumer que Ténédos passa du culte d'Apollon à celui de Bacchus. Il existe encore des médailles de cette isle sur lesquelles on voit à côté de la hache à deux tranchants une branche de vigne chargée d'une belle grappe de raisin qui indique la principale richesse de son territoire. Son vin muscat est renommé comme un des meilleurs des isles de l'Archipel : il joint à beaucoup de force un parfum exquis; mais les Grecs auroient beaucoup de leçons à recevoir dans l'art de confectionner le vin.

Cette Vue représente la rade même qui servit à cacher les perfides projets des Grecs, et d'où, selon Virgile, s'élancerent les serpents de Laocoon. On voit sur la droite une escadre turque mouillée au large : ces bâtiments sont construits à l'européenne. Plus avant, dans la rade, sont quelques petits navires du pays, dont la poupe élevée est aussi incommode pour les manœuvres que dépourvue de grace. L'exemple des Européens n'a pas encore réformé l'ancienne routine.

Plusieurs bateaux de diverses coupes voguent le long du rivage, et abordent aux Échelles. On nomme ainsi une jetée de grosses planches construite sur pilotis, et qui sert à l'embarquement et au débarquement. Chaque quartier d'une ville maritime est désigné par le nom d'une échelle : c'est peut-être de là que s'est formé le mot *Echelles du Levant,* dont on se sert pour désigner les comptoirs établis par les Européens dans les ports de l'Empire Ottoman.

Des cavaliers européens, montés à la turque, parcourent les bords de la rade; ils sont précédés par un Janissaire en costume de voyage et coiffé à la tartare, et par un domestique équipé selon l'usage du pays : il porte un bonnet turcoman, une ceinture pleine de cartouches sur le côté, en avant des pistolets, et un fusil à la main droite.

A gauche, la ville s'éleve en amphithéâtre sur le penchant d'une colline assez escarpée. Elle est couverte plutôt que protégée par un château fort d'une apparence assez imposante, mais qui ne résisteroit pas à deux heures de bombardement.

VUE DES DARDANELLES.

Le canal des Dardanelles, dont l'étendue est d'environ douze lieues, et qui joint à l'Archipel la mer de Marmara, est défendu par deux châteaux garnis de batteries dont les feux en se croisant, peuvent, s'ils sont bien entretenus, défier les efforts de la marine la plus savante et la plus hardie. Ces châteaux, que Mahomet II fit construire pour garantir sa conquête, sont situés à environ trois lieues de l'embouchure du canal, et cinquante lieues au sud-ouest de Constantinople, près d'un endroit où les rivages d'Europe et d'Asie ne sont séparés que par un espace de quatre cents toises. Le nom de *Dardanelles,* qui leur a été donné, vient de l'ancienne ville de Dardanus, dont il existe encore quelques ruines dans le voisinage. Les Empereurs turcs, à différentes époques, ont armé ces deux forts de canons d'un calibre immense et d'énormes pierriers. Mais aucun art n'avoit présidé à ces fortifications qui devoient rendre le détroit inexpugnable. La plus formidable artillerie étoit servie par des canonniers ignorants. Les flottes vénitiennes, à la faveur d'un bon vent, osoient quelquefois braver les feux de ces châteaux, et se montrer dans la mer de Marmara. Le sultan Mahomet IV voulut, en 1660, leur opposer un nouveau rempart, et fit élever deux forts à l'embouchure du canal. Cette position offroit moins d'avantages, parcequ'une distance d'environ mille cinq cents toises y rend le tir incertain et la défense insuffisante. Les nouveaux châteaux furent bientôt aussi négligés que les anciens. Ce fut la France qui força en quelque sorte la Turquie à mieux protéger le siege de son Empire. Le duc de Choiseul, inquiet des desseins que la Russie manifestoit sur la Pologne, résolut de troubler par une diversion les vues de cette puissance. D'après son instigation, la Porte Ottomane osa déclarer la guerre à l'impératrice Catherine II. L'évènement répondit mal aux espérances du duc de Choiseul; mais ce ministre réussit à faire sentir au sultan Mustapha III que les défaites de ses armées devoient être attribuées à leur ignorance, et lui envoya le baron de Tott pour réformer le système militaire le plus défectueux. Une escadre russe venoit de porter la terreur dans l'Archipel. La flotte turque avoit été embrasée dans le port de Tchesmé; les vaisseaux vainqueurs mouilloient déja à l'embouchure du canal. Le baron de Tott, avec beaucoup d'art et de vigilance, et sur-tout avec d'adroits ménagements pour un peuple ignorant et fier, réussit à mettre Constantinople à l'abri du danger dont elle étoit menacée. Les Russes, en voyant des batteries bien disposées, n'oserent franchir le détroit. Ce fut sous la direction du baron de Tott que fut construit le nouveau château d'Europe. Mais les Turcs ne conserverent pas long-temps l'impulsion que leur avoit donnée le défenseur des Dardanelles. Dans l'année 1807, ils essuyerent l'ignominie de voir une flotte anglaise se présenter devant Constantinople. Plusieurs ministres lâches ou corrompus, favorisant l'entreprise des Anglais,

avoient fait taire devant eux les feux des châteaux des Dardanelles, et osoient appuyer dans le divan les propositions qu'ils venoient dicter à la Porte. Ce fut encore une fois la France qui sauva Constantinople. M. le général Sébastiani ranima l'énergie du Sultan et du peuple; quelques jours lui suffirent pour couvrir la ville et le port de batteries que les Anglais se virent obligés de respecter. Mais tandis qu'ils disposoient leur retraite, des Français s'étoient déja portés vers ces châteaux, et la flotte anglaise, à son retour, fut saluée par de monstrueux boulets de granit tiré des carrieres de la Troade, qui abimerent la mâture de plusieurs vaisseaux. D'autres souvenirs ont illustré ce canal autrefois nommé l'Hellespont. C'est là que Xerxès fit construire ce pont monument d'orgueil, de puissance, et de folie; c'est là que les Athéniens et les Lacédémoniens vengeant par leurs discordes les Perses qu'ils avoient vaincus avec tant de gloire, se livrerent des batailles terribles. L'Hellespont rappelle aussi les grandes entreprises d'Alexandre, des Romains, et de Mithridate. On ne peut faire un pas sur ces deux rives sans rencontrer des lieux immortalisés par la poésie. Homere et les héros qu'il a chantés les remplissent encore de leur renommée. Les sommets de l'Ida sont apperçus au loin; le Scamandre et le Simoïs en descendent. Ici on montre les tombeaux d'Achille et de Patrocle; là celui d'Ajax, et le bois d'Hector. La brillante et malheureuse témérité de Léandre occupe encore plus la pensée, que le souvenir des héros. C'est un peu au-dessus des châteaux représentés dans cette Vue, et du côté de la mer de Marmara, que se trouvoient, en face l'une de l'autre, les villes de *Sestos* et d'*Abydos,* rendues célebres par l'infortune de Héro et de son amant. On reconnoît encore le rocher sur lequel s'élevoit la tour de Léandre, dont le nom a été, comme nous l'avons dit, faussement appliqué à celle qui est devant le port de Constantinople.

Deux autres châteaux sont situés tout-à-fait à l'embouchure du canal des Dardanelles dans l'Archipel. L'un appelé *Koum-Kalessy,* est voisin du lieu de la Troade, où débarqua l'armée d'Agamemnon; l'autre, construit sur la côte opposée d'Europe par le baron de Tott, porte le nom de *Kelid-Bachr.* Nous ne parlons de ces châteaux que pour prévenir, en indiquant leur situation, l'erreur qui pourroit les faire confondre avec ceux qu'on voit ici, et sur lesquels il nous reste à donner quelques détails. La Vue est prise du rivage d'Asie; un groupe de voyageurs turcs occupe le premier plan: l'un d'eux, seul debout, regarde un vaisseau sous voile et assez près de terre, dont le pavillon est dans la direction de l'extrémité du château d'Asie. Ce château donne son nom, *Dchatak-Kalessy,* au village qui lui est contigu; et l'un et l'autre le doivent à une poterie considérable établie dans le voisinage. Ce nom signifie *château des pots.*

Le château d'Europe s'appelle *Seddul-Bachr-Kalessy* (digue de la mer). On voit qu'il consiste en une tour crénelée placée au milieu d'une enceinte circulaire; celle-ci l'est elle-même dans un espace carré dont le mur, aussi crénelé et flanqué de deux tours, paroît plus haut du côté du village de *Maydos,* adossé au château et s'élevant en amphithéâtre au bord du canal. La plupart des charpentiers de Constantinople sortent de ce village dont le nom rappelle encore celui de *Madytos* que lui donne Xénophon.

VUE DU CHÂTEAU DES SEPT-TOURS,

ET DE LA VILLE DE CONSTANTINOPLE

TELLE QU'ELLE SE PRÉSENTE DU CÔTÉ DE LA MER DE MARMARA.

A L'EXTRÉMITÉ de la Propontide s'éleve le château des *Sept-Tours*. Il entroit dans le vaste plan de fortifications qui protégea pendant plusieurs siecles les foibles successeurs de Constantin et de Théodose contre l'invasion des Barbares; il n'a rien aujourd'hui qui puisse effrayer des conquérants; il ne menace plus que les paisibles négociateurs. Les Turcs sont presque le seul peuple qui n'ait profité ni de la civilisation établie dans les pays soumis à leurs armes, ni de celle dont leurs plus fideles alliés ont travaillé si vainement à leur faire goûter les bienfaits. Un seul fait suffit pour constater ce triste phénomene : les Turcs ont une prison pour les Ambassadeurs. De tous les usages nés de la barbarie, il n'y en a point qui soit plus fait pour la perpétuer. M. Melling n'a pas voulu arrêter trop long-temps les yeux du spectateur sur ce monument sévere; il se conforme au génie des lieux qu'il décrit. Lorsque des scenes riantes et solennelles s'offrent par-tout à ses crayons, il n'en détruit point le prestige par un objet qui, vu de trop près, affligeroit l'imagination. Le château des Sept-Tours ne fait ici qu'une partie du tableau; il se lie à une longue suite de monuments d'un caractere plus doux, et en releve l'éclat par son imposante vétusté. Une autre scene attire les regards. Des vaisseaux sortent du plus beau port de l'univers et naviguent devant le plus magnifique des amphithéâtres. Une division de la flotte turque, composée de quatre vaisseaux de ligne et de deux frégates, cingle majestueusement dans les eaux de la Propontide.

Sélim III, qui donna tous ses soins à la création d'une marine, ainsi que nous le verrons ailleurs, faisoit de temps en temps sortir les vaisseaux du port de Constantinople pour les exercer à quelques évolutions. La capitale jouissoit de ce spectacle avec plus de curiosité et plus de transport que les Turcs n'ont coutume d'en montrer. Tous les regards se portoient vers la magnifique entrée de la Propontide, et les Ottomans croyoient régner sur les mers.

L'aspect de Constantinople, pris de ce point de vue, offre la plupart des monuments que M. Melling a fait connoître ailleurs. On apperçoit la pointe du sérail, et sur le rivage d'Asie les hauteurs de Scutari. Revenons au château des Sept-Tours.

C'est une espece de citadelle pentagone fermée par un mur très épais et très élevé; il y avoit autrefois cinq tours, il n'en reste que quatre; la cinquieme, qui étoit du côté de la mer, s'écroula, en 1768, par l'effet d'un tremblement de terre. Théodose, après sa victoire sur Maxime, fit construire en marbre blanc, du côté de la campagne,

un arc de triomphe et deux tours quarrées qui formoient les sixieme et septieme tours du château. Cet arc de triomphe étoit une des plus magnifiques entrées de Constantinople du côté de la Propontide ; il étoit surmonté d'une statue de la Victoire en bronze doré qui lui fit donner le nom de *porte dorée,* monument célebre dans l'histoire du Bas-Empire. Dans l'enceinte du château des Sept-Tours est une mosquée. Le commandant y a son habitation particuliere. Les troupes de la garnison sont établies dans une douzaine de maisons qui ont toutes de petits jardins. Cette garnison se compose de l'*Aga* ou commandant, du *Kiaïa* ou lieutenant, de six *Belouk-Bachis* ou officiers, et d'environ cinquante soldats.

Jusqu'en 1768, les prisonniers des légations européennes étoient renfermés dans une des tours du côté de la ville, et ils souffroient beaucoup de l'insalubrité de ce séjour; mais un chargé d'affaires russe, M. Obreskow, étant tombé dangereusement malade, les Ambassadeurs des autres puissances obtinrent qu'il fût transféré de la tour dans la maison du commandant; et depuis ce temps les Européens y sont renfermés. Quand le nombre des prisonniers est considérable, ils sont réduits à louer une ou deux maisons de soldats. La Porte fournit pour leur entretien une somme déterminée quelle que soit la quantité des individus qui composent la légation. Ils peuvent correspondre au dehors, mais seulement par l'entremise du Drogman de la Porte. Des soldats vont leur acheter tout ce qui leur est utile.

Celle des tours quarrées en marbre, qui est à la gauche de l'arc de triomphe, avoit autrefois une destination horrible. C'est là qu'on exécutoit des Turcs distingués qui étoient tombés dans la disgrace de leur maître. On les conduisoit dans un cachot entièrement inaccessible à la lumiere et sur lequel se ferment plusieurs portes de fer. Heureux lorsqu'ils n'attendoient pas long-temps dans ce lieu terrible le coup qui devoit les frapper. La tête de ces victimes étoit jetée dans un puits que les Turcs nomment encore le *puits du sang,* qui est au niveau du sol et mal fermé par deux dalles en pierre. Les Turcs qui habitent le château se plaisent à redoubler, par des récits peut-être exagérés, le frémissement dont on ne peut se défendre à la vue de ce cachot. Mais rapportons ici un fait qui soulage le cœur et qui montre la puissance et la générosité des Français.

Lorsque la derniere guerre entre la Russie et la Porte éclata, M. le général Sébastiani, alors ambassadeur de France, intercéda pour la légation russe qui alloit être renfermée au château des Sept-Tours, et obtint qu'elle pût retourner librement dans sa patrie. Cette noble réclamation, faite au nom du droit des gens et de l'humanité eut lieu au moment même où la France et la Russie se livroient des combats mémorables. Si la fatalité n'eût pas ramené de nouvelles révolutions dans le malheureux empire turc, le château des Sept-Tours eût sans doute cessé d'être consacré à un usage barbare.

VUE DES ÎLES DES PRINCES;

LA CÔTE D'ASIE À DROITE, ET LA VILLE DE CONSTANTINOPLE DANS LE LOINTAIN.

Le groupe des Iles des Princes a toujours été considéré comme un des ornements de la Propontide. Elles doivent le nom qu'elles portent aujourd'hui à plusieurs princes grecs qui se virent successivement exilés dans celles de *Khalky* et de *Prinkipo;* s'il est encore de beaux jours pour l'ambition trompée dans ses espérances, sans doute ils en jouirent dans ces riantes solitudes. Les Turcs ont eu l'équité de laisser aux Grecs, leurs premiers habitants, ces îles voisines de Constantinople. Elles n'ont pas conservé leurs anciens avantages; elles offrent des parties incultes, particulièrement sur les hauteurs; on s'apperçoit, en les considérant, que la barbarie y a fait la guerre à la nature; les arbres qui égayoient des cimes imposantes ont été souvent détruits; mais le rivage reste toujours orné d'une prodigieuse abondance de fleurs et de plantes aromatiques.

Ces îles sont au nombre de quatre, *Proti* et *Antigone,* l'une et l'autre stériles; *Khalky* et *Prinkipo,* remarquables par la beauté de leurs aspects et par l'air pur qu'on y respire. La premiere seule (Proti) n'est pas présentée dans cette vue; elle est cachée par celle d'Antigone, dont on découvre une partie entre deux collines de l'île de Khalky, qui se déploie dans toute son étendue. C'est de Prinkipo que la vue est prise; il faut s'y placer du côté des Grecs que l'auteur nous montre prenant leur repas du matin. Ils ont choisi le lieu d'où leurs regards peuvent le mieux parcourir les îles de Khalky et d'Antigone, et suivre la magnifique scene que présentent dans le lointain les rivages d'Europe et la mer de Marmara; on voit auprès de ces Grecs un chanteur qui s'accompagne d'une mandoline, et qui sans doute leur retrace les exploits ou les malheurs d'un de leurs princes. Voilà en effet les chants qui plaisent le plus aux Grecs modernes; ils parlent peu de leurs premiers ancêtres, soit par ignorance, soit parceque le souvenir de tant de gloire leur rendroit trop pénible leur situation présente; ils choisissent leurs héros parmi ceux qui ont osé quelquefois résister aux Musulmans, et le flegme de leurs maîtres ne s'offense point de cette consolation que goûte dans ses chaînes un peuple asservi; on a vu quelquefois les Turcs traduire et répéter eux-mêmes ces chants qui les accusent. Un autre Grec assis accompagne le premier d'une flûte champêtre; un papas debout, dans une attitude à la fois animée et imposante, semble mêler quelque commentaire de tradition à ce chant héroïque.

Plus loin, un pêcheur s'achemine vers le rivage. La pêche est la principale ressource des insulaires de ce petit archipel; une multitude de pélamides, de rougets, de homards, etc., assurent leur subsistance. C'est pour eux que la médiocrité est accom-

pagnée de ses fruits les plus doux; ils lui doivent presque l'indépendance; un seul commissaire turc habite parmi eux plutôt comme un compagnon respecté que comme un maître. Leur industrie sait tirer quelque parti de tout ce qui embellit leur séjour. Les fleurs et les arbustes odorants que la nature a prodigués sur ces rivages vont jusque dans les sérails joncher le lit de la volupté, ou servir d'ornements aux festins. Parmi les trésors qu'offre aux botanistes la Flore de ces îles, on remarque une plante dont la fleur a la plus parfaite ressemblance avec une abeille, et qui en porte le nom.

Khalky, cette île formée de trois collines, que du rivage de Prinkipo on voit presque entiere, ne fournit pas moins d'aspects riants et majestueux. Une légere élévation abrite le hameau de Khalky, dont les maisons sont entremêlées de cyprès toujours verds. On aime à suivre un étroit sentier qui conduit au monastere de la Trinité. Quels sentiments l'imagination ne prête-t-elle pas aux pieux cénobites qui de là, comme sous la garde du Très-Haut, contemplent avec sécurité les incendies et les révolutions qui dévastent Constantinople, aussi-bien que les tempêtes que la mer éleve sous leurs pieds! Malheureusement les moines grecs, dévoués à la fois à l'ignorance et à la ruse par leur extrême pauvreté, sont bien au-dessous des méditations sublimes que semble provoquer le séjour qu'ils habitent. Ils entretiennent dans le monastere de la Trinité un hospice où les Grecs malades croient retrouver dans l'air vif de la montagne un nouveau principe de vie. Cette épreuve est fatale, comme on peut le penser, à ceux qui ont la poitrine attaquée; personne ne les en avertit. Que les traces de l'ignorance sont pénibles à rencontrer dans des pays si favorisés de la nature!

Une avenue de cyprès, qu'on apperçoit sur le chemin de la colline opposée, conduit à un autre monastere, celui de S. Nicolas. Plus haut sont les restes d'une tour ruinée. Entre cette seconde colline et la troisieme on remarque une anse où les navires se mettent à l'abri du vent du nord, et qui est désignée par un bâtiment mouillé à son entrée.

Les barques et les voliks disséminés sur ces eaux, portent des provisions à Constantinople; deux vaisseaux venant des Dardanelles, et fendant à pleines voiles les eaux de la Propontide, cinglent vers cette capitale.

Enfin au milieu des richesses de ce paysage on voit sur la droite la côte d'Asie se prolongeant jusqu'à l'entrée du Bosphore; on y distingue *Maldepé*, village turc. Le dernier plan du tableau présente la ville de Constantinople et la côte d'Europe.

VUE DE KADI-KIEUÏ,

VILLAGE SITUÉ SUR L'EMPLACEMENT DE L'ANCIENNE VILLE DE CHALCÉDOINE, VIS-A-VIS DE CONSTANTINOPLE.

L'antique Chalcédoine dont cette gravure offre l'emplacement a perdu son nom, ses monuments, et même ses ruines. Toujours éclipsée par la superbe Byzance, elle s'est vue contrainte de céder à cette capitale de l'Orient jusqu'aux pierres qui rappeloient sa splendeur passée. Le voyageur cherche en vain de grands souvenirs sur le rivage où fut Chalcédoine. Tout y respire encore la volupté; mais rien n'indique plus que Vénus y ait eu ce temple fameux qui comptoit, dit-on, autant d'autels qu'il y avoit de nations dans la Grece florissante. On rencontre sur ce beau promontoire une fontaine remarquable par la pureté de ses eaux; on sait qu'elle étoit autrefois consacrée à Mercure; mais que sont devenus ces bois sacrés, ces paisibles ombrages qui séduisoient l'imagination des Grecs et donnoient tant de charmes aux objets de leur culte?

Une chapelle construite par Rufin, ministre d'Arcadius et d'Eudoxie, subsistoit encore dans le XVI[e] siecle. Soliman II, occupé d'élever la magnifique mosquée qui porte son nom, jeta un œil d'envie sur les matériaux précieux que lui offroit cette église chrétienne, et en fit transporter les marbres à Constantinople. Ce n'étoit pas la premiere fois que Chalcédoine éprouvoit les inconvénients d'un voisinage aussi dangereux; dans le IV[e] siecle l'empereur Valens, irrité contre elle, avoit détruit ses murailles et en avoit employé les pierres à la construction d'un aqueduc qui existe encore.

Un site pittoresque, d'agréables maisons de campagne, la température la plus douce, une grande abondance de fleurs et de fruits; enfin l'avantage d'échapper par son obscurité aux troubles, aux discordes, aux massacres dont la ville de Constantin est souvent le théâtre et la victime; voilà tout ce qui reste à Chalcédoine, ou plutôt au village de *Kadi-Kieuï* (bourg du Cadi), dont les Turcs lui ont donné le nom. On n'y compte plus qu'environ quatre cents maisons.

L'enceinte de Chalcédoine étoit assez étendue; elle occupoit les deux rives de l'anse dont l'entrée est bordée par une muraille au second plan de la gravure, et au troisieme par un petit groupe d'arbres; cette anse n'est ni étroite ni profonde. La rade de Kadi-Kieuï est tellement ouverte que les vaisseaux n'y trouvent aucun abri. On apperçoit au fond de l'anse deux maisons, les premieres de ce village, derriere lesquelles commence la longue allée de cyprès qui indique les cimetieres turcs de Scutari. La partie la plus élevée de cette ville occupe l'arriere-plan. L'artiste, fidele à retracer tout ce qui intéresse les mœurs et les usages, montre, auprès de quelques maisons de campagne, un groupe de Grecs qui forment des danses grotesques. Les mariniers qui de la Propontide apportent des provisions à Constantinople, aiment à descendre sur ce rivage;

ils y arrêtent volontiers leurs petits bâtiments appelés *saïques*, semblables à celui qui est ici représenté sous voile et virant de bord pour se diriger vers Constantinople.

Un édifice régulier frappe les regards au milieu de la gravure et sur le troisieme plan : c'est une immense caserne de cavalerie qui fut construite par les ordres de Sélim III. Elle est contiguë à un village nommé Kavak-Seraï. A gauche et près de la pointe, on apperçoit un kiosque bâti sur l'emplacement d'un ancien palais du Grand-Seigneur, d'où le village a tiré son nom. Sélim III se plaisoit à voir, des fenêtres de ce kiosque, les manœuvres de la cavalerie, exécutées sur le terrain qui le sépare de la caserne.

Dans la vaste perspective qui se développe à gauche paroît d'abord la tour de Léandre. On distingue dans le dernier plan, sur le rivage européen, le vallon de Dolma-Baktché, le faubourg de Péra, et enfin Tophané, où est établie une fonderie de canons.

Chalcédoine, aujourd'hui Kadi-Kieuï, est à deux lieues de Constantinople, à l'endroit où la Propontide commence à se resserrer pour former le Bosphore de Thrace. Cette colonie fut fondée par les Mégariens 675 ans avant notre ere. On sait combien ces Grecs furent tournés en ridicule pour n'avoir pas choisi le beau port et le magnifique emplacement où Byzance s'éleva dix-sept ans après. Mégabyse, un des généraux du premier Darius, fut si choqué de leur méprise, qu'il appela Chalcédoine la *ville des Aveugles*, et ce mot devint un proverbe dans l'antiquité. Mais sans doute les Mégariens préférerent la sûreté de leur colonie aux avantages commerciaux que leur offroit le site de Byzance. Le voisinage des Thraces belliqueux les repoussoit de l'Europe. La mollesse des Asiatiques ne leur présentoit pas les mêmes dangers, et offroit des chances favorables à leur industrie. Au défaut du commerce, la religion fut pour eux une source de splendeur et de célébrité; Chalcédoine, qui n'eût jamais pu rivaliser avec Byzance, parvint à rivaliser avec Delphes. Elle eut son temple d'Apollon, sa fontaine sacrée, ses oracles; et les Grecs, entraînés par la superstition, vinrent apprendre leurs destinées dans la ville des Aveugles. Peut-être les délices d'un pays où la nature prodigue ses trésors favorisent-elles les spéculations oiseuses qui cherchent à surprendre les secrets du ciel. En devenant chrétienne, Chalcédoine continua à tirer ses ressources et son principal éclat de la religion. C'étoit le centre des controverses théologiques qui remplirent toute la durée de l'empire grec, et en précipiterent la chûte. Le quatrieme concile-général y fut tenu en 451. Tantôt l'hérésie y fut proscrite, tantôt elle y fut protégée. Les incursions des barbares vinrent souvent interrompre ces frivoles disputes, source déplorable de tant de maux. Repoussés de Constantinople, ils se vengeoient en pillant Chalcédoine. Celle-ci put réparer ses fréquents désastres jusqu'au moment où les Turcs, conquérants plus destructeurs que tous ceux auxquels ils succédoient, lui porterent des coups dont ils ne lui ont pas permis de se relever.

VUE DE CONSTANTINOPLE,

PRISE DE LA MONTAGNE DE BOULGOURLOU.

La montagne de Boulgourlou, située sur le rivage d'Asie, est le point d'où Constantinople se découvre le mieux dans toute son étendue. L'artiste conduit le spectateur sur le sommet de cette montagne, et montre des Turcs, des Grecs, et des étrangers qui viennent jouir d'un des aspects les plus renommés de ces climats. A leurs pieds un riche et fertile terrain se développe en pente douce, traversé par le chemin qui mene à Scutari, et parsemé de petites maisons de campagne et de kiosques. Les compartiments qui le divisent semblent en figurer les différentes cultures : ce sont des pépinieres, des jardins, des vignobles, des champs de légumes et de melons de toute espece. Le dernier plan, à gauche du tableau, est occupé par la mer de Marmara; les deux pointes qui s'y avancent sont celle des Sept-Tours, et celle du Sérail où commence le Bosphore. L'œil suivant le cours de ce canal entre Scutari et Constantinople, distingue, malgré l'éloignement et la petitesse des objets, les différents quartiers de la capitale de l'Orient. L'entrée du port est indiquée, presque au milieu du tableau, par un vaisseau à droite duquel s'offrent successivement les faubourgs de Galata et de Péra, les villages de Dolma-Baktché et de Beschik-Tasch; les vastes ombrages à gauche et sur le quatrieme plan sont des cimetieres turcs qui s'étendent depuis Chalcédoine jusqu'à Scutari.

Comme dans d'autres descriptions on parle avec détail de chacun des objets renfermés dans cette Vue, nous placerons ici un résumé historique des révolutions de Constantinople.

On ne connoît avec précision ni l'époque où Byzance fut fondée, ni même celle des nations grecques qui sut la premiere établir une colonie dans un lieu si précieux pour la navigation. Parmi les historiens, les uns attribuent cette gloire aux Milésiens, les autres aux Mégariens; ceux-ci aux Athéniens, ceux-là aux Lacédémoniens. L'alliance, ou plutôt la possession de cette ville, fut un continuel sujet de rivalité entre ces deux derniers peuples. Philippe, roi de Macédoine, la soumit à son empire; Alexandre sut en tirer un puissant parti pour établir sa domination sur l'Asie. Byzance acquit sous les Romains beaucoup de splendeur. En l'année 197 de notre ere, elle expia cruellement l'appui qu'elle avoit prêté à Niger, l'un des compétiteurs de l'Empereur Sévere; celui-ci se vengea comme un barbare, d'un siege qui avoit arrêté pendant trois ans ses armes victorieuses; il fit démolir les murs et les principaux édifices de Byzance, et, pour mettre le comble à l'outrage, il la soumit à la petite ville de Périnthe.

Par un singulier jeu de la destinée, Byzance dut à une autre guerre qui s'éleva entre les maîtres du monde, le privilege d'en devenir la capitale. Les merveilleux avantages

de sa position la firent triompher de la gloire, de la puissance, et des richesses de Rome. En l'année 330, Constantin, après avoir vaincu Licinius, le dernier de ses rivaux, s'arrêta dans l'humble bourgade qui portoit encore le nom de Byzance, et prit la résolution d'y transférer le siege de l'empire; il enferma sept collines dans l'enceinte que lui-même traça pour la ville nouvelle qui devoit porter son nom; il y rassembla les plus précieux trophées de Rome, et les ouvrages les plus vantés de la Grece. Parmi ses successeurs, Valens, Théodose-le-Grand, Théodose le jeune, et Justinien, furent ceux qui s'occuperent avec le plus d'activité d'étendre et d'embellir Constantinople. La force et la hauteur de ses murailles furent pendant plusieurs siecles la seule barriere qui contint les Alaric, les Attila, les Genseric, et enfin les conquérants arabes. Dans les deux sieges qu'en firent ces derniers, le feu grégeois les frappa d'une terreur qui persuada long-temps aux Musulmans que la destinée leur avoit refusé cette seule conquête. Le grand mouvement des Croisades fut une nouvelle cause d'inquiétudes et d'humiliations pour les Empereurs grecs. Alliés infideles des vengeurs du Christianisme, ils expierent une trop juste défiance. En 1204, des chevaliers français conduits par Baudouin, comte de Flandre, s'emparerent de Constantinople, et y fonderent un empire qui eut aussi peu de gloire que de durée; en 1259, Michel Paléologue en chassa Baudouin II.

Les Musulmans avoient appris des Chrétiens que Constantinople pouvoit être prise; cependant les Turcs, plus terribles encore que les Sarrasins dont ils avoient renversé l'empire, reculerent pendant près de deux siecles devant une entreprise qui demandoit la réunion de toutes les ressources de l'art militaire. Mahomet II s'y prépara en profitant des découvertes que cet art avoit faites en Europe. Le courage de Constantin Paléologue ne put sauver une ville attaquée par le canon, et à laquelle un habile conquérant avoit ôté tout espoir de secours. Constantinople fut prise d'assaut le 29 mai 1453; et depuis ce temps elle est devenue la capitale de l'Empire Ottoman. Les Turcs ont mal conservé les grands monuments qui la décoroient; mais les fréquents désordres dont elle avoit été le théâtre sous les Empereurs grecs, la rapine et le brigandage que les Croisés y exercerent pendant près de soixante ans, et sur-tout les tremblements de terre, concoururent aussi à la ruine de plusieurs édifices dont l'architecture n'avoit pas d'ailleurs la même solidité que ceux de la Grece et de Rome. Cependant les Empereurs turcs en ont élevé un assez grand nombre qui sont remarquables, soit par la grandeur des proportions et par la richesse des matériaux, soit par la hardiesse et les bizarreries quelquefois ingénieuses du goût oriental. L'enceinte de cette ville est considérable, mais inférieure à celle de Londres et de Paris. Sa population, qu'on a beaucoup exagérée, peut être évaluée au plus à quatre cent mille ames. Les maisons, toutes bâties en bois et d'un seul étage, ne sont nullement dignes d'être comparées à celles de nos grandes capitales; mais elles offrent une décoration très diversifiée, et le coup-d'œil en est pittoresque. Constantinople est appelée par les Turcs *Istambol;* et ce mot semble venir de l'expression grecque εἰς τὴν πόλιν, *ad urbem*, à la ville.

VUE GÉNÉRALE DE CONSTANTINOPLE,

PRISE DE LA TOUR DE LÉANDRE.

Quelle est cette pompe qui se déploie sur le Bosphore, et vient partager l'attention des spectateurs avec les édifices majestueux, la multitude de vaisseaux, les groupes d'arbres, et tous les effets pittoresques de la capitale de l'Orient? dans quel ordre s'avancent ces bateaux dont le mouvement uniforme sillonne le paisible canal de la Mer Noire! Je vois dans l'attitude de tous les personnages qui s'offrent à mes yeux l'image du respect et du recueillement. C'est le maître absolu de ces contrées qu'ils entourent. Il est dans le plus somptueux de ces bateaux, assis sous un dais qui étincelle de ce que le luxe oriental offre de plus précieux. Le Grand-Seigneur se rend par eau à la grande mosquée de Scutari; ou il va visiter, entre tant de beaux sites, celui dont l'aspect lui paroît le plus riche et le plus animé. Nous nous retrouvons près de ce rocher fameux nommé la *tour de Léandre*, le lieu d'où Constantinople se découvre avec le plus d'étendue et de magnificence. Par le choix de cette solennité et d'un point de vue si favorable, l'artiste a donné de l'intérêt à un tableau où les objets de contemplation sont extrêmement multipliés. Le Grand-Seigneur domine sur toute cette scene. Les plus beaux rivages de l'univers, un vaste canal qui ne connoît point les tempêtes, tout lui obéit, tout vient flatter son orgueil et ses yeux.

Dès que le Sultan a désigné le jour de cette promenade (et il le fait ordinairement la veille), Constantinople prend un air de fête. Mais la joie n'a point dans des contrées où regne un despotisme aussi sévere l'expression naïve, ingénieuse, qu'elle a parmi nous. L'Européen que la curiosité conduit à ce spectacle voudroit transporter sur un théâtre aussi riant et aussi riche la vivacité d'un peuple aimable, le goût et l'élégance qui savent varier les tableaux, les trophées de la gloire, le charme de la galanterie. Il se rappelle et regrette sur les rives du Bosphore ce qu'il a vu sur les rives de la Seine. Cependant il contemple avec intérêt la cérémonie qui frappe ses yeux; elle lui retrace le caractere du gouvernement qu'il est venu observer. Si tout n'est pas digne de son admiration, tout devient au moins pour lui un sujet d'étude.

La pompe impériale s'avance; six *sandalié* (grands bateaux), qu'on ne voit point ici, ouvrent le cortége; ils sont montés par des *Itchoglan* (pages de Sa Hautesse) au nombre de cent-cinquante. Dans deux bateaux qui vont et viennent à droite et à gauche des premiers, sont des *Hasséki* (messagers du palais); ils se tiennent debout; leur voix tonnante annonce l'approche du Souverain, et une canne qu'ils ont à la main prescrit à tous les navires particuliers de s'éloigner.

Après les bateaux des Itchoglans vient celui appelé *sarik-sandalié*, que monte le

dignitaire porteur du *sarik* ou turban de Sa Hautesse. Les regards osent à peine se reposer sur cet ornement ; on croit voir le front auguste qui en est ordinairement revêtu ; tout s'incline, tout tremble. Celui qui tient le sarik lui fait faire un léger mouvement, comme pour exprimer la bienveillance d'un maître satisfait de ses esclaves. Les Sultanes, sœurs du Grand-Seigneur, brodent en perles et en pierreries un schâll carré dont elles lui font présent le jour du *Bayram*, et qui recouvre son turban dans toutes les pompes où il est ainsi offert à la vénération publique.

Le sarik-sandalié est suivi de six kaïks, dont un seul paroît dans cette vue. Chacun d'eux porte un *Aga* (chambellan) qui est assis le visage vers la poupe, pour ne pas tourner le dos aux kaïks du Grand-Seigneur. Ces kaïks, au nombre de deux, se font aisément reconnoître à un dais orné de trois fanaux, entouré d'une balustrade d'argent massif, et supporté par quatre colonnes revêtues du même métal. Ce dais est d'un drap rouge dont les extrémités sont richement brodées en or, et les franges sont des festons de perles fines.

Le Grand-Seigneur paroît assis ou plutôt couché dans le premier de ces kaïks. Derriere lui, mais hors du dais, le *Bostandgi-Bachi* tient le gouvernail ; c'est l'un des privileges de sa place qui répond à celle de lieutenant-général de police. L'espace que couvre le dais, est divisé par une petite balustrade d'argent massif qui sépare le monarque des trois grands dignitaires assis en face de lui.

Au milieu de chacune des deux rangées que forment les Bostandgis du kaïk impérial sont deux *Basch-Tchokadar* (valets de chambre) ; l'un tient l'*iskemle*, espece de tabouret dont le Sultan se sert pour monter à cheval au moment où il débarque ; et l'autre assis vis-à-vis du premier, tient un *ibrik*, aiguiere de vermeil pleine d'eau pour l'usage de Sa Hautesse. A la proue est un messager du palais. Ce kaïk s'appelle *kirlankitsch* (hirondelle de mer), du nom de l'oiseau sculpté sur l'éperon, et qui en a ou doit en avoir la figure.

Le second kaïk du Grand-Seigneur est aussi richement décoré que le premier, dont il ne differe qu'à ses extrémités. Il est occupé par le *Siliktar-Aga* qui porte le sabre de Sa Hautesse ; mais personne n'oseroit s'asseoir à la place réservée pour le Souverain. Le Sultan passe à son retour sur celui des deux kaïks qui le suivoit au départ ; il en change toutes les fois qu'il quitte la terre.

Les autres kaïks du cortege sont montés par les grands eunuques du sérail. A leur tête est le *Kizlar-Aga*, chef des eunuques noirs, ministre redouté des plaisirs du Grand-Seigneur. On le voit qui repose avec indolence, avec orgueil. Dans un pays où le respect naît de la crainte, un chef d'eunuques en faisant trembler le sérail, fait trembler tout l'empire.

Les batteries de la tour de Léandre signalent par de nombreuses décharges le passage du Souverain. Quelques Bostandgis qu'on voit sur ce rocher, et qui sont profondément inclinés, indiquent le recueillement religieux avec lequel cette pompe est contemplée.

Le Grand-Seigneur est parti à neuf heures du sérail, il arrive à onze au lieu indiqué.

On dresse à la hâte des tentes pour le recevoir; il prend son repas, il fait sa priere; on donne le signal pour les jeux. Ce sont d'abord des danses de corde. Ce spectacle, qui a pour unique et triste genre d'intérêt le péril des acteurs, offre ici tout ce qui peut charmer la multitude en l'effrayant : les cordes sont tendues d'une montagne à l'autre, ou d'une plaine au sommet d'une montagne; les danseurs y arrivent avec une agilité et une intrépidité surprenantes. Ceci rappelle ce que les vieilles chroniques rapportent des fêtes données à nos rois dans les XIIIe et XIVe siecles.

Les jeux qui succedent remontent à une antiquité plus reculée. Ce sont des luttes exécutées à-peu-près comme celles qui exciterent si long-temps l'enthousiasme des Grecs. Les lutteurs sont nuds avec des caleçons de cuir, et ont le corps huilé; ils s'inclinent trois fois jusqu'à terre devant le Grand-Seigneur. Les vainqueurs reçoivent de Sa Hautesse le prix, qui est une somme de quelques sequins. Rarement on permet aux athletes de se livrer à une fureur démesurée. Les Turcs paroissent si sûrs de leur vaillance, qu'ils n'ont pas besoin de l'entretenir par des spectacles meurtriers; ils n'éprouvent pas d'ailleurs ce besoin d'émotions vives qui agite la plupart des peuples européens et se montre jusque dans leurs plaisirs. Le combat de l'ours, qui suit celui des lutteurs, n'a aucune analogie avec le terrible combat du taureau dont l'Espagne a conservé le déplorable usage. L'ours qu'on lance dans la carriere est muselé; l'adversaire qui se présente contre ce malheureux animal se borne à lui faire mille insultes pour exciter par degrés sa rage impuissante. Des chiens qui sont aussi muselés viennent doubler les affronts auxquels il est en butte, sans augmenter son péril.

L'approche de la nuit termine ces jeux dont les Turcs ne paroissent point se lasser, mais qui ne leur inspirent aucun transport. Le respect suffiroit pour arrêter toute acclamation. Le Grand-Seigneur retourne dans sa capitale. Il est contre l'étiquette qu'il passe la nuit hors de la ville, si ce n'est dans les séjours qu'il fait à ses palais d'été.

Portons maintenant nos regards sur Constantinople qui s'offre ici sous l'un de ses plus beaux points de vue. De la tour de Léandre l'œil parcourt l'enceinte immense du sérail qui semble une ville entiere enfermée dans les ombrages d'une forêt. De longues et vieilles murailles se montrent à côté des plus riantes masses de verdure; des images de paix se mêlent à des images de terreur; des arbres majestueux s'élancent jusqu'au faîte des coupoles et des minarets. On découvre au-delà des murs du sérail cette mosquée du sultan Achmet, celle de Sainte-Sophie, que M. Melling nous a déja fait connoître, et en-dedans, la tourelle du divan. Mais essayons de mettre quelque ordre dans l'indication des principaux objets que cette Vue nous présente.

A gauche, entre deux kaïks derriere lesquels est une frégate fort près du rivage, on apperçoit le pavillon des Perles (*Indgirly-Kieuschk*). Le Grand-Seigneur s'y rend chaque année pour jouir du spectacle de l'*aïasma*, ou fontaine sainte, dont la source est dans l'enceinte du sérail, et qui jaillit, ce jour-là seulement, sous l'arcade du pavillon où des tuyaux la conduisent. Cette fontaine est révérée des chrétiens grecs qui attribuent à ses eaux une vertu miraculeuse. Le Bostandgi-Bachi en fait l'ouverture; il se rit de la crédulité des Grecs, et en même temps il la met à profit en leur vendant assez cher

la permission de remplir leurs cruches. Le Grand-Seigneur prend plaisir à contempler leur empressement, leurs extases, leurs ablutions. Il leur jette quelques pieces de monnoie pour payer l'amusement qu'ils lui donnent, et jouit des combats qu'ils se livrent dans leur avidité à s'en saisir.

Le sérail a une lieue et demie de circonférence. Les hauts cyprès que l'on voit derriere le mur, indiquent l'emplacement de vastes jardins cultivés dans son enceinte, et où croissent tous les légumes destinés à la consommation du Grand-Seigneur et de sa maison. Six hôpitaux, tous extérieurs, et dont un pour les femmes, reçoivent les personnes qui sont atteintes de la plus légere incommodité ; cette précaution fait que la peste, ce fléau si commun à Constantinople, exerce rarement ses ravages dans le sérail.

L'un de ces hôpitaux (*Hastalik-Odassi*), placé en-dehors du mur sur le quai, est reconnoissable au minaret d'une mosquée contiguë. A sa gauche est un arbre isolé, et quelques autres arbres le séparent à droite d'un kiosque ou pavillon construit par Sélim III, qui y passoit habituellement la journée au sortir de son harem. La pointe du sérail voisine de ce kiosque forme avec celle de *Top-Hané* l'entrée du port ; l'une et l'autre sont garnies de batteries.

Au milieu de la gravure et dans le troisieme plan est la mosquée *Suleymaniyé*, à quatre minarets ; on en a parlé ainsi que de la petite tour carrée appelée *Yankin-Kieuschk* qui l'avoisine.

La partie du rivage le long de laquelle sont rangés des vaisseaux à l'ancre est le faubourg de *Galata*, qui se termine à la tour de même nom. Les négociants étrangers habitent ce faubourg ; celui de *Péra*, résidence des ambassadeurs européens, occupe depuis cette tour le reste de la colline.

La caserne des canoniers et la fonderie de canons (*Top-Hané*) qu'on fera connoître dans une autre Vue, s'offrent tout-à-fait à droite de celle-ci, sur le rivage. Il forme du côté du port une pointe où est construite la grande douane de *Galata*. Le beaupré d'une frégate à l'ancre est dirigé vers cet édifice.

Le vaisseau sous voile, à gauche du tableau, indique l'entrée de la mer de Marmara.

VUE

DE LA PREMIERE COUR DU SÉRAIL.

Nous avons déja vu le sérail dans un moment de solennité. Il faut le considérer maintenant sous l'aspect qu'il présente ordinairement. L'artiste nous montre la premiere cour de ce vaste palais. Voici l'heure où les ministres, les dignitaires de l'empire, viennent assister au conseil du Grand-Seigneur, ou recevoir ses ordres. Ils n'y sont point transportés dans ces brillants équipages qui donnent tant de splendeur et de mouvement aux cours européennes; tous s'y rendent à cheval; et c'est la seule maniere dont les hommes les plus éminents et les plus riches traversent les rues de Constantinople. Mais le nombre des familiers et des domestiques qui les suivent annonce l'éclat et l'importance de leur rang. Ici deux seigneurs entrent dans la premiere cour du sérail, et un autre en revient avec un cortege qui paroît pénétré de respect. Il est permis de traverser à cheval cette premiere cour; mais le Grand-Visir lui-même, ainsi que les ministres de la Porte Ottomane, et les ambassadeurs étrangers, mettent pied à terre au seuil de la seconde porte, qu'on peut reconnoître dans ce tableau aux deux tourelles dont elle est flanquée. La porte de la premiere cour se nomme *Babi-Humaioun*, ou porte auguste. Les Musulmans ne la contemplent qu'avec un respect mêlé de terreur; et c'est elle qui a fait donner le nom de Porte Ottomane à l'empire du Grand-Seigneur. La seconde porte donne entrée à la salle du divan, et en reçoit le nom.

On ne regardera point, sans doute, comme un détail minutieux d'avoir montré la marmite d'un des corps de Janissaires, portée par deux cuisiniers et précédée par un sous-officier janissaire qui tient une énorme cuiller. Cette marmite est un objet de vénération pour les Musulmans. Ce redoutable corps des Janissaires veut qu'on respecte tout ce qui lui appartient. Un college de prêtres n'obtiendroit pas, au nom de la religion, les marques de déférence craintive que ces soldats obtiennent par une terreur de tous les moments. Le sous-officier ne manque pas de frapper de sa grande cuiller tous ceux qui ne se sont pas retirés assez promptement pour faire place à l'auguste marmite. Elle contient le riz, dit *pilavv,* que les Janissaires envoient de leur caserne principale à leurs différents postes. Si cette marmite venoit à passer devant ces seigneurs que nous voyons traverser la cour dans une attitude si fiere, ils seroient tenus, comme le peuple, de s'en écarter.

Un officier du sérail, avec son bonnet de feutre pointu, conduit un âne; un autre porte sur sa tête un grand plateau chargé de mets dans des plats recouverts.

Remarquez cet homme languissant qu'on porte sur un brancard : c'est un malade qu'on fait sortir du sérail pour le conduire dans une infirmerie voisine du palais. Ni le plus haut rang, ni l'amitié du monarque, ni sa tendresse pour ses sœurs, ni même

l'amour qu'il porte à ses femmes, rien ne peut exempter les habitants du sérail d'être conduits hors de ce palais, dès qu'ils sont atteints des symptômes d'une maladie grave. On ne veut pas qu'aucun spectacle douloureux, qu'aucune image sinistre vienne attrister les regards du Grand-Seigneur. Ce genre de précaution, qui tient à l'essence de ce gouvernement despotique, produit ici un avantage particulier; c'est par là que le palais du Grand-Seigneur est à l'abri de la contagion de la peste.

Cette cour est bordée par deux bâtiments, dont l'un n'offre plus qu'une enceinte de vieilles murailles : c'étoit, sous l'empire des Grecs, l'église de Sainte-Hélene. Mahomet II, après sa victoire, y fit déposer les armes des soldats de Constantin. Dès-lors cette église fut convertie en un magasin où ces armes, livrées à la rouille, ont été conservées par les Ottomans comme des trophées de leur conquête.

L'autre édifice, dont on voit s'élever les cinq coupoles, est le *Darab-Hané,* ou hôtel de la monnoie, vaste et important établissement dont l'administration est exclusivement confiée aux Arméniens, nation dont l'austere probité contraste avec la fourberie des Grecs. On ne frappe dans les états du Grand-Seigneur que des pieces d'or et d'argent; et, quoique le cuivre y soit très beau et très abondant, l'usage n'est pas de l'employer dans la fabrication de la monnoie.

La cour est parsemée d'arbres plantés sans ordre et soigneusement entourés de grillages et de maçonnerie. Ce n'est pas que ces arbres aient rien de précieux, ou qu'aucune idée religieuse y soit attachée. On voit souvent les Turcs choisir et affectionner, sans autre raison que le caprice, un jeune arbrisseau produit au hasard, qu'ils cultivent pour amuser leur paresse; et l'on rencontre, principalement au bord des fontaines, des peupliers, des saules, étayés, abrités avec autant de soin que pourroient l'être dans nos jardins des plantes transportées à grands frais de climats étrangers.

VUE
DE LA SECONDE COUR INTÉRIEURE
DU SÉRAIL.

Le tableau représente une ambassade européenne qui se rend avec appareil à l'audience du Grand-Seigneur. Cette cérémonie est en elle-même si intéressante, et d'ailleurs l'artiste s'est attaché à en retracer toutes les particularités avec une exactitude si scrupuleuse, que nous croyons devoir écarter de notre texte tout ornement étranger.

M. Melling a saisi le moment où le cortege traverse la seconde cour du sérail; mais reprenons sa marche depuis le commencement de la cérémonie, pour rendre notre description plus complete.

A l'aube du jour, l'Ambassadeur sort de son palais, situé dans le faubourg de Péra. Il est précédé d'un nombre considérable de Janissaires; les interpretes, les secrétaires et les gentilshommes d'ambassade l'entourent; les autres personnes attachées à la légation viennent ensuite : tout le cortege est à pied; l'Ambassadeur seul est porté dans une chaise à porteur magnifiquement ornée. Il se rend à l'échelle de Top-Hané. Là, il trouve le grand kaïk, à sept paires de rames, du *Tchaouch-Bachi*, grand maître des requêtes, troisieme ministre d'état; il s'embarque avec le secrétaire d'ambassade : le colonel du régiment des Janissaires tient le gouvernail. Le reste du cortege traverse le port sur un grand nombre de bateaux disposés à cet effet.

Arrivé à l'échelle dite *Baktché-Capoussi,* porte des jardins, à Constantinople, l'Ambassadeur est reçu dans un kiosque par le Tchaouch-Bachi. Ce ministre lui fait offrir la pipe, le café, le sorbet et le parfum. L'Ambassadeur monte ensuite sur un beau cheval richement harnaché, que le Grand-Seigneur lui a fait envoyer de ses écuries, avec nombre d'autres chevaux destinés pour les personnes de son cortege. Le Tchaouch-Bachi, également à cheval, accompagne l'Ambassadeur; vingt-quatre officiers Tchaouch, le *Mihmandar*, maréchal-des-logis, et trois cents Janissaires, viennent encore se joindre au cortege, qui arrive ainsi près du palais du Grand-Visir, en face de l'*Alaï-Kieuschk,* kiosque d'où le Grand-Seigneur voit les cérémonies de ce genre, ainsi que la revue des troupes. Prévenu de l'arrivée de l'Ambassadeur, le Grand-Visir paroît aussitôt entouré d'une cour nombreuse, et accompagné du *Reïs-Effendi,* ministre des affaires étrangeres, et du *Kiaya-Bey,* ministre de l'intérieur. Après les salutations réciproques, l'Ambassadeur, avec son cortege, se range immédiatement après celui du Visir, qui doit toujours précéder au sérail les ministres étrangers.

On arrive à la fameuse porte dite *Bab-Humaïoun,* ou porte auguste, qui donne son

nom à la Porte Ottomane. L'Ambassadeur traverse la premiere cour, où différents corps sont rangés en haie. Parvenu à la porte de la seconde cour, d'où commence, à proprement parler, l'intérieur du sérail, il met pied à terre, ainsi que son cortege, le Grand-Seigneur ayant seul le droit de la traverser à cheval. Ici l'on peut suivre sur le tableau les détails que nous allons retracer.

Le premier interprete du divan se présente alors, et invite l'Ambassadeur à s'asseoir dans le grand vestibule au-dessous de cette porte. Cependant le Tchaouch-Bachi se rend au divan pour annoncer que l'Ambassadeur est entré au sérail, et pour disposer le spectacle dont il est d'usage que jouissent les ministres étrangers à leur arrivée dans la seconde cour. Plusieurs milliers de Janissaires, en habits de cérémonie et rangés en haie, s'ébranlent tout-à-coup, et courent se précipiter sur des plats de *pilavv* (ris assaisonné avec du beurre). On voit dans le tableau ces troupes alignées sur l'un et l'autre côté des plate-bandes où les cuisiniers du sérail posent les plats. Cette cérémonie a quelquefois plus d'influence qu'on ne croiroit sur les destinées de l'Empire Ottoman. En effet, quand les Janissaires ont un sujet de mécontentement, leur premiere maniere de l'exprimer est de refuser la distribution du pilaw; et il est arrivé plus d'une fois que de ce refus ils passent à une révolte qui remplit le sérail de meurtre et d'épouvante.

Le Tchaouch-Bachi revient bientôt après : il se place en avant du cortege, et conduit l'Ambassadeur et sa suite vers la salle du divan, nommée *Coubbé-Alti,* le dessous du dôme. Le *Capidgilar-Kiayassi,* grand chambellan, vient au-devant de lui, et l'introduit dans la salle du divan. Un banc couvert de drap d'or est disposé au fond de cette salle: le Grand-Visir s'assied au milieu; à sa droite se place le *Capoudan-Pacha,* grand amiral, et à sa gauche les deux *Kazi-Asker,* grands juges de l'armée. Sur des banquettes moins magnifiques sont assis le *Nichandgi-Pacha,* ministre du chiffre impérial, et le *Defterdar-Effendi,* ministre des finances. L'Ambassadeur prend place, sur un tabouret couvert de velours, en face du Grand-Visir; debout, à ses côtés, sont les interpretes de la Porte et de l'ambassade, ainsi que le premier secrétaire de légation qui tient dans ses deux mains élevées les lettres de créance. Tout le cortege, aussi debout, entoure l'Ambassadeur. Au-dessus du siege du Grand-Visir est pratiquée une petite fenêtre grillée d'où le Grand-Seigneur peut voir, sans être vu, tout ce qui se passe dans l'assemblée.

Après que l'Ambassadeur assis a reçu les compliments du Grand-Visir, on dispose le *Divan,* ou conseil. Le Tchaouch-Bachi, en qualité de grand maître des requêtes, vient se placer debout devant le Grand-Visir : il est assisté de deux maîtres des requêtes qui lisent les pieces. Il les présente au Grand-Visir, qui les décrete en y apposant son paraphe. Le Nichandgi-Pacha y trace le chiffre impérial, et le ministre des finances expédie les pieces nécessaires.

Le Reïs-Effendi, ministre des affaires étrangeres, se présente alors et remet au Grand-Visir un rapport adressé au Grand-Seigneur, dans lequel il expose que l'Ambassadeur est dans la salle du divan, et demande à être introduit auprès de Sa Hautesse. Le Grand-Visir, après l'avoir lue, rend cette piece au Reïs-Effendi, qui la plie,

l'enveloppe dans une mousseline, et la présente de nouveau au Grand-Visir, qui se leve, ainsi que toute l'assemblée, et tire avec respect de son sein le sceau impérial pour l'apposer sur l'enveloppe de la piece : il la remet alors au grand chambellan, qui va la porter au Grand-Seigneur. On se rasseoit en attendant la réponse. Bientôt après, le chambellan revient, tous se levent; le Grand-Visir va au-devant des ordres de Sa Hautesse, retourne ensuite à sa place, et reste debout. Il reçoit des mains du grand chambellan le *Hatt-Chérif,* rescrit impérial, le porte à sa bouche et à son front, rompt le cachet, dont le grand chambellan recueille les débris, lit le rescrit, et le met dans son sein. Alors on se rasseoit.

On voit aussitôt arriver un grand nombre de pages: les uns dressent des tables devant le Grand-Visir et chacun des membres du divan; les autres présentent à ces ministres et à l'Ambassadeur l'aiguiere pour se laver les mains: celui-ci est le seul qui prenne place à la table du Grand-Visir. Les secrétaires, les gentilshommes d'ambassade et les autres personnes distinguées du cortege, s'asseoient aux tables du grand amiral et des ministres. Rien n'égale la profusion de ce repas et le nombre des mets qui sont servis un à un : on les goûte à peine, ce qui fait qu'on ne reste pas longtemps à table. Lorsque chacun est retourné à sa place, on donne à laver, puis l'on présente l'eau de rose et le parfum.

L'Ambassadeur, accompagné du premier interprete et des huissiers de la Porte, et suivi de son cortege, est ensuite conduit dans la cour, sous une galerie pratiquée entre la salle du divan et la porte du trône, *Bab-el-Saadet.* Là, le grand maître des cérémonies le revêt d'une pelisse de martre zibeline. Les personnes distinguées du cortege sont revêtues de pelisses d'hermine, de *kéréké* et de *caffetan,* manteaux d'honneur du second ordre. Cependant le Grand-Visir s'est rendu de la salle du divan à celle du trône. L'Ambassadeur y est introduit, bientôt après, avec douze ou quinze des principaux membres de l'ambassade : chaque personne est soutenue par deux *Capidgi-Bachi,* chambellans. Des pages et des eunuques blancs sont rangés en haie des deux côtés de la galerie qui conduit à la salle du trône. La grandeur de cette salle est bien loin de répondre à l'importance des cérémonies auxquelles elle est destinée; elle est cependant suffisante, attendu que l'étiquette n'admet que très peu de personnes à approcher du trône de Sa Hautesse. Il est placé sur l'un des côtés de la salle : le luxe oriental a épuisé toutes ses recherches pour rendre ce trône plus magnifique. Il a la forme d'un lit antique; l'or et les perles fines rehaussent l'éclat du tapis précieux dont il est couvert; les colonnes en sont de vermeil. Le Grand-Seigneur y prend place, revêtu de la pelisse de cérémonie, qui rappelle l'ancien costume tartare; son turban est surmonté d'une aigrette enrichie de diamants : il est en bottes jaunes; ses pieds sont appuyés sur un gradin. Le Grand-Visir et le grand amiral sont à la droite du trône; à la gauche se tiennent le grand eunuque noir et le grand eunuque blanc. Tous sont debout, aussi bien que l'Ambassadeur, qui, s'approchant du trône, adresse son discours à Sa Hautesse. Ses paroles sont répétées en langue turque par le premier interprete de la Porte; après quoi le Grand-Visir fait, au nom du Grand-Seigneur, une

réponse que l'interprete traduit à l'Ambassadeur. Alors celui-ci prend les lettres de créance des mains de son secrétaire; il les remet au *Mir-Alem*, prince de l'étendard, commandant des chambellans, qui les passe au grand amiral. Cet officier les présente au Grand-Visir, qui les pose sur le trône. Aussitôt l'audience est levée, et l'Ambassadeur se retire avec sa suite. Revenu dans la premiere cour, il remonte à cheval, ainsi que son cortege; et, rangé sur un des côtés, il voit défiler les Janissaires et toute la Cour ottomane. L'Ambassadeur, immédiatement après, reprend sa marche pour se rendre, dans le même ordre, au palais de Péra.

Tel est le grave et minutieux cérémonial qui s'observe à la Porte pour la réception des ambassadeurs; il n'a point changé depuis des siecles. Le temps, qui amene des mutations si fréquentes dans l'ordre de la nature comme dans les destinées et les mœurs des nations, a respecté les mœurs stationnaires des Ottomans: aussi rien de nouveau chez eux; tout y est soumis au joug de l'habitude, à la tyrannie de l'usage; et ce n'est que d'après ces mobiles uniformes que s'y décident presque toujours les affaires les plus importantes comme les plus frivoles.

Reportons maintenant nos regards sur le tableau de l'artiste, et tâchons de nous reconnoître dans cette vaste étendue de bâtiments qui regnent autour de la seconde cour. Sur la gauche, on distingue le pavillon qui sert d'habitation aux officiers attachés aux grands dignitaires : il est joint à la salle du divan par un long portique derriere lequel sont pratiquées les cuisines des officiers du Grand-Seigneur. La salle du divan est éclairée par une tour carrée et par des fenêtres qui donnent sur le portique. Non loin de cette tour et sur le devant, on aperçoit deux dômes d'une égale hauteur qui surmontent deux salles voisines de celle du divan. Dans la premiere, se tiennent tous les dignitaires qui ne font point partie du divan; le Grand-Visir et tous ceux qui composent ce conseil, avant d'aller y siéger, s'arrêtent dans la seconde salle.

On aperçoit encore de ce côté, au fond de la cour, la porte du trône toute resplendissante d'or, et décorée d'ornements variés. C'est dans cette partie que se trouve l'habitation du Sultan; la garde en est confiée aux eunuques blancs, qui sont aussi chargés de la surveillance extérieure du harem, attenant à ce corps de bâtiment.

Le sérail est imposant par son étendue; rien de plus léger que l'architecture de ses nombreux portiques; rien de plus magnifique que les ornements prodigués dans certains emplacements consacrés aux cérémonies publiques; mais, en même temps, rien de plus simple que l'architecture et la disposition des appartements consacrés à l'usage particulier du Sultan, de ses femmes et de ses officiers. La distribution des pieces est peu commode; elles sont petites pour la plupart : la richesse des étoffes et des tapis y rappelle seule le luxe oriental.

Dans le lointain l'on distingue parfaitement la ville de Scutari, qui se dessine si noblement en amphithéâtre au pied de la montagne de Boulgourlou, couverte de jeunes forêts. Plus loin, à droite, on peut suivre la prolongation de la côte d'Asie, et parcourir de l'œil les riants côteaux du golfe de Nicomédie.

INTÉRIEUR D'UNE PARTIE

DU HAREM DU GRAND-SEIGNEUR.

Ce n'est point assez pour M. Melling de présenter une Vue faite pour exciter la curiosité la plus vive, la vue de l'intérieur du harem; il doit donner des renseignements sur la partie la moins connue des mœurs orientales. L'occasion qu'il a eue de les acquérir lui étoit fournie par l'emploi d'architecte de la sultane Hadidgé, sœur cadette de Sélim III. Nous avons souvent parlé du penchant que montroit ce monarque pour les arts et les connoissances des Occidentaux. Mais il connoissoit trop bien la nation farouche dont il entreprenoit d'adoucir la barbarie, pour déceler brusquement ses goûts et ses projets; c'étoit quelquefois par ses ministres, et plus souvent par ses sœurs, qu'il faisoit faire l'essai de ses sages innovations. Quand elles paroissoient accueillies ou du moins tolérées par le peuple de la capitale, il les répétoit dans ses palais mêmes. Ainsi M. Melling, à la faveur d'une fonction qui l'appeloit assez fréquemment au Sérail, et d'une réserve habituelle qui écartoit de lui tout sujet d'ombrage, non seulement a vu avec sécurité et à loisir ce harem, autour duquel la terreur veille pour la volupté; mais de nombreux entretiens avec la Sultane et les femmes attachées au service de cette princesse lui en ont révélé les usages et les lois.

Voyons d'abord de quelle maniere se compose le harem.

Le Grand-Seigneur a ordinairement cinq *femmes*, et quelquefois sept; le nombre de ses concubines est illimité : c'est à son avènement au trône qu'il choisit celles qui doivent entrer dans son lit à titre d'*épouses* et de *Sultanes*; mais cet honneur ne leur est confirmé que par la naissance d'un enfant. Le bonheur d'être pere est refusé au prince héritier; quarante femmes composent alors son harem particulier, mais elles ont été reconnues stériles. La raison politique de cet usage, c'est qu'il ne peut y avoir d'héritiers du trône reconnus que ceux qui sont nés du Grand-Seigneur, depuis le moment où il regne. Telle est la rigueur de cette loi dénaturée, que, si l'une des femmes du prince héritier accouche, l'enfant est étouffé à sa naissance, quel que soit son sexe. Tout s'empresse autour du nouveau souverain; tout conspire à lui présenter l'image des délices les plus variées. Le harem se rajeunit, et reçoit un grand nombre d'habitantes nouvelles; la mere et les sœurs du Sultan, le Grand-Visir, le Capitan-Pacha, enfin les personnages les plus importants de l'Etat lui envoient en présent chacun deux ou trois esclaves jeunes, belles, et vierges. Qui d'entre eux oseroit s'exposer à la colere du Sultan, si celui-ci avoit à se plaindre d'une virginité suspecte? Le prix de ces esclaves varie beaucoup, et peut être évalué de huit à vingt mille de nos francs : c'est leur beauté seulement qui détermine le prix; leurs talents et les qualités

intéressantes dont elles peuvent être douées, y sont comptés pour peu. Ainsi, par trop de soin à ne s'occuper que de la volupté, on néglige tout ce qui peut en faire le plaisir de l'esprit, de l'imagination, ou du cœur. Une hiérarchie qui n'est point immuable s'établit entre les cinq nouvelles épouses, et s'indique par des titres qui répondent à ceux de *Madame premiere, Madame seconde*, etc. Dès que leur grossesse se déclare, elles jouissent des honneurs rendus aux Sultanes; chacune d'elles a son appartement séparé, et vingt-une esclaves sont vouées à son service. Le Sultan se fait une loi de dissimuler, ou du moins de ne signaler par aucun privilège apparent, les préférences qu'il donne, soit à l'une de ses femmes, soit à l'une de ses maîtresses. Ce qu'il y a de moins connu dans le harem, c'est l'existence d'une favorite déclarée. Nous entendons beaucoup répéter en Europe le mot de *Sultane favorite;* la vérité est que la langue turque n'a pas un seul mot qui corresponde à celui-là.

Une grande uniformité regne dans les appartements des Sultanes; souvent la propreté y supplée au luxe : ils consistent en une chambre à coucher, une antichambre, une salle de bains, une piece où elles font leur toilette en sortant du bain, et un petit jardin garni de fleurs; un divan de l'étoffe la plus riche forme tout l'ameublement de chacune de ces pieces.

L'âge le plus florissant de la beauté des femmes du harem est de douze à quatorze ans; elles y entrent rarement avant cet âge. Les hyperboles avec lesquelles les Orientaux peignent les effets de la beauté n'étonnent plus quand on voit une élite de Grecques, de Géorgiennes, et de Circassiennes dans le premier éclat de leur fraîcheur; leur taille, grande, svelte, offre ces proportions et ces contours auxquels notre imagination, dirigée par le goût des beaux-arts, attache un si grand prix. Quelque insensibilité qu'aient les Turcs pour ces arts enchanteurs, quelqu'étrangers qu'ils soient aux nuances d'un goût délicat, on les accuse à tort de n'aimer dans les femmes qu'un excès d'embonpoint qui exciteroit notre dégoût. Ils peuvent supporter, avec un peu plus de résignation qu'on ne le fait en Europe, un désagrément qui résulte bientôt pour leurs femmes, d'une vie sédentaire et inappliquée; mais il est faux qu'un embonpoint démesuré soit un charme à leurs yeux : ce mauvais goût du moins n'atteint pas ceux qui habitent la capitale. En général ils apprécient, à-peu-près comme nous, les dons extérieurs des femmes; il y en a chez eux un plus grand nombre de belles, mais beaucoup moins de jolies qu'en France. L'inconstance, que leur législateur leur permet avec quelque restriction, n'est que trop justifiée par l'extrême promptitude avec laquelle se flétrissent les charmes des Orientales. Dans les harems de la cour, plus encore que dans les harems particuliers, une femme de vingt ans a moins de fraîcheur que n'en conservent, au moins dans nos villes, des femmes de quarante : mais peut-être aussi faut-il s'en prendre moins à la nature, qu'aux usages orientaux, de cette décrépitude avancée; l'usage immodéré des bains de vapeur, le défaut d'exercice, le vuide de leur ame, l'espece de célibat auquel les dégoûts d'un maître les condamnent, et enfin l'amour Lesbien, qui, trop souvent, pervertit leur imagination et fatigue leurs sens, doivent beaucoup contribuer à flétrir avant le temps des femmes généralement privées

de ces passions douces, et de cet exercice aimable de l'esprit, qui diversifient et prolongent les effets de la beauté. Mais ce seroit une erreur de croire que dans le harem du Grand-Seigneur la vieillesse soit livrée à une continuelle humiliation; c'est sur-tout à celles qui ont perdu l'espoir de rentrer dans le lit de leur maître que sont réservées plusieurs dignités et plusieurs charges qui créent pour elles des occupations dont elles ne manquent pas de s'exagérer l'éclat et l'importance. L'une est l'intendante générale du harem, une autre est la trésoriere; celle-ci a la garde des bijoux, celle-là veille sur les bains; enfin d'autres ont soin du linge, de la garde-robe, de la cuisine, des appartements intérieurs. Entre cinq cents femmes qui peuplent le harem, il est toujours quelque objet d'ambition à poursuivre, et des brigues qui trompent leur ennui. Un privilége de la vieillesse chez ces femmes, c'est qu'elles peuvent sortir non seulement du harem, mais de la ville même, accompagnées de deux ou trois esclaves, vieilles aussi.

A l'occasion d'une autre Vue du harem, nous parlerons plus particulièrement de ce qui regarde les Sultanes sœurs ou parentes du Grand-Seigneur. Celle-ci représente la partie du harem qui est occupée par les femmes de service dans l'intérieur. Nulle idée d'abjection n'est attachée à leurs fonctions domestiques; un regard du maître peut les élever subitement à un sort envié par toutes leurs compagnes. A la vivacité de leurs soins on s'apperçoit qu'elles ont toujours l'espérance de devenir les heureuses rivales de leur maîtresse. Dès que le Grand-Seigneur entre, elles s'élancent, ne souffrent point que Sa Hautesse mette le pied à terre, et portent l'indolent monarque, en veillant à ce que leur empressement ne lui devienne pas incommode. Les intendantes et les vieilles dignitaires observent l'impression que les esclaves produisent sur le Sultan, soit dans ces occasions, soit dans celles où elles montrent devant lui ce qu'elles peuvent avoir de graces et de talents. Si l'une de ces esclaves a obtenu un coup-d'œil que l'expérience des vieilles dames juge tenir à l'affection ou au desir, elle est informée de son bonheur, soit par sa maîtresse qui fait semblant de s'en applaudir, soit par l'intendante[1]. D'abord on la confie à la gouvernante des bains[2]; elle est parfumée des essences les plus exquises. La gouvernante de la lingerie[3] lui apporte un paquet de chemises de soie: le mouchoir qui enveloppe ce paquet a probablement donné lieu à cette expression, *jeter le mouchoir;* mais il n'est pas vrai que les Sultans aient coutume d'exprimer par ce signe leur amour, ou plutôt leur desir. Vient ensuite la gouvernante de la garde-robe[4], qui lui donne des robes magnifiques. Celle qui a la garde des bijoux[5] ajoute ce luxe à sa parure; enfin la trésoriere[6] lui donne une bourse remplie de petits sequins. C'est dans l'éclat de cette parure qu'elle est présentée au Grand-Seigneur par l'*Ousta-Kadin,* à laquelle ce complaisant office donne le premier rang parmi les dignitaires du harem. Cette entrevue ne réussit pas toujours à celle qui en attend sa fortune et sa gloire: un caprice l'avoit fait remarquer sous les habits les plus simples, souvent un autre caprice rend son maître insensible à tout l'éclat qu'elle a reçu d'une parure somptueuse; un signe d'indifférence ou de dédain dissipe son beau rêve. Inhumainement

[1] *Ousta-Kadin.* [2] *Hamamdgi-Ousta.* [3] *Tschamaschir-Ousta.* [4] *Kaftandgi-Ousta.* [5] *Koutudgi-Ousta.* [6] *Hasnadár-Ousta.*

dépouillée des atours qui ont mal servi ses espérances, elle rentre dans la classe vulgaire. Si, plus heureuse, elle conserve la faveur du Sultan, elle reçoit des privilèges et des honneurs; l'esclave d'hier est servie par des esclaves qui flattent tous ses penchants, mais qui surveillent tous ses pas. Rarement elle sort de cet appartement, où elle tient sa petite cour, et où elle attend avec sollicitude un maître dans lequel elle n'ose voir un amant. La paix du harem ne souffre pas que les femmes et les concubines communiquent fréquemment entre elles; les intrigues et les disputes que causeroit une rivalité si ardente et si continue arriveroient bientôt à un tel point d'effervescence, que le Sultan auroit peine lui-même à en être le modérateur; seulement il est des jours où on leur permet de se promener, ou plutôt de courir dans les jardins du harem. Ces courts moments de liberté excitent en elles une joie qui va jusqu'au délire, et qui se signale sur-tout par la dévastation de ces jardins, qui leur seroient plus souvent ouverts, si elles pouvoient s'abstenir de les livrer au pillage. Un plaisir dont on leur fait fête au moment où elles ont eu le bonheur de plaire au Sultan, c'est celui d'assister à une espece de spectacle que leur donnent soit de jeunes danseuses ou musiciennes élevées dans l'enceinte du Sérail, soit des danseurs publics et des femmes dont la profession a beaucoup d'analogie avec celle des Baïaderes des Indes. Par une singuliere inconséquence, dans un lieu où tout semble prescrire la plus austere pudeur, on permet non seulement des danses lascives, mais des especes de comédies ou d'ombres chinoises pleines d'obscénités. La favorite du jour, qui jouit de ce divertissement derriere une jalousie très serrée, au travers de laquelle il est impossible de distinguer ses traits, appelle, à chaque intervalle de ce grossier intermède, l'eunuque qui se tient à côté des danseuses, et lui remet une somme en or dont il fait la distribution. Sous le regne de Sélim III, un maître de danse français et quelques musiciens avoient la permission d'entrer dans un local dépendant du harem, qui ressemble au parloir d'un couvent; et là, en présence de quelques eunuques, ils donnoient des leçons à de jeunes esclaves destinées à ces amusements, et qui n'étoient pas encore instruites dans la religion musulmane. La loi de Mahomet interdit aux femmes des talents par lesquels elles pourroient prolonger leur empire sur des hommes que leur pesante gravité ne garantit pas de caprices fréquents.

Cette loi, qu'elles étudient superficiellement, et qui, pour l'une et l'autre vie, les traite avec assez de dédain, ne leur trace qu'une image imparfaite de leurs devoirs; c'est l'autorité qui les leur apprend. Heureuses si elles ne subissoient que celle du Grand-Seigneur ou du Kislar-Aga! mais, gouvernées par celles mêmes qui, la veille, partageoient leur servitude, elles sont exposées à l'humeur ou jalouse ou tyrannique de femmes qui craignent toujours en elles des rivales, ou qui leur pardonnent difficilement d'offrir tous les charmes qu'elles ont perdus. Il y a un genre de délit qui leur est entièrement étranger, et qui ne peut même tenter leur imagination, c'est celui du vol; on peut le regarder comme impraticable et comme inutile dans une enceinte où l'on ne pourroit ni se parer, ni jouir d'un objet dérobé. Il convient d'ajouter ici que le vol est très rare chez les Turcs, et même parmi les dernieres classes du peuple. Il faut

mettre au nombre des délits à-peu-près impossibles pour les femmes du harem, celui d'un commerce avec un homme du dehors : les contes orientaux en font, il est vrai, de fréquentes mentions; mais vraisemblablement la police du Sérail a fait de grands progrès depuis le calife Haroun-Alraschid : car aucun Turc, aucun Européen, fût-il même un Français, ne concevroit la possibilité d'avoir une intrigue dans le harem du Grand-Seigneur. Au reste le harem des particuliers offre également une enceinte sacrée. C'est blesser la loi du prophete que de tenter de s'y introduire; le respect pour le harem est porté si loin, que, dans une maison où se réfugie un criminel, un enfant peut arrêter la garde qui le poursuit en criant *Harem-vvár*. Le Grand-Seigneur seul peut y pénétrer : c'est même le seul lieu où des particuliers puissent recevoir Sa Hautesse. On conçoit que les fautes ou les crimes les plus fréquents dans le harem doivent naître des accès subits de la colere, ou des fureurs de la jalousie. Quoiqu'il soit bien plus difficile pour ces femmes, qu'on ne l'imagine communément, de s'enfermer avec des eunuques, et quelque dégoût que devroient leur inspirer des monstres noirs complètement mutilés, elles succombent assez souvent à cette infame et stérile tentation: ce délit est puni par la mort. La punition réservée aux fautes moins graves est celle des coups de bâton appliqués sur la plante des pieds: on n'a pas besoin pour l'infliger de recourir à l'autorité du Grand-Seigneur; le Kislar-Aga confie à des eunuques l'exécution de cette peine, qui est prononcée par des femmes, et souvent par la seule maîtresse de la coupable. Rien de plus épouvantable que la maniere dont ces malheureuses femmes sont livrées au dernier supplice. Le Kislar-Aga les fait conduire chez le Bostandgi-Bachi : là elles sont enfermées dans des sacs au fond desquels on met des pierres. Des Bostandgis, chargés de les jeter dans le canal, montent un bateau à trois paires de rames, et mettent les condamnées dans un autre petit bateau qu'ils attachent au leur par une corde. On les conduit ainsi au large vis-à-vis la pointe du Sérail; et par différentes secousses on fait chavirer la fragile barque. Un eunuque accompagne les Bostandgis, et revient rendre compte au Kislar-Aga de l'exécution de ses ordres. M. Melling, en revenant une nuit des Isles des Princes, entrevit, à la lueur d'un clair de lune, une exécution de ce genre; les cris de deux femmes qui la subissoient se faisoient entendre au loin. Cette impression d'horreur le poursuivit longtemps. Nous verrons, dans une autre description, qu'il fut assez heureux pour préserver d'une mort si cruelle deux jeunes filles qui étoient près de subir l'arrêt de leur condamnation.

Dans le premier plan de cette gravure, on voit l'*Ousta-Kadin*, sur-intendante d'une chambrée, qui donne des ordres à un officier des eunuques noirs. Le service des eunuques dans le harem du Grand-Seigneur ne se fait auprès de la personne du souverain que lorsqu'il est dans les appartements intermédiaires qui servent de passage au harem. Les femmes en titre du Grand-Seigneur sont couvertes d'un voile quand elles parlent à ces eunuques pour leur donner des ordres, ou pour recevoir les messages de Sa Hautesse que ceux-ci leur transmettent. Ils sont préposés à la garde des portes du harem; et leur chef, le Kislar-Aga, en a la haute police.

. . .

Sur le même plan, à droite, on voit une chambre garnie d'un sofa et d'un *tandour* autour duquel sont assises des femmes de service du Grand-Seigneur. Le tandour est un meuble composé d'une table carrée avec un fond doublé ordinairement en fer-blanc: on y met une terrine pleine de charbons allumés couverts de cendre, et on couvre cette table d'étoffes plus ou moins riches : c'est la maniere de se chauffer dans les appartements des femmes; les hommes n'ont dans leurs appartements que de grands brasiers qui les chauffent suffisamment; les pelisses d'ailleurs dont ils sont vêtus les garantissent aussi du froid.

Dans la chambre à gauche du premier plan on voit une de ces femmes à table. On connoît la maniere de manger des Turcs; ils restent sur leur sofa, et on met devant eux une espece de tabouret ou de trépied sur lequel on pose un grand plateau rond de cuivre ou d'argent, ou argenté, ou doré, suivant le rang et les facultés des personnes: on y sert les plats l'un après l'autre; ils passent ensuite à une seconde table où dinent les officiers de leur maison. Cette seconde table est posée dans la grande salle en avant du premier plan, et on y voit rangées autour plusieurs filles, suivantes de la femme de service du Grand-Seigneur. Ces suivantes sont distinguées par leur habillement: il consiste en un simple *antary* de mousseline brodée en soie, ou en or, ou en argent, ou de taffetas, ou de quelque étoffe des Indes. Sur cet antary, qui est ouvert par-devant et fait voir une belle chemise de soie, ces filles portent une large ceinture qui est ordinairement de mousseline brodée ou de cachemire, suivant la saison. L'habillement de ces esclaves differe de celui des femmes de service leurs maîtresses, en ce que celles-ci portent par-dessus le même antary une *binisch,* seconde robe sans fourrure, comme il est aisé de le remarquer en jetant les yeux sur la femme qui parle avec l'officier des eunuques, et le grand nombre de suivantes que nous offre cette gravure.

Par-dessus la chambre où dîne cette femme en est une autre consacrée à la priere; plusieurs esclaves, qui remplissent ce devoir si impérieusement prescrit, sont chacune dans différentes attitudes. M. Melling a indiqué par ce moyen celles qui se succedent dans le cours de la priere. Ces femmes sont couvertes d'un grand voile de mousseline, réservé pour cet acte pieux.

On voit au troisieme étage une chambre à coucher. Les Turcs n'ont pas de lit monté et garni; ils jettent un matelas sur une estrade, sur un sofa, ou tout simplement au milieu d'une chambre; ils le couvrent d'un drap de lit de soie ou de coton, et de couvertures d'indienne, d'étoffe d'or, de schaal, suivant les facultés de chacun: les oreillers des personnes riches des deux sexes sont d'étoffes de soie brodées en or ou en argent. On voit des esclaves occupées à lever le matin les matelas qui ont servi la nuit, et à les entasser dans de grandes armoires destinées à cet usage.

Le reste de cette gravure, dans laquelle M. Melling a représenté tous les mouvements d'un harem, nous fait voir ces filles qui montent, qui descendent, et remplissent toutes les parties de leur service.

INTÉRIEUR D'UN SALON
DU PALAIS DE LA SULTANE HADIDGÉ,
SOEUR DE SÉLIM III.

Dans l'Orient, les freres et les parents du souverain sont des captifs qui n'échappent à la mort que par l'abjection; point de sérénité pour eux s'ils n'ont pas convaincu leur ombrageux parent de leur incapacité politique. Dans leur enfance, on leur donne pour gouverneur commun un seul vieux Imam chargé de les instruire dans les principes de la religion musulmane: mais cette étude en suppose quelques autres. Les jeunes princes apprennent la langue arabe et la langue persane qu'il n'est permis à aucun Musulman un peu distingué d'ignorer: c'est d'après l'usage plutôt que d'après des principes raisonnés et des méthodes savantes qu'ils sont initiés à ces deux langues qu'on parle généralement à la cour, que le gouvernement emploie dans les actes publics, et qui forment des suppléments nécessaires à la pauvreté de la langue turque. Les fils même du Grand-Seigneur ne reçoivent pas une instruction plus étendue; mais on leur épargne du moins l'ennui d'une morne captivité. Dès qu'ils ont atteint l'âge de trois ou quatre ans, on leur rend quelques honneurs réservés à leur naissance: un de leurs privilèges est de suivre leur pere à la mosquée, portés sur un cheval et couverts d'un parasol qu'un officier du sérail tient au-dessus de leur tête. Le peuple leur donne à leur passage de grands témoignages de vénération et d'amour. On conçoit combien les rigueurs exercées sur les autres princes du sang ottoman ont dû amener la décadence de l'Empire: il est même étonnant qu'elle ne l'ait pas précipitée davantage. Comment quelques uns de ces princes parviennent-ils à tromper le vœu d'un maître qui s'attache à les tenir dans un état voisin de l'imbécillité? Les soins qu'ils sont obligés de prendre pour écarter les ombrages du Grand-Seigneur ou de ses ministres, et pour défendre une vie perpétuellement menacée, exercent un peu leur esprit, tandis qu'on fait tout pour l'abrutir. Isolés entre eux, ils connoissent rarement les plaisirs de l'amitié. D'ailleurs ce sentiment pourroit-il naître entre des princes trop sûrs que si l'un d'eux parvient au trône, il pourra faire mourir tous les autres? Si les plaisirs de l'amour leur sont permis, c'est avec des restrictions fâcheuses et cruelles: on ne leur accorde que des filles âgées qui doivent exciter foiblement leurs desirs, ou des femmes réputées stériles. Si quelqu'une d'elles accouche d'un enfant mâle, l'inexorable politique veut que cet enfant soit étouffé au berceau: tel est le sort des princes musulmans.

Il s'en faut de beaucoup que les filles, sœurs, nieces, ou parentes du Grand-Seigneur, soient traitées aussi rigoureusement que les princes de leur sang; chacune d'elles exerce dans son harem particulier un empire souverain. On se fait en Europe une idée trop

absolue du mépris qu'ont les Musulmans pour les femmes, et de la captivité dans laquelle ils les retiennent. Le silence que le Coran garde sur le genre de récompenses ou de peines réservées aux femmes dans l'autre vie ne conclut rien contre elles, puisque le prophete parle le plus souvent des fideles et des croyants en général, sans distinguer les sexes. Comme elles remplissent tous les devoirs de la religion musulmane, elles ne sont point évidemment exclues des récompenses qu'elle promet. Ils font une grande différence entre celles qui sont nées libres et les esclaves. C'est pour tous les Musulmans un précepte impérieux que de marier leurs filles, leurs sœurs, leurs parentes; et les Sultans ne se croient pas dispensés de remplir ce devoir : mais les précautions de leur politique ombrageuse se font sentir dans la maniere dont sont réglées les conditions de ces mariages.

Le Sultan a grand soin de marier ses filles, ses sœurs, ou ses parentes, à des Grands que leurs fonctions retiennent loin de la capitale : mais elles ne les suivent point dans leurs gouvernements. Jamais elles n'habitent hors de Constantinople. Par combien de sacrifices ces Pachas n'achetent-ils point l'honneur d'être alliés au sang impérial ! Lorsqu'après deux ou trois ans une princesse suppose que son époux s'est enrichi, elle le mande auprès d'elle, en vertu d'un firman de la Porte qu'elles obtiennent facilement : mais c'est une faveur et non un ordre que le Pacha semble recevoir; son épouse lui permet *de venir baiser la poussiere de ses pieds*. Elle reçoit avec le cérémonial le plus altier, dans l'intérieur de son harem, un mari qui lui apporte des présents magnifiques, et qui même en distribue à toutes les personnes qu'elle veut bien lui indiquer. Ce n'est pas tout-à-fait gratuitement que ces seigneurs prodiguent tant de largesses et subviennent libéralement à l'entretien de leurs épouses : c'est par-là qu'ils évitent les disgraces, les confiscations, et la mort même que le souverain leur fait toujours redouter. Ils mettent à profit ce temps d'intrigue, cet intervalle de faveur, pour nuire à leurs rivaux et perdre leurs ennemis. La sultane Hadidgé, sœur de Sélim III, avoit pour époux le Pacha d'Erzeroum : c'étoit un homme d'une politesse et d'une aménité rares parmi les Turcs. Jamais il ne s'écartoit auprès de son épouse des formes les plus obséquieuses; il n'osoit s'asseoir devant elle sans sa permission, et montroit le plus vif empressement à exécuter tous ses ordres. Mais ces princesses, traitées avec une si haute distinction, sont privées du plus grand bonheur : leurs enfants mâles sont toujours étouffés dès leur naissance; on épargne leurs filles. Du reste leur harem est formé sur le modele de celui du Sultan. Elles exercent une autorité absolue, et ont même le droit de vie et de mort sur toutes leurs esclaves. M. Melling eut le bonheur de sauver de la mort deux jeunes filles qui appartenoient à la sultane Hadidgé. Effrayées de quelques paroles menaçantes qu'elles avoient entendu proférer à leur maîtresse, elles avoient formé un projet d'évasion très hardi : elles réussirent à s'échapper pendant la nuit par une trappe qui communique avec le Bosphore, et à l'aide de laquelle la Sultane prend quelquefois le plaisir de la pêche. Elles se trouvoient déja hors de la formidable enceinte du sérail; mais leur danger n'avoit pas cessé : elles erroient à l'aventure sur le quai du Bosphore comme deux filles interdites et coupables. On s'aperçut de leur trouble; la garde les

arrêta; elles furent ramenées à la sultane Hadidgé dont le premier mouvement fut de les punir avec la rigueur qu'autorisoient et que prescrivoient même les terribles lois du sérail. Elles étoient condamnées à périr du supplice dont nous avons parlé dans la description du harem; c'est-à-dire à être noyées dans le Bosphore. Déja le Bostandgi-Bachi avoit reçu l'ordre de les jeter sur le fatal bateau, lorsque M. Melling se rendant auprès de la Sultane à l'heure accoutumée où il venoit recevoir ses ordres pour ses bâtiments, crut devoir intercéder pour ces jeunes filles. La Sultane fut touchée; mais elle craignit que sa clémence ne fût tardive. M. Melling courut avec un eunuque chez le Bostandgi-Bachi. Il étoit encore temps. Cet officier, accoutumé à voir le repentir suivre les ordres rigoureux de la Sultane, ne se pressoit jamais de les exécuter.

Cette Vue représente l'intérieur du salon de la sultane Hadidgé. Elle est animée par le tableau d'un usage oriental dont nos mœurs ne nous offrent aucune idée. Tout cet appareil a lieu pour une visite que reçoit la Sultane d'une de ses sœurs. Cette visite est soumise à une longue étiquette. Dès qu'une princesse entre dans le harem de sa sœur, elle s'annonce par un billet auquel répond la Sultane. Celle-ci reçoit ses visites dans un magnifique salon; elle se tient sur une estrade décorée d'un riche tapis de Perse, et entourée de sofas : celui dans lequel elle s'assied est élevé au-dessus des autres et forme un double étage. Les dames de sa cour et de jeunes esclaves sont rangées devant elle dans l'ordre de leurs dignités et suivant l'importance de leurs emplois. Au bas de l'estrade, d'autres femmes attendent la sœur de leur maîtresse pour lui présenter le café, les sorbets, et d'autres rafraîchissements. Cette derniere entre avec sa suite, soutenue par deux esclaves: elle est ordinairement accompagnée de sa nourrice; car les princesses de l'Orient conservent pour celle qui les a reçues en naissant et qui a pris soin de leur premiere enfance une affection presque filiale. Le tableau nous peint le moment où la sœur de la sultane Hadidgé s'avance dans la partie du salon qui précede l'estrade: on aperçoit devant elle deux femmes dont l'une porte une cassolette de parfums, et l'autre un flacon d'eau de rose qu'elle répand sur le passage de la princesse. Ce tapis sur lequel marche le cortege est composé de belles nattes d'Égypte qui flattent la vue et entretiennent sous les pieds une agréable fraîcheur. L'artiste a tout représenté dans le plus grand détail; les murailles nues et stucquées, les plafonds chargés d'ornements variés et de peintures, les fenêtres fermées d'un grillage qui interdit toute communication des appartements aux parties extérieures du harem. Quand la Sultane verra sa sœur à peu de distance, elle fera quelques pas à sa rencontre, lui offrira la place d'honneur sur son sofa, et viendra s'asseoir à sa gauche; puis on étendra sur les genoux de la princesse une piece d'étoffe d'un tissu riche et brillant, et les rafraîchissements lui seront servis. Quand cette longue cérémonie est achevée, la Sultane congédie ses femmes, et les deux sœurs se livrent sans contrainte aux douceurs d'un entretien familier.

Quiconque est admis à l'honneur de visiter la sœur du Sultan donne lieu à l'observation du même cérémonial, qui se modifie selon la diversité des rangs et des qualités. Le Grand-Seigneur seul ne se fait pas annoncer quand il rend une visite à sa sœur; mais il a soin de la faire prévenir d'avance. En général les autres hommes ne pénetrent

pas dans l'intérieur du harem; c'est une faveur qui n'est accordée à quelques seigneurs musulmans que sur de puissantes recommandations. Cette loi est toutefois moins rigoureusement observée à l'égard des étrangers et sur-tout des artistes européens. M. Melling, en cette qualité, jouissoit d'un accès assez facile auprès de la Sultane: il a même quelquefois servi d'introducteur à des personnages éminents de la cour.

Tout homme autre que le Grand-Seigneur, reçu chez la Sultane, n'ose s'asseoir devant elle, ni même l'envisager, sans en avoir reçu la permission expresse. L'usage de la parole lui est interdit; les questions, les agréables propos, les protestations obligeantes, se font par écrit : une esclave est chargée des messages de l'un et de l'autre interlocuteur. Du reste la Sultane met tout en œuvre pour bien accueillir ses hôtes. Les divertissements de toute espece leur sont offerts, ceux même qu'un goût délicat a perfectionnés en Europe : mais la pesanteur musulmane se laisse peu entraîner à l'attrait des beaux arts. La musique la plus harmonieuse est sans charmes pour l'oreille des Turcs. Cependant ils goûtent quelques romances et sont assez passionnés pour les marches militaires: ils ont retenu l'air de Malborough, auquel ils ont adapté des paroles de leur idiome. Il est plus facile d'amuser leurs yeux : ils observent avec une curiosité très attentive un instrument d'art mécanique et une machine ingénieuse. Une superstition absurde augmente encore leur éloignement pour les arts libéraux : un peintre, à les en croire, feroit un outrage à la divinité s'il traçoit la ressemblance d'un homme ou d'une autre créature vivante. Aussi ne voit-on sur les plus beaux lambris que des tableaux de fleurs et des ornements bizarres.

Ces visites cérémonieuses, que les dames européennes regarderoient comme une gêne insupportable, sont pour les princesses du sang ottoman une précieuse occasion de rompre la monotonie de leur existence, et de sortir de l'inaction apathique où les condamnent leur sexe et leur grandeur. Elles renouvellent ces distractions jusqu'à dix fois dans un jour; elles y joignent, comme nous l'avons dit ailleurs, des parties de campagne.

MARCHE SOLENNELLE DU GRAND-SEIGNEUR LE JOUR DU BAÏRAM.

Dans ce jour, l'un des plus religieusement observés par les Musulmans, le Grand-Seigneur se rend à l'une des mosquées impériales. La cour ottomane n'a point de cérémonie plus pompeuse. Dès l'aube du jour, les principaux dignitaires de l'Empire se rendent au palais du Sultan pour féliciter Sa Hautesse sur cette fête solennelle. Leur privilege est de pouvoir baiser la robe du Grand-Seigneur. Depuis quelque temps ce privilege est restreint à trois personnages; il y en avoit sept autrefois qui jouissoient de cette faveur, et qui tous, honorés du nom de *Visirs,* formoient le divan. Ce conseil a joui d'une grande célébrité, et plusieurs publicistes l'ont regardé comme une sorte de barriere contre le despotisme. Le divan pouvoit sans doute mettre de grands obstacles aux volontés du Grand-Seigneur, lorsqu'il s'établissoit un concert entre le Scheykh-ul-Islâm, ou *Moufti,* et l'Aga des Janissaires; mais les Sultans ont fini par se mettre en garde contre les ligues de leurs ministres. Les charges des sept Visirs sont supprimées: le *Moufti* en conserve le titre, mais il n'assiste plus au divan. Les dignitaires qui sont admis à baiser la robe de Sa Hautesse le jour du Baïram sont le Grand-Visir, le Scheykh-ul-Islâm, et le Capoudan-Pacha, ou grand amiral. L'Aga des Janissaires est admis à lui baiser la botte, et se retire après cette cérémonie. Les autres grands de la cour ottomane vont chez les officiers du Grand-Seigneur, et y attendent que la marche commence pour se ranger et défiler à leur tour, suivant le rang qui appartient à chacun d'eux.

Occupons-nous maintenant d'une cérémonie qui peut donner une idée des pompes orientales; mais ne négligeons pas l'aspect du sérail, dont nous voyons ici la partie la plus imposante. Ce vaste palais est entouré d'une triple enceinte de murailles; la premiere est un mur élevé et crénelé, flanqué de distance en distance de petites tourelles. La porte principale de cette enceinte se nomme *Babi-Humayoun,* ou porte sublime, de laquelle le gouvernement turc a pris le titre de *sublime Porte Ottomane.* La seconde enceinte est un mur également flanqué de tourelles, dont la porte principale conduit à la salle où se tient le Grand-Seigneur : aussi est-elle nommée la *Porte du Divan.* Dans la troisieme enceinte sont les appartements des femmes, ou le harem, et les jardins. La porte principale de cette enceinte a reçu un nom qui paroîtroit imaginé avec assez de galanterie, s'il avoit rapport aux habitantes du harem; ce nom c'est *Bab-ul-Saadet,* ou porte de félicité : mais, comme cette porte est celle qui mene à la salle du trône, il est vraisemblable que ce nom exprime la suprême félicité de ceux qui sont appelés à contempler le Grand-Seigneur. Cependant que de rebelles, de furieux, d'assassins, ont franchi cette porte de félicité pour aller égorger ce maître si long-temps l'objet de leur terreur et de leurs adorations!

MARCHE SOLENNELLE DU GRAND-SEIGNEUR.

Cette gravure nous présente la porte sublime, dont le dessus est orné d'inscriptions arabes, ou maximes tirées du Coran. A cette porte on remarque le *Kislar-Aga*, ou le grand Eunuque noir : c'est le personnage le plus distingué du sérail; mais dans les cérémonies extérieures il passe après le Silikhdâr-Aga, ou porte-sabre du Grand-Seigneur : l'un et l'autre de ces officiers ont rang de Pacha. Ce porte-sabre suit immédiatement le Grand-Seigneur; après lui vient le Kislar-Aga, qui termine la marche en distribuant de la monnoie au peuple. La maniere dont Sa Hautesse est ici représentée a quelque chose de mystérieux qui plaît à l'imagination : on se demande quelle est cette espece de nuage blanc à travers lequel le Grand-Seigneur apparoît; en voici l'explication. Le Grand-Seigneur est entouré de ses gardes et d'une foule de pages dont le bonnet est surmonté de très grandes plumes blanches. De près, on ne peut apercevoir sa figure qu'à travers les ondulations de ces plumes; aussi faut-il se tenir à une certaine distance du cortege pour bien observer le visage du Grand-Seigneur : on le remarque facilement à sa brillante coiffure surmontée d'une aigrette de plumes de héron, enrichie de diamants. Il est entouré de plusieurs corps de pages qui ont chacun un costume particulier; les uns ont leur bonnet tout en plumes, les autres tout en or : ceux-ci portent une hallebarde fort longue; ceux-là portent des tresses, et sont armés d'une hache. Quelque netteté qui regne dans un tableau où la confusion étoit si fort à craindre, nous ne pouvons nous attacher à en détailler tous les objets : mais ne quittons point la gauche du tableau sans avoir remarqué sur le devant ce cheval rétif que retient un *Baltadgi*, et cet autre cheval richement caparaçonné, dont la tête est ornée de plumes; c'est un des chevaux de parade qu'un page à pied mene en laisse devant le Grand-Seigneur. Derriere ce cheval on voit un *Zuluflu*, avec ses tresses et son bonnet pointu; à côté de celui-ci, un *Péik*, avec son bonnet, son doliman tout d'or, et sa longue hallebarde. A la gauche du Péik, plusieurs Turcs dans différents costumes, puis deux Janissaires en grand habit et bonnet de cérémonie, et deux pages dont les uniformes sont différents. L'objet le moins agréable de ce tableau est précisément celui qui, sans la rigueur des coutumes orientales, y répandroit les teintes les plus douces. Quelles sont ces figures immobiles rangées sur une longue estrade, et dont la tête et le visage sont couverts d'une mousseline fine et transparente, et tout le corps d'un *feradgé*, ou grand manteau de drap, qui les enveloppe entièrement? C'est dans ce triste et lourd appareil que les dames turques viennent jouir de cette cérémonie. Derriere elles on voit divers marchands de gâteaux; en avant, des Janissaires bordant le cortege; à travers la foule du peuple circulent plusieurs groupes d'Européens.

On remarque aussi la belle fontaine de la mosquée de Sainte-Sophie, qui est au centre de la place, et dont les eaux abondantes servent à l'approvisionnement du quartier, et aux fréquentes ablutions des Musulmans.

GRANDE PLACE DE L'HIPPODROME,

A CONSTANTINOPLE.

Deux obélisques et le fragment mutilé d'une colonne de bronze, voilà tout ce qui reste de ce fameux hippodrome dont le nom rappelle bien moins les exercices, les jeux, la magnificence des Romains, que l'avilissement, l'anarchie, le délire à la fois puéril et furieux où ils tomberent sous les successeurs de Constantin. Que de combats, que de massacres ensanglanterent cette arêne ouverte à des jeux publics! Ici ce qui restoit des maîtres du monde (car déja l'empire d'Occident avoit succombé sous les efforts des barbares) se battoit pour deux acteurs comme leurs ancêtres s'étoient battus pour Marius ou Sylla, pour César ou Pompée, pour Octave ou Marc-Antoine. Ici les factions verte et bleue forçoient ceux même des empereurs qui, comme Justinien, donnoient encore du lustre à leurs regnes, à se prononcer entre elles, à opprimer l'une aussi long-temps, aussi cruellement que le desiroit l'autre. Que de fois, au moment où les jeux fixoient l'attention des spectateurs, les derniers descendants des Fabius, des Emile, des Marcellus, ne tirerent-ils pas des poignards cachés sous leurs toges pour frapper des voisins, des parents, des amis coupables du grand crime de favoriser le rival de l'acteur qu'ils préféroient! Les ruines qui rappellent les souvenirs des grandes actions portent sans doute un caractere plus auguste que celles d'un théâtre souillé par tant de bassesses et de fureurs : cependant l'ami des arts doit regretter que la barbarie des Turcs ait presque entièrement détruit ce vaste cirque commencé par l'empereur Sévere, terminé par l'empereur Constantin, et qu'avoient embelli depuis Théodose et Justinien. L'architecture et la sculpture grecques, dans leur déclin, conservoient encore des traces brillantes de leur majestueuse origine.

De ces deux obélisques, celui qui a le plus résisté aux ravages du temps et aux dégradations des hommes est d'origine égyptienne, et a été élevé sous l'empereur Théodose : sa hauteur est de 50 pieds; il est en granit, ou pierre thébaïque, et chargé d'hiéroglyphes. Quelques bas-reliefs sculptés sur la base représentent les jeux de l'hippodrome; on y trouve aussi des inscriptions grecques et latines. Le second obélisque n'est plus qu'une masse informe qui tombe en ruine, et qui n'atteste son origine que par une inscription : il fut cependant élevé, environ cinq cents ans après le premier, par Constantin Porphyrogénete.

La place de l'hippodrome n'a aujourd'hui aucune destination particuliere : elle est continuellement remplie d'une foule d'individus de rangs, de professions, de nations différentes. La variété de leurs costumes, de leur physionomie et de leurs attitudes, forme une bigarrure assez divertissante. Au milieu de plusieurs groupes d'artisans, de marchands qui débitent leurs denrées, de femmes du peuple qui achetent, de passants

qui circulent dans toutes les directions, les uns à pied, d'autres à cheval ou dans des voitures de place, on aperçoit une caravane arrêtée. Les chameaux chargés de marchandises sont couchés aux pieds des conducteurs. Parmi les scenes nombreuses et diversifiées dont M. Melling fut souvent le témoin, il a choisi, pour les retracer dans cette planche, celles qui caractérisent le mieux les mœurs du peuple de Constantinople. Ici deux cavaliers tartares, le carquois sur le dos, traversent la place au galop, et font fuir les piétons devant eux; là un officier de police fait donner la bastonnade à un marchand fripon. A droite, c'est la garde des Janissaires qui fait sa ronde. Enfin rien dans cette place ne se rapporte à l'étymologie de son nom, si ce n'est l'usage où sont les jeunes Turcs de venir s'y exercer au combat de la zagaïe. Ils sont à cheval, se forment en deux bandes, se provoquent par des cris, et se lancent de loin une espece de javelot appelé zagaïe. Souvent les champions sortent de l'arène dangereusement blessés. On pourroit appliquer à ces jeux la sage réflexion que fit autrefois un seigneur turc au sujet des tournois de nos anciens chevaliers: « Ce n'est pas assez, disoit-il, pour « un combat sérieux, et c'est trop pour un amusement. »

Cette place immense est bordée de plusieurs édifices remarquables. Sur la droite, on voit l'ancien sérail d'Ibrahim Pacha, qui passoit de son temps pour un des plus beaux palais de Constantinople. A gauche est la mosquée où sont déposés les restes du sultan Achmet, et qui porte son nom. On voit s'élever au-dessus des arbres dont elle est environnée ses dômes revêtus de plomb, et ses flèches surmontées de croissants qui contrastent avec les débris d'une architecture antique. Avant d'entrer dans la mosquée, on traverse une cour spacieuse et plantée de beaux arbres. Le péristyle qui conduit dans l'intérieur de l'édifice est formé d'une galerie voûtée dont les arcades sont soutenues par des colonnes. Au milieu de cette galerie est une fontaine de marbre blanc. Lors des prieres du soir, le temple est éclairé par un grand nombre de lampes et de boules de cristal. Le turbé ou mausolée du sultan Achmet occupe l'extrémité septentrionale de la mosquée.

VUE GÉNÉRALE
DU PORT DE CONSTANTINOPLE,
PRISE DES HAUTEURS D'EYOUB.

L'INGÉNIEUSE antiquité avoit donné le nom d'Aveugles aux Chalcédoniens, qui, pouvant s'établir au lieu même où fut depuis fondé Byzance, préférerent la rive opposée. Une carte suffit en effet pour reconnoître que le monde n'a rien d'égal en beauté de situation à la ville de Constantinople, favorisée du plus heureux climat, bâtie aux confins de l'Europe, et séparée à peine de l'Asie par un étroit canal; ayant à sa droite l'Afrique et l'Egypte, la Méditerranée, l'Archipel de la Grece, à gauche la mer Noire; baignée d'un côté par la mer de Marmara, de l'autre par un grand golfe; tenant du troisieme au continent dont elle se détache comme un vaste promontoire triangulaire; réunissant ainsi la double prérogative d'un emplacement continental et d'une position insulaire, la plus forte défense aux abords les plus faciles, et à l'abondance de toutes les productions l'affluence des hommes de tout pays; également propre à devenir le siege d'une république commerçante ou d'un empire conquérant et dominateur.

Le golfe qui lui sert de port avoit reçu, soit de la forme que prend son bassin entre les terres, soit des richesses qu'apportent ses flots, le nom grec de *Chryso-Kéras* (Corne-d'or); son étendue d'environ quatre mille toises de long sur une largeur qui varie depuis cinq cents jusqu'à deux cents, la profondeur de ses eaux, les nombreuses collines qui l'abritent de toutes parts, en font un havre aussi sûr que commode, véritable chef-d'œuvre de la nature que la fable appeloit l'ouvrage de Neptune.

L'enceinte de ce port et ses deux rives, que couvre une grande partie de la ville et des faubourgs de Constantinople, ont fourni le sujet de la vue qu'on va décrire. Le point d'où elle est prise, le faubourg d'Eyoub est indiqué par ces deux orientaux qui sont debout sur le devant du tableau, et dont l'un en habit de *Kaliondgi*, ou soldat de marine, montre de la main le port et son entrée. Ainsi placé, le spectateur se trouve au nord, l'orient à sa gauche, le midi devant lui. Dans cette position, les diverses collines sur lesquelles Constantinople est bâti ne laissent voir qu'un de leurs penchants; l'autre regarde la mer de Marmara. Les montagnes qu'on apperçoit dans le lointain, formant l'horizon et le dernier plan, sont celles qui dominent la côte d'Asie, au rivage opposé de la Propontide.

Comme on distingue ici la hauteur inégale, les pentes et les vallons de ces collines qui font l'emplacement de la ville, ainsi dans l'aspect du port se remarquent les saillies et les enfoncements qui diversifient ses rivages. Tel en effet qu'un grand arbre partagé en plusieurs branches qui paroissent elles-mêmes des arbres puissants, ce

golfe contient d'autres petits golfes, et ce port d'autres ports, des baies, des anses propices aux navigateurs, et sur-tout favorables à l'artiste par la richesse de leurs sites. Ces sinuosités pittoresques ne se livrent ici qu'inégalement à nos regards: mais des vues partielles nous y rameneront.

L'ancien promontoire d'*Acropolis*, aujourd'hui *Seraï-Bournou*, ou la Pointe du Sérail, commence la grande ligne qui se prolonge jusqu'au faubourg d'Eyoub, et dont cette description doit d'abord suivre le développement. L'enclos du Sérail, ancien emplacement de Byzance, devant être décrit ailleurs, il suffit de remarquer sur son sommet une tour, celle du Divan, qui se termine par un toit pointu; et un peu plus loin, joignant le mur de cette enceinte, la mosquée de *Sainte-Sophie*, dont on doit aussi reparler. Des autres mosquées qui se découvrent dans le prolongement de cette ligne vers le nord, on ne désignera ici que la quatrieme et la plus apparente, la *Suleymaniyé*, qui paroît égaler Sainte-Sophie en grandeur, mais seulement par l'avantage de sa situation sur la plus haute colline; elle a reçu son nom du fameux Soliman II, dont la chrétienté déplora souvent les victoires, mais dont le nom se recommande aux Français comme celui d'un ami de François I, et d'un adversaire de Charles-Quint. A gauche et en avant de cette mosquée se remarque encore une tour couronnée d'un pavillon, son nom est *Yankin-Kieuschk;* construite en charpente, et s'élevant du milieu de la cour des casernes qu'habite le *janissaire-aga* (chef des janissaires), elle sert d'observatoire pour les incendies, si fréquents dans ce pays, où, malgré l'abondance de la pierre, les maisons sont toujours bâties en bois.

En se reportant vers la mer, après l'enclos du *Sérail,* l'œil rencontre d'abord la premiere de ces anses dont on a parlé. Sur le coteau qui la domine étoient autrefois des temples consacrés aux divinités des Grecs et des Romains; maintenant on y voit la mosquée de la sultane *Validé*, et le tombeau du foible prédécesseur de Sélim III. Ces monuments funéraires s'appellent *Turbè. Abd'ul-Hamid* avoit suivi la coutume des empereurs turcs, qui de leur vivant font construire un mausolée pour eux-mêmes et pour leurs enfants.

Au fond de cette anse se trouve l'une des portes qui ferment la ville du côté du golfe. Elles sont au nombre de douze, placées à des distances qui varient de cent quatre-vingts à deux cents toises, et portant la plupart des noms turcs traduits de leurs noms grecs. Celle-ci, que les Grecs appeloient *Neoria,* se nomme *Tchifout-Kapou.* Près de cette porte étoit attaché l'un des bouts de l'énorme chaîne que les Grecs tendoient d'un côté du port à l'autre, et qui arrêta long-temps les armes de Mahomet II. Les bâtiments de la douane sont peu distants, et situés sur la pointe de terre qui couvre l'anse du côté du nord. Les dernieres de ces portes sur cette même rive sont *Balat-Kapou* (porte palatine ou impériale), ainsi nommée du palais de Constantin, dont on voit les ruines sur la hauteur près du rempart; et *Haïvan-Hissari-Kapou* (porte des animaux); c'est celle qui se voit tout entiere dans l'espace entre les deux dernieres mosquées qui dominent la hauteur d'Eyoub.

Quoique les murailles ceignent la ville sans interruption, on ne les voit ici depuis

le Sérail que dans peu d'endroits; elles sont cachées par le grand nombre des maisons que les Turcs font construire hors des murs, où les attire leur goût pour le voisinage de l'eau, ainsi que l'avantage d'une facile communication avec le port. De l'autre côté, sur les bords de la mer de Marmara, le mur se découvre presque en entier, aussi-bien que les portes qui l'ouvrent de distance en distance.

Ce rempart d'ailleurs est du petit nombre des antiquités qui subsiste dans Constantinople. Plusieurs parties en appartiennent visiblement à des temps reculés, et portent en quelque sorte les nobles stygmates des convulsions de la nature. Là elles paroissent noircies par la foudre et par le feu grégeois; ici elles sont teintes de cette couleur grisâtre et sombre que les siecles déposent sur ces constructions durables. Vers le nord sur-tout la forme des tours et des bastions, la coupe des créneaux et des embrasures attestent la main hardie des fondateurs de Constantinople, caractere qu'on ne reconnoît point dans les ouvrages du midi et du couchant.

A droite du spectateur, le faubourg d'Eyoub couvre le rivage et tout le penchant du coteau. C'est l'emplacement de l'*Ebdome*, lieu célebre dans l'histoire du Bas-Empire; mais ses monuments ont disparu, les Turcs ayant de leurs matériaux construit plusieurs de ces mosquées dont les dômes et les minarets décorent de toutes parts les aspects de Constantinople. Dans l'Ebdome, les empereurs d'Orient consacroient leur avènement et recevoient la couronne de la main des patriarches. Aujourd'hui le même lieu sert au même usage. Mahomet II, habile politique, voulut mettre à profit la force de la coutume, pour rendre sacrée aux yeux des anciens habitants la personne des nouveaux maîtres; et changeant seulement le nom du faubourg, il régla que les empereurs turcs seroient inaugurés dans l'Ebdome, ainsi que l'avoient été les Grecs. Le nouveau sultan s'y rend d'abord, et dans cette mosquée, qu'on reconnoît aux deux minarets qui dépassent la coupole, il ceint le sabre en vertu duquel il regne sur les Ottomans.

Au-dessous de la mosquée est un turbè qu'a fait construire la mere du Grand-seigneur actuel, Sélim III, et où elle est inhumée. Les sultanes Validés partagent avec les sultans régnants la prérogative de ces chapelles sépulcrales. Dans celle-ci l'architecture grecque et le goût turc sont mêlés; des marbres choisis décorent son portique. Mais aux prieres qu'on fait pour elle dans ce tombeau, cette princesse, bienfaisante autant que pieuse, a voulu joindre les bénédictions des indigents; deux fois la semaine ils reçoivent des distributions d'aliments dans un *Imarèh* ou hospice qu'elle a fait bâtir tout auprès, édifice qui occupe un grand espace, et dont les galeries intérieures sont recouvertes de coupoles qu'on voit ici distinctement. Constantinople a beaucoup de ces fondations, où tous les malheureux, sans distinction de race ni de culte, participent aux mêmes secours; nées de la charité des particuliers, elles conviennent à la politique du gouvernement, qui, en soulageant le malheur et l'indigence, veut prévenir les révoltes qui en sont la suite.

Attenant cet édifice, le palais de la *Behan-sultane*, sœur de Sa Hautesse, se déploie sur le rivage, et le faîte de ses pavillons se réfléchit dans les eaux du golfe.

VUE GENERALE DU PORT DE CONSTANTINOPLE.

Du côté de l'orient la rive ne s'offre pas dans tout son développement; le riche faubourg de Galata, opposé au Sérail, ne se distingue que par sa haute tour et par un rideau de cyprès qui se prolonge du midi au nord. Au point où finit leur ombrage s'ouvre la baie dans laquelle sont établis l'arsenal et le chantier de la marine militaire; site intéressant dont une vue spéciale offrira les détails. Il en est de même d'*Aïnaly-Kawak-Séraï*, bâti sur le cap qui couvre l'anse de l'arsenal.

A cette hauteur, le vaisseau qu'on voit à l'ancre dans le port désigne le point où le défaut de profondeur des eaux ne permet plus aux grands navires d'y pénétrer.

Dans la troisieme sinuosité de la rive orientale s'éleve un grand bâtiment quarré, du milieu duquel sort un dôme; c'est la fonderie des canons; et sur le promontoire qui s'avance parallèlement avec celui d'Aïnaly-Kawak-Séraï, la caserne des bombardiers se distingue par le minaret et la coupole qui surmontent le faîte des logements. Ce quartier est celui de l'imprimerie turque, du bureau typographique, de l'école de dessin, du dépôt des cartes, et d'autres établissements publics.

Des térébinthes, auxquels se mêlent des arbres à soie et des petits chênes, forment sur la hauteur une lisiere d'ombrages qui domine les remises des chaloupes canonnieres et tout ce rivage que le spectateur voit à sa gauche. Là finit le port; là on entre dans la riviere des *Eaux-douces*. Ce fond du golfe est parsemé d'îlots tels qu'on en voit ici, et dont le terrain spongieux et couvert de roseaux n'est abordé que par les goelands qui nagent à l'entour.

La nature animée n'est pas représentée moins fidèlement que la nature muette; et les scenes dont l'artiste a orné son premier plan sont puisées dans les mœurs nationales. Tel est le grouppe de femmes turques qui s'offre à nos regards. Un chariot traîné par des bœufs les transporte dans la campagne; elles descendent auprès de quelque fontaine, non pour folâtrer, danser, ou fouler d'une course agile les fleurs de la prairie, nul exercice ne leur plaît; elles ne veulent que changer de repos, et sur les gazons, sous un riant ombrage, leur indolence reprend la même attitude que dans le harem qu'elles viennent de quitter; un tapis étendu les reçoit. Respirer l'air pur, mouiller leurs levres d'une eau claire, ou prendre d'autres rafraîchissements, c'est l'occupation de plusieurs heures. Dans leur vie uniforme le moindre mouvement est un plaisir; et en ce point nos Européennes les plus turbulentes ont moins d'avantage qu'elles ne croient sur ces paisibles musulmanes.

Les chameaux qu'on voit ici venant par le chemin des *Eaux-douces*, et allant gagner les hauteurs d'Eyoub, portent leur charge à Constantinople: ce n'est pas une caravane; mais leur marche en donne l'idée. Suivant la coutume, un baudet les devance, les chameaux aimant à suivre un autre animal. Un Arabe chemine à pied, servant de guide au premier qui est chargé des vivres et des ustensiles nécessaires aux voyageurs.

Quelques musulmans se tiennent sur le bord du chemin, venus, comme les femmes dont on a parlé, pour jouir de l'air et du calme des champs. Pour eux aussi les idées de peine et d'exercice se touchent, l'inaction est un signe de liberté et de dignité.

VUE DE KIÂHD-HANÉ.

Cette estampe est moins remarquable par le vallon qu'elle représente que par le jeu guerrier dont elle offre le tableau. A l'air animé et menaçant des cavaliers, à l'ardeur qui paroît transporter les chevaux eux-mêmes, on croiroit voir un de ces tournois dont les Arabes, vainqueurs de l'Espagne, fournirent autrefois le modele à l'Europe; mais ici la lance est remplacée par un grand bâton de bois blanc, ou zagaie. C'est le jeu du djerid, dont nous avons déja eu occasion de parler, mais dont il falloit une description particuliere. Quelle rapidité dans l'attaque et dans la fuite! Ces Musulmans, que nous avons vus si souvent dans l'attitude la plus indolente, comme ils paroissent animés! Partagés en deux bandes, ils courent les uns après les autres, et se lancent la zagaie à douze ou quinze pas de distance. On les voit partir comme l'éclair, s'arrêter tout-à-coup, se retourner à droite, à gauche, en arriere; ils se mêlent sans jamais se heurter ni s'embarrasser, sans perdre la trace de l'adversaire qui fuit devant eux. Celui-ci, penché sur les crins de son cheval, observe de l'œil son ennemi, le voit lancer sa zagaie, s'incline, évite le coup, et se retourne sur l'agresseur qui fuit à son tour. Le cheval, dressé à ce genre d'exercice, partage le danger et l'ardeur de son maître, obéit à ses moindres mouvements, souvent même les prévient, et sait parer les coups avec agilité. La loi du jeu du djerid est de ne jamais frapper en face; c'est dans les reins ou à la tête que la zagaie est lancée. Cette regle prévient de graves accidents; et l'adresse des combattants les diminue encore. Mais quand le cavalier poursuivi se retourne sans précaution pour observer son rival, il peut être frappé au visage et perdre un œil par la violence du coup. Les domestiques s'avancent dans cette arene périlleuse pour ramasser les zagaies abandonnées par leurs maîtres. Ici les acteurs du combat sont les pages de Sa Hautesse. Le sultan Sélim III assistoit souvent à cet exercice. On a vu des ministres s'y livrer avec une ardeur qui caractérisoit leur passion pour les combats. Le Grand-Visir Joussouf-Pacha, celui qui a commandé les troupes ottomanes contre les François en Egypte, perdit un œil dans un exercice de cette nature. Sa conduite fut digne de tout ce que les fables arabes rapportent des généreux Barmécides. Joussouf-Pacha, alors gouverneur de la province d'Erzeroum, jouoit au djerid avec ses pages. Il en avoit frappé un si constamment, que ce jeune homme devenoit un sujet de risée pour les spectateurs. Ce page, irrité des affronts multipliés que lui causoit l'acharnement de son maître, lui lance sa zagaie avec tant d'impétuosité, qu'il lui creve l'œil, et le met en danger de mort. Le malheureux jeune homme s'attendoit à chaque instant à payer de sa vie un accident si funeste : mais, dès que le Pacha fut revenu à lui-même, il parut n'imputer qu'au hasard ou qu'à sa propre faute le coup dont il étoit victime. Il fit venir son trésorier, et lui ordonna de compter au page mille séquins d'or, mais en lui défendant de se présenter jamais devant lui. Cette noble conduite excita

l'admiration de tous les Ottomans, et contribua beaucoup à lui faire donner le surnom de *Yavouz,* ou le Brave. Le beau vallon de *Kiâhd-Hané* est arrosé par une petite riviere qui vient se joindre à un agréable canal nommé le *Canal des eaux douces*. Le sultan Sélim III avoit fait construire plusieurs kiosques et un palais d'été sur les bords de ce canal. Il y séjournoit pendant un mois, avec une partie de son harem. Alors il n'étoit plus permis à aucun homme de porter ses pas dans les environs; des Bostandgis, des Eunuques noirs, placés sur les monticules, écartoient tous ceux qui se présentoient auprès de cette enceinte. La mort eût puni la plus légere indiscrétion.

VUE DE KARA-AGHATCH,

AU FOND DU PORT.

Une petite riviere qui prend sa source à douze lieues de Constantinople, après avoir baigné des prairies couvertes de fleurs et d'arbustes odorants, a son embouchure dans le fond du port. Quoiqu'elle n'apporte à la mer qu'un bien foible tribut, plus heureuse que des fleuves immenses, elle a la gloire d'y former un canal qu'on appelle le canal des *Eaux-douces;* c'est aussi le nom qu'on donne à cette riviere: le sable qu'elle charie assez abondamment a exhaussé ici le fond du port au point de n'en permettre la navigation qu'à de petits bateaux. Le canal des Eaux-douces occupe le premier plan de cette Vue; les innombrables roseaux qui bordent sa rive, les ilots par lesquels il est coupé, indiquent son peu de profondeur. M. Melling a rendu encore plus claire cette notion topographique, en peignant deux matelots qui sont dans l'eau jusqu'à la ceinture, occupés à remplir deux chaloupes de sable pour servir de lest à leur bâtiment. Dans une autre barque on voit une chasse aux canards sauvages: ces oiseaux se cachent en foule dans les roseaux du canal; chacun a le droit de venir les troubler dans leur retraite; les Ministres étrangers, et sur-tout les personnes de leur suite, se donnent souvent le divertissement de cette chasse. La promenade sur le canal des Eaux-douces est un plaisir pour les habitants de Constantinople; on en voit ici plusieurs sur des bateaux à deux et à trois paires de rames.

A la gauche et au second plan, près d'un château en ruines, s'offre d'abord l'embouchure de la riviere des Eaux-douces. Ce château étoit une maison de plaisance du Grand-Seigneur; il n'en reste plus qu'un kiosque bâti sur le bord de la mer; le nom de *Kara-Aghatch-séraï*, qu'on lui donnoit, venoit des beaux ormes dont il est entouré, et qui ont survécu au château dont ils relevoient la magnificence. En continuant de parcourir le rivage de gauche à droite, on voit une assez longue suite de remises pour des chaloupes canonnieres. La construction de ces chaloupes est fort récente, et par des circonstances que nous avons expliquées, en parlant de la formation de la marine ottomane, elle n'est nullement dénuée d'art: mais les Turcs sont encore loin de la prévoyance, de l'adresse, et de la science nautique qui rendroient les chaloupes canonnieres précieuses à la fois pour la défense des Dardanelles et de l'embouchure de la mer Noire, et pour celle des villes et des places fortes situées sur le Danube. Au-dessus de ces remises, et sur le côté de la montagne, est la vaste plaine de l'*Okmeïdan,* ou plaine des fleches, lieu d'exercice dont le nom fait connoître l'usage. Ajoutons encore un mot à ce que nous avons dit sur les bornes dont est parsemé l'Okmeïdan. Les inscriptions sculptées en or, qui annoncent jusqu'où tel ou tel Sultan a eu la gloire de lancer sa fleche, sont presque toutes composées en vers persans. Malgré

l'antipathie qui existe entre les deux peuples, les Turcs paroissent avoir une antique vénération pour la poésie persane, et l'emploient très fréquemment dans leur style lapidaire; ils n'ont que trop peu d'orgueil national dès qu'il s'agit de belles-lettres.

Nous nous contenterons d'indiquer ici le village de *Hass-Kieuï*, habité par des Juifs et des marchands arméniens, et qui se prolonge sur la pente de la colline. Un grand bâtiment carré, contigu à ce village et bordé d'un quai fermé par une grille, sert de caserne aux bombardiers. Ce corps existoit depuis long-temps dans l'Empire, et payé d'avance de services qu'il n'avoit point encore rendus, il jouissoit de privilèges plutôt faits pour exciter la jalousie des autres corps militaires que pour le diriger vers les connoissances indispensables à cette arme. Lorsque Sélim III lui donna une constitution réguliere, et mérita son affection en lui communiquant une activité nouvelle, il exigea que ces troupes fussent casernées, et fonda des écoles où tous les officiers étoient tenus de venir s'instruire. Les exercices devinrent journaliers; pendant l'hiver, ils avoient lieu dans les vastes cours des casernes; et durant la belle saison, dans les plaines de *Kiahad-Hané*, ou plaine des Eaux-douces. Souvent le Grand-Seigneur s'y rendoit, et faisoit distribuer des gratifications aux bombardiers qui avoient le plus signalé leur adresse. Avant cette réforme le corps n'avoit d'autre revenu que l'impôt appelé *Timar* et *Siamet*, levé sur les Juifs et affecté à sa solde. Sultan Sélim en fit la propriété exclusive des officiers; mais sous la condition qu'ils se fussent instruits et continuellement exercés dans les connoissances relatives à leur art. Les soldats furent payés sur le pied des troupes réglées.

Sélim III, lorsqu'il se déguisoit, portoit presque toujours le bonnet uniforme des bombardiers. Ce corps ne fut point ingrat envers le souverain qui se plaisoit à lui donner des honneurs et des récompenses. Si les bombardiers ne furent ni assez forts, ni assez promptement avertis, pour courir au secours de l'infortuné Sélim, du moins aucun d'eux ne se mêla avec les Janissaires révoltés; leur chef paya de sa tête son honorable fidélité. Après le succès de la révolte, le nouveau gouvernement craignit d'irriter ce corps, et lui confirma ses privileges.

A cette caserne des bombardiers se termine la rade de l'arsenal, où l'on voit quelques vaisseaux à l'ancre; on aperçoit dans l'éloignement, sur la gauche, la tour de Galata, et dans le fond du tableau, sur la droite, une partie de Constantinople, avec la mosquée de Sainte-Sophie.

VUE D'AÏNALI-KAVAK,

PRÈS DE L'ARSENAL, DANS LE PORT DE CONSTANTINOPLE.

L'orgueil de posséder et le besoin de contempler la plus belle rade de l'univers ont inspiré à l'un des successeurs de Mahomet II le desir d'avoir un palais sur le port de Constantinople. Celui d'*Aïnali-Kavak* y occupe un emplacement qui devoit ce nom à un tremble dont la grandeur prodigieuse étoit un objet de curiosité. Les Turcs appellent le peuplier *kavak,* et le tremble *aïnali-kavak* (peuplier luisant), parceque son feuillage reluit comme un miroir présenté au soleil. Un fait historique a accrédité l'erreur dans laquelle sont tombés presque tous les voyageurs, et que partagent les habitants même du faubourg de Péra, qui traduisent *Aïnali-Kavak* par *palais des miroirs*.

Les Vénitiens ayant conclu, en 1718, avec les Turcs la paix de *Passarovvitz,* qui leur coûta le Péloponnese, envoyerent au sultan Achmet III les plus belles glaces de leurs manufactures. Il les fit placer dans son palais d'Aïnali-Kavak, le seul qui fût propre à les recevoir. L'intérieur des appartements chez les Orientaux est tel, que cet ornement n'y peut être admis.

Ce palais, illustré par cette espece de tribut d'une république qui avoit long-temps lutté contre le Croissant, a depuis été témoin d'un fait qui attestoit la prompte décadence de l'Empire Ottoman. Ce fut là que le sultan Sélim III ratifia la cession de la Crimée à la Russie. Ce fut encore là que les orgueilleux usages des empereurs turcs fléchirent pour la premiere fois devant la dignité du grand arbitre de l'Europe. Le général Sébastiani, alors colonel, chargé d'une lettre du premier Consul à Sélim III, ne voulut la remettre qu'au Grand-Seigneur lui-même. Le nom de Bonaparte renversa la fiere étiquette que les Sultans avoient conservée à l'égard des Envoyés de Charles-Quint et de Louis XIV. Le général Sébastiani, admis devant Sa Hautesse, se présenta en uniforme de hussard et le sabre au côté, sans la pelisse dont il avoit été revêtu et qu'il laissa dans l'antichambre. Le Capitan-Pacha, favori du Grand-Seigneur, avoit ménagé cette double innovation; et les Turcs eux-mêmes ne parurent point étonnés d'une exception portée en faveur de l'envoyé d'un grand homme qu'ils avoient appris à connoître.

Aïnali-Kavak n'est recommandable que par l'avantage de sa position; construit sans élégance et sans hardiesse, il a été réparé plusieurs fois, et en dernier lieu par Sélim III. Ce monarque qui avoit paru d'abord s'en occuper avec prédilection, après l'avoir habité un seul printemps, fut bientôt attiré et retenu par les délices de *Beschik-Tasch.*

Après les maisons tout-à-fait à gauche du tableau, on remarque un minaret ou clocher; c'est celui de la mosquée de *Hass-Kieuï,* village auquel ces maisons appartiennent. L'extrême malpropreté de ses habitants, la plupart juifs, y entretient la peste plus long-temps que dans tout autre quartier de Constantinople; et le dégoût des

Sultans pour la résidence d'Aïnali-Kavak, a pu être l'effet d'un voisinage aussi incommode. Le vaste terrain qui s'abaisse en pente douce derriere le village et le palais est l'*Okméïdan*. Là les monarques ottomans se faisoient jadis un plaisir de signaler leur vigueur et leur adresse dans des jeux dignes d'une nation conquérante; mais l'adulation et la mollesse ont fait dégénérer ces brillants exercices. Les Sultans, toujours applaudis par ceux qu'ils avoient facilement vaincus, ont cessé de voir de la gloire dans des prix qui leur étoient mal disputés. Aujourd'hui les troupes manœuvrent dans l'Okméïdan; les Itchoglans y jouent au dgirid; et le Grand-Seigneur lui-même y vient quelquefois ajuster un but à coups de fleche ou de fusil. Les petites bornes dont ce terrain est parsemé sont en marbre, et indiquent les endroits où le but a été atteint par Sa Hautesse.

Entre la mosquée de Hass-Kieuï et le kiosque avancé dans la mer, qui occupe le milieu de la gravure, sont les bâtiments affectés au logement de la garde et des officiers du sérail. Un vaisseau dégréé, à droite et fort près du kiosque, indique une petite anse de retraite pour ceux qui ont été mis hors de service. Derriere la partie ombrée du mur qui borde le rivage, paroît le harem du Grand-Seigneur, et ses appartements s'étendent depuis l'angle où le mur commence d'être éclairé jusqu'à la pointe d'Aïnali-Kavak.

Le port de Constantinople forme à cette pointe une espece de golfe le long duquel sont rangés de gros vaisseaux. L'emplacement des premiers chantiers est désigné par celui de ces vaisseaux dont on voit la poupe et les agrès. Les mâts et les hunes des autres sont seulement apperçus et peuvent servir à mesurer la profondeur du golfe en se mêlant aux arbres de ses rives. L'arsenal de la marine, *Tersané*, y est établi; il sera l'objet d'une Vue particuliere, ainsi que le palais du Capitan-Pacha, dont la position est indiquée dans celle-ci au-dessus du harem et entre deux groupes de cyprès.

Plusieurs détails du genre de ceux dont l'immortel Vernet a fait connoître la grace et l'utilité appellent encore l'attention du spectateur. En remarquant à gauche et sur le premier plan une barque de l'Archipel nommée *besch-tchifté*, il peut comparer ce bâtiment, de forme et de voilure antiques, avec les vaisseaux et frégates qu'il voit mouillés à la droite du tableau; et tout en suivant avec intérêt les progrès de l'architecture navale, il admire ce qu'ont su faire les anciens, privés de nos savantes méthodes; il ne se croit plus au milieu d'un peuple sorti depuis quelques siecles des rochers du Caucase; les grands souvenirs des Phéniciens, des Carthaginois, des Romains, et des Grecs, s'offrent à sa pensée; Constantinople redevient pour lui Byzance.

Entre le besch-tchifté et un petit bâtiment à voiles latines (*kirlankitsch*) qui se dirige vers la pointe d'Aïnali-Kavak on voit le Bostandgi-Bachi faisant sa ronde avec son lieutenant qui le suit dans un kaïk plus léger que le sien.

Le lointain de cette Vue offre de gauche à droite la tour de Galata, la pointe du sérail, et la mosquée de Sainte-Sophie.

VUE DE L'ARSENAL DE CONSTANTINOPLE.

Que seroit devenue l'Europe, si les princes guerriers qui occuperent avec tant d'éclat le trône des Ottomans avoient su créer une marine digne du port de Constantinople, et s'ils avoient eu sous leurs ordres des Ruyter, des Tromp, des Tourville, et des Duquesne? Quels moyens ne leur offroient pas la rade la plus spacieuse et la plus sûre de l'univers, les canaux du Bosphore et des Dardanelles si bien fermés; enfin cette Propontide, cette mer Noire, et cet Archipel dont ils avoient soumis les rivages! A défaut même de ces grandes escadres, qui demandent le concours des sciences, des arts, et de presque toutes les ressources de la civilisation, combien n'eussent pas été redoutables des flibustiers turcs, dont l'audace et la cupidité eussent été animées par un fanatisme religieux! Eût-on jamais pu réprimer des pirates qui, sur des points différents, auroient eu les châteaux d'Europe et d'Asie pour protéger leurs entreprises? Heureusement alors le port de Constantinople resta privé, sous un peuple ignorant, de la destination qu'il tient de la nature. Des armateurs vénitiens et génois suffirent pour humilier la puissance navale de ces conquérants, qui tenoient sans cesse en alarmes Vienne, Varsovie, et quelquefois Rome elle-même. Les bâtiments à rames des Turcs, leurs galeres, et leurs demi-galeres, soutenoient sans gloire de petits combats contre des flottilles italiennes, évitoient le plus souvent les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, et, après leur avoir enlevé Rhodes, les trouvoient aussi redoutables à Malte. Ainsi cet ordre religieux, ce brillant débris des croisades empêchoit que l'Europe ne fût troublée dans le continuel accroissement de ses richesses; et fatigant sans relâche les Turcs, ne leur permettoit pas de connoître ou d'employer leurs avantages maritimes.

Enfin l'exemple des nations européennes inspira aux Sultans le desir d'avoir des vaisseaux d'une grande dimension: mais de lourdes escadres mal commandées, et où l'on ignoroit les plus simples manœuvres, ne furent pour eux que des objets d'une ostentation dispendieuse. Ces flottes eussent été bientôt anéanties dans leurs promenades sur l'Archipel, si, depuis le XVIe siecle, la Porte n'eût été presque toujours en paix avec les puissances maritimes du premier ordre. Le désastre que subit la flotte turque à Tchesmé, en 1770, montra combien cette marine étoit inférieure à celle que Pierre Ier avoit donnée depuis soixante ans à la Russie. Mais lorsqu'on croyoit la marine turque anéantie, Hassan-Pacha en rendit les restes formidables aux vainqueurs; il put combattre Elphinston et Spiritoff, à l'aide de mauvais bâtiments que son intrépidité et son génie sans culture faisoient mouvoir avec une agilité, une force et un ensemble faits pour étonner les marins les plus exercés. Quoiqu'il eût eu l'insigne bonheur de pouvoir se passer de la science au milieu des avantages qu'il obtint, il se garda bien

de l'orgueil insensé d'en dédaigner le secours dans un moment plus calme; il voulut, en créant une marine, faire pour son pays ce que Pierre-le-Grand avoit fait pour la Russie. Cependant ses tentatives n'eurent qu'un foible succès.

Les grands services qu'avoit rendus Hassan-Pacha, ceux qu'on attendoit de lui, son ascendant sur l'esprit de sultan Abd-ul-Hamid, enfin un caractere qu'on croyoit indomtable, ne purent vaincre qu'imparfaitement les préjugés religieux des Turcs, et leur orgueilleuse apathie. La France, dont la politique étoit alors prudemment dirigée vers tous les moyens de recouvrer l'indépendance des mers, qu'un traité ignominieux lui avoit fait perdre, seconda les desseins de Hassan-Pacha; elle n'avoit plus à s'effrayer des progrès futurs de la marine ottomane. D'après les instances de M. le comte de Choiseul-Gouffier, M. Le Roi, habile ingénieur de la marine, fut envoyé à Constantinople avec plusieurs maîtres constructeurs attachés à l'arsenal de Toulon. Un vaisseau de soixante et quatorze canons fut entrepris; mais la construction n'en fut achevée que lentement; les intrigues du Divan excitoient des mutineries parmi des ouvriers qui s'indignoient d'être dirigés par des infideles. M. Le Roi n'obtenoit pas sans peine de se servir de telle piece de bois qui lui étoit nécessaire; quelquefois Hassan-Pacha paroissoit lui-même découragé de ces obstacles. Enfin ce vaisseau fut lancé à la mer, pour servir de modele à ceux qui composeroient une nouvelle marine. Mais l'indifférence avec laquelle les Turcs le contemplerent faisoit croire qu'ils n'avoient reçu qu'avec regret ce moyen de puissance.

Une entreprise qu'avoit seulement ébauchée l'intrépide Hassan-Pacha, fut, sous le regne suivant, celui de Sélim III, continuée avec succès par un Pacha dont le nom étoit loin d'avoir le même éclat, mais qui joignoit à une rare persévérance dans ses desseins, beaucoup de flexibilité dans les moyens de les accomplir. Ce nouveau réformateur étoit Husseïn, judicieux ami d'un prince qui vouloit sans violence, et par des degrés insensibles, civiliser ce peuple barbare. Il avoit gagné la confiance de son maître dans des entretiens fréquents que lui procuroit la charge de *Tchokadar-Aga*, ou premier valet-de-chambre. Leurs pensées s'étoient unies. Le Divan céda peu-à-peu à l'autorité constante et modérée d'un souverain qui étoit résolu à enrichir ses peuples des arts et des connoissances des Européens. On vit, sans s'effrayer, des innovations qui avoient été quelques années auparavant des objets de terreur et de scandale. Husseïn se donna tout entier à la formation d'une marine. Son maître le revêtit de la charge éminente de Capitan-Pacha. Dans les pays même dont l'existence et la gloire se fondent sur une marine puissante, il n'existe aucune place qui approche des vastes attributions et des privileges de celle-ci; elle donne le gouvernement de toutes les îles, de toutes les côtes maritimes de l'Empire; le revenu en est de deux millions de piastres, c'est-à-dire d'environ deux millions cinq cent mille francs de notre monnoie; il se compose de tributs fort onéreux auxquels sont assujetties les îles habitées par des Grecs, de droits plus foibles que paient les îles dont la population est turque, enfin de taxes fort arbitraires sur les expéditions des bâtiments de commerce, et sur les commissions des bâtiments armés. Husseïn fit de tant de pouvoir et de richesses l'usage

le plus libéral et le plus utile à sa patrie. Monté sur une frégate, et accompagné de quelques bâtiments légers, il parcourut l'Archipel. Dès qu'il rencontroit des vaisseaux étrangers, il se présentoit à bord, s'entretenoit avec les capitaines, étudioit à la fois l'architecture navale, les manœuvres, le régime de l'équipage, enfin tout le système des lois et des opérations maritimes. Il revint de ce voyage avec un plan habilement adapté aux mœurs de sa nation; Sélim III l'approuva, et l'Ambassadeur de France en prépara le succès; le cabinet de Versailles seconda encore une fois les projets éclairés d'un allié fidele. M. Brun, qui fut envoyé à Constantinople avec de bons ouvriers de construction, n'essuya aucun des dégoûts qui avaient mis à l'épreuve la patience de son prédécesseur; les trésors de Sélim III étoient mis à la disposition du Capitan-Pacha. Ishac-Bey, son ami, qu'un assez long séjour dans les cours étrangeres avoit rendu le plus éclairé des Turcs, concouroit avec activité à ce mouvement. L'amour de la patrie et son amitié pour le Capitan-Pacha excitoient son zele désintéressé; il ne voulut avoir aucun emploi dans la marine qu'il aidoit à créer. En peu de temps, vingt beaux vaisseaux de ligne, quinze frégates, et dix corvettes ornerent le port de Constantinople.

Ce spectacle d'une activité soutenue, et d'un grand effort de civilisation fait au milieu du peuple le plus obstiné à la repousser, s'offroit aux regards de M. Melling quand il dessina la Vue de l'arsenal de Constantinople. Là, il ne voyoit plus l'image de l'apathie orientale; l'ignorance étoit respectueuse devant le savoir; les préjugés sembloient avoir disparu de l'esprit même du peuple; le robuste ouvrier se montroit chaque jour plus industrieux. Une école de marine s'étoit formée par les soins de Husseïn-Pacha et d'Ishac-Bey; de jeunes Turcs y puisoient, auprès de quelques savants étrangers, le goût de ces belles et vastes connoissances qui changent le système social d'un peuple dès qu'elles y sont répandues. Par-tout un ordre exact et vigilant simplifioit le travail; la récompense en étoit bien assurée, bien répartie; la faveur surprenoit peu de choix dans la nomination aux emplois maritimes. Si le bagne construit dans l'enceinte de l'arsenal étoit encore la prison commune des malfaiteurs et des prisonniers de guerre, il n'étoit plus leur tombeau; les soins de la propreté y pénétroient, et sauvoient l'existence des uns et des autres; la captivité des guerriers malheureux étoit adoucie. Depuis peu de temps, on avoit vu se former de vastes hangards où étoient remisées des chaloupes canonnieres toujours prêtes à se porter aux détroits de l'Archipel, ou à l'embouchure de la mer Noire, et s'élever sur les quais de superbes magasins qui recevoient les agrès, les canons, et la mâture des vaisseaux désarmés.

M. Melling, dans son tableau, indique cette époque trop peu durable d'un mouvement industrieux, en y plaçant l'amiral habile qui préparoit la gloire de ces rivages. C'est le Capitan-Pacha Husseïn que l'on voit, dans un bateau à sept paires de rames, se rendre aux travaux de l'arsenal. Il est accompagné du *Tersanè-Emini*, intendant de l'arsenal, qui monte un bateau à six paires de rames.

On voit, dans le premier plan, le capitaine de port *Liman-Réyssi* se concerter avec l'ingénieur français pour les travaux de l'arsenal. A droite et à gauche sont des offi-

ciers de marine qu'on peut considérer comme des aides-de-camp du grand amiral et des officiers-généraux.

Au second plan sont des bateaux qui ont déchargé des bois de construction; le rivage est couvert de curieux qui viennent jouir du mouvement sans cesse renouvelé de l'arsenal.

Au troisieme on voit différents magasins; l'un de ceux-ci, qu'un donjon avancé fait remarquer, sert de remise à l'un des grands bateaux qui reçoivent le Grand-Seigneur, soit lorsqu'il se rend en pompe à la mosquée, soit lorsqu'il visite quelque palais voisin, ou qu'un incendie considérable appelle sa présence.

Le Capitan-Pacha donne ses audiences dans ces bâtiments qu'on voit se prolonger sur le rivage. Son palais est au quatrieme plan; il n'occupe que la nuit cette demeure; car pendant tout le jour les travaux de l'arsenal réclament sa surveillance. Husseïn-Pacha déployoit un grand luxe dans ce séjour, qu'il avoit fait meubler avec plus de goût et d'élégance que n'en offrent les palais orientaux; il eut deux fois l'honneur d'y recevoir sultan Sélim, qui poussa l'amitié pour son digne favori jusqu'à lui donner la main d'une Princesse de son sang.

La fête qui eut lieu à l'occasion de l'une de ces visites avoit un caractere de grandeur particulier. Le chemin que devoit fouler le cheval de Sa Hautesse étoit, depuis le bas de la colline jusqu'au palais, couvert des étoffes les plus riches; les cours et les escaliers étoient tapissés de beaux schalls de cachemire; schalls, étoffes, tout fut ensuite distribué entre les officiers et les pages du Grand-Seigneur. A cette prodigalité qui caractérise les fêtes orientales se joignoient des soins délicats et des idées ingénieuses qu'un juste sentiment de convenance révéloit à Husseïn-Pacha, et que d'ailleurs il pouvoit puiser dans son commerce habituel avec les Européens. Une mort prématurée enleva à Sélim III cet amiral aussi éclairé que vigilant; et depuis ce temps, les plus cruelles épreuves de la fortune vinrent assaillir ce monarque et renverser ses projets. La barbarie, à laquelle il avoit fait une guerre constante, eut des vengeurs dans une milice qu'il avoit plus mécontentée qu'effrayée. La catastrophe qui le fit descendre du trône ranima les préjugés et l'anarchie. Il est vrai que les Turcs n'ont pas renoncé à cette marine qu'ils devoient à Sélim; ils ont même augmenté le nombre de leurs vaisseaux, parmi lesquels il s'en trouve aujourd'hui trois à trois ponts, et un quatrieme sur le chantier: mais comment pourroient-ils faire des progrès dans la marine tant que l'influence d'intérêts contraires se fera sentir dans les délibérations du Divan?

CÉRÉMONIE D'UNE NOCE TURQUE.

L'imagination aime à se reposer sur cette gravure quand on en connoît le sujet et les détails. Peut-on concevoir un plus agréable site pour une solennité où l'homme se présente avec tant de joie, et se promet tant de bonheur? Cette fontaine, ces arbres, ce palais, ce minaret qui s'éleve dans les nues, ces deux rivages, cette mer qu'on découvre au loin, viennent à la fois égayer et agrandir cette noce qui nous frappe dans tous ces détails étrangers à nos mœurs. La figure des Orientaux semble avoir perdu quelque chose de sa gravité sévere. Ce n'est pas ici une cérémonie où dominent le respect et la crainte, et pourtant elle a un caractere religieux. Le mariage, chez les Turcs, se ressent des plus anciennes institutions de l'Asie, et produit quelques traits des mœurs patriarcales. Cependant, par un usage particulier, c'est ordinairement la mere de la fille qui vient faire la demande aux parents du jeune homme. Quand on est d'accord sur les principales convenances, on s'occupe du trousseau de la jeune personne; la mere annonce tout ce qu'elle doit y fournir en linge, en habillements, en bijoux. Les parents du jeune homme déclarent ce qu'ils veulent ajouter au trousseau, et en remettent la somme sans délai. On fiance les jeunes gens; les cadeaux se font: ils consistent, de la part du jeune homme, en bijoux; de la part de la fille, en une chemise de soie, un caleçon de soie, et deux mouchoirs brodés. Les fêtes et réjouissances de noce précedent la solennité du mariage, et durent ordinairement trois jours: ce sont des festins mêlés de danses et de musique. Les hommes y sont toujours séparés des femmes. Les parents et les amis font des présents aux nouveaux mariés. On ne manque jamais d'offrir un mouton à l'époux. La veille du mariage, les femmes, les parentes, et les amies de la future, la conduisent au bain : c'est un beau moment que celui où elle en sort; toutes les femmes concourent à sa toilette; ses cheveux sont séparés en une infinité de tresses, à chacune desquelles on attache des fils d'or, puis on attache sur sa tête toutes sortes de fleurs, et des inscriptions en vers qui sont un hommage rendu à sa beauté et à ses graces.

Nous avons vu que l'Iman remplit chez les Turcs des fonctions assez analogues à celles de nos curés : c'est lui qui regle le mariage. Il se rend chez les parents, les fait ranger sur les sofas, et, pendant la cérémonie, il leur recommande d'avoir tous les mains posées sur leurs genoux. Cette attitude est prescrite pour empêcher quelques sortileges secrets que pourroit faire quelqu'un des assistants, et d'où pourroit résulter quelque obstacle à la consommation du mariage. L'Iman remplit également les fonctions de notaire; il constate ce que chacun des deux futurs apporte en mariage. Toute l'assemblée se rend ensuite à la maison de l'époux, qui reçoit l'Iman à la porte, lui baise la main, et rend le même hommage à tous les parents et amis. Ce sont les femmes qui lui amenent l'épouse. A peine l'apperçoit-il, qu'il s'élance et l'emporte

vivement dans ses bras. Malgré cet empressement, il revient bientôt dans la compagnie des hommes, et laisse l'épouse dans celle des femmes. Quand on se retire, il vient la retrouver. Elle est couverte d'une tunique qui la cache de la tête aux pieds. Une vieille femme est à ses côtés : c'est elle qui engage l'entretien entre les deux époux; elle les invite à se donner la main, puis elle leur fait servir une soupe et une volaille. C'est alors qu'elle découvre la nouvelle mariée; et, presque toujours, c'est la premiere fois qu'elle s'offre aux regards de son époux. On mange la soupe; le mari prend la volaille avec ses mains, et la déchire avec violence, en signe de l'autorité qu'il a droit d'exercer chez lui. Après le souper, la vieille se retire.

Nous voyons ici le moment où la noce se met en marche pour conduire la nouvelle mariée à la maison de l'époux. Le cortege se trouve auprès du palais des Itchoglans, à Péra; il est ouvert par un homme qui porte un énorme bâton en forme pyramidale, que traversent cinq planches, de chacune desquelles descendent de longs fils de clinquant d'or qui figurent des gerbes de blé : c'est un signe de l'abondance qu'on souhaite aux deux époux. Puis viennent deux hommes portant sur la tête de grands plateaux chargés de vases pleins de fleurs; un bouffon, avec son bonnet pointu, danse et chante des airs en l'honneur de l'hymen : il a en main un mouchoir qu'il secoue, et un caducée dont il agite les grelots. Le personnage qui vient ensuite conduit le mouton que l'on offre en sacrifice à l'époux, et dont les morceaux doivent être distribués aux pauvres. Puis l'on voit paroître les chevaux chargés du trousseau de la nouvelle mariée; le premier porte les sofas, les coussins; le second porte deux coffres où sont renfermés les objets d'habillement, par-dessus un tapis et quelques objets de ménage. Deux hommes armés de sabres et de boucliers font un grand cliquetis de leurs armes. Il est difficile d'expliquer pourquoi cet appareil guerrier se mêle à une fête si riante. Les parents et les amis s'avancent à cheval, entourés de leurs gens à pied : dans cette partie du cortege on porte une seconde pyramide de clinquant d'or. Les plus proches parents suivent le char de la mariée : celui-ci est également précédé et entouré d'une foule de parents ou d'amis qui vont à pied. Ce char est soigneusement fermé par-tout; à la place de glaces ce sont des treillages grillés qui ne permettent de rien voir à travers; souvent même ces treillages sont recouverts de stores en drap rouge. C'est un Turc qui mene le char; il est assis sur le siége en dehors; et ordinairement c'est un vieillard respectable qui est chargé de cette fonction.

Cette cérémonie attire toujours une foule de curieux, hommes et femmes, qui augmente de beaucoup le cortege.

VUE GÉNÉRALE
DE CONSTANTINOPLE,

PRISE DU CHEMIN DE BUYUK-DÉRÉ.

De quelque admiration, de quelque ravissement qu'on ait été frappé en contemplant du rivage de la mer Constantinople et le Bosphore, on n'en considere pas avec un moindre intérêt les divers aspects que présente cette ville, aperçue de la campagne. En suivant le chemin de Buyuk-Déré qui mene à Péra, on la rencontre sans cesse, pendant l'espace de quatre lieues, sous des points de vue majestueux ou pittoresques. Tantôt elle se découvre dans toute son étendue; d'autres fois elle se dérobe en partie aux yeux, et ne laisse paroître au travers du paysage que des échappées de vue pleines d'agrément. L'artiste a choisi dans cette estampe une des positions où elle s'offre aux regards avec le plus d'avantage: on la voit, en face du joli vallon de Dimitri, se déployer dans le fond d'un vaste tableau. Au premier aspect, la vue ne peut embrasser cette immense perspective, et l'imagination conçoit à peine l'idée de tant de grandeur et de magnificence. L'œil et l'esprit, un peu reposés de cette premiere impression, s'arrêtent avec plaisir sur les édifices qui s'élevent au-dessus de la masse confuse des maisons, sur les dômes arrondis de ces mosquées, sur ces minarets si légers, si sveltes, qui s'allongent dans les airs comme des fleches aiguës, et qui mêlent quelque chose de gracieux à la majesté de ce tableau. On distingue la mosquée Suléimanié, bâtie par le sultan Soliman, et qui fait face, à droite, à la tour de Galata; Sainte-Sophie, et surtout la mosquée dite Sultan-Achmet, se font aussi remarquer. Pendant les nuits du Ramazan, Constantinople offre au voyageur qui l'aperçoit de loin un spectacle singulier, et qui semble merveilleux. Les minarets sont illuminés en rond à deux ou trois rangs; des cordes attachées d'un minaret à l'autre, et ornées de lampes de diverses couleurs, forment des dessins de toute espece, tracent des vaisseaux à la voile, des emblêmes, des vers à la louange de Dieu et du prophete : la nuit dérobe le corps des objets, et ne laisse voir que des simulacres enflammés et suspendus en l'air.

Le vallon de Dimitri est orné de bocages et de jardins délicieux. A droite s'éleve le village de Dimitri, sur le penchant de la colline; il s'étend jusqu'au sommet que couronne le cimetiere des Grecs, enclos de murs et planté de cyprès. Ce village est renommé pour la pureté de l'air qu'on y respire: les malades vont y chercher la santé, surtout quand ils sont atteints des fievres engendrées par l'humidité des vallées qui environnent Constantinople. Les femmes grecques y sont d'une beauté remarquable; on les dit fort sensibles aux plaisirs de l'amour. La fête du patron donne lieu, chaque année, à une foire qui dure quinze jours. Cette fête, moins brillante que tumultueuse,

attire une si grande foule qu'une garde nombreuse est occupée à empêcher les désordres.

Au bas du village et sur le littoral est établi l'arsenal de la marine, dans une anse assez profonde; on y a creusé un très beau bassin pour le carénage des vaisseaux de ligne.

A gauche s'éleve le faubourg de Cassem-Pacha, qui tient à l'arsenal: il est principalement habité par les gens de l'arsenal et de la marine; il est fort étendu en longueur, et touche au faubourg de Galata, au haut duquel s'éleve une tour bâtie par les Génois, pour la défense de la ville, et qui a conservé le nom de tour des Génois. Aujourd'hui elle sert de corps-de-garde, où des officiers sont préposés au maintien de l'ordre public. Aux premiers signes d'un incendie ou d'un évènement extraordinaire, l'alarme se donne par le bruit d'un tambour énorme, et, s'il fait nuit, par des feux allumés sur le sommet de la tour: aussitôt les gens de la garde sont envoyés sur les lieux pour porter du secours ou prêter main-forte; d'autres vont avertir le Janissaire-Aga et le Grand-Visir. Au fond du tableau, on aperçoit une partie du port de Constantinople, dans lequel sont mouillés des vaisseaux de ligne devant l'arsenal.

Sur le chemin de Buyuk-Déré, d'où cette Vue a été prise, on a représenté le carrosse d'un ministre européen, précédé d'un Janissaire à cheval qui lui sert d'escorte; des Européens au pied d'un arbre; d'autres se promenant avec des dames, chose inouie chez les Musulmans, et tolérée en faveur des seuls Européens: car les Turcs étendent si loin, à notre égard, les privileges de l'hospitalité, qu'ils ne s'offensent pas des inconvenances que nous fait souvent commettre l'ignorance de leurs usages.

VUE
DE LA PLACE ET DES CASERNES
DE TOP-HANÉ.

Ce tableau, indépendamment des aspects imposants qu'il offre et des renseignements précieux qu'il fournit sur les ressources militaires et maritimes des Turcs, emprunte encore un intérêt nouveau des souvenirs honorables qu'il rappelle aux Français; car c'est à l'industrie française que sont dues ces casernes, ces fonderies de canons et ces frégates qu'ici l'artiste s'est attaché à représenter.

Le sultan Moustapha, voyant que les Janissaires qui devoient être l'appui et les plus fideles serviteurs du trône ottoman en devenoient, par leur insubordination, les plus dangereux ennemis, forma le dessein de détruire ce corps redoutable: mais, sentant qu'il falloit ménager une soldatesque trop puissante, pour qu'on la mécontentât ouvertement, il n'eut point recours à une réforme précipitée. Une armée permanente, et soudoyée par le Sultan pour être uniquement soumise à sa volonté, devoit d'abord faire le service de concert avec les Janissaires, et finir par les remplacer tout-à-fait. Pour assurer la supériorité aux nouvelles troupes, il paroissoit indispensable à Moustapha de mettre en vigueur parmi elles la discipline et la tactique européennes. Aussi ce prince s'empressoit-il d'attirer à sa cour les étrangers capables de le seconder dans l'exécution de ses projets.

Plusieurs officiers de génie et d'artillerie français d'un mérite supérieur vinrent offrir leurs services au Grand-Seigneur. Parmi eux on remarquoit sur-tout le baron de Tott, qui, envoyé par le cabinet de Versailles près de Kerim Gueraï Khan, souverain de la Crimée, s'étoit rendu à Constantinople après la mort de ce malheureux prince. Ce fut lui que le Sultan chargea du soin de former les Turcs à la discipline, à la tactique, à la construction des fortifications, et à la conduite des sieges. Tott établit à l'arsenal de Constantinople une école de mathématiques. La direction des fonderies de Top-Hané lui fut aussi confiée. Jusqu'alors il n'en étoit sorti que des canons informes. Cet officier français eut bientôt porté cet établissement à un tel degré de perfection, que, depuis ce temps, les fonderies de Top-Hané ne le cedent en rien aux établissements de ce genre les plus renommés en Europe.

La mort ayant surpris Moustapha en 1774, au milieu de ses plans de réforme, Abdul-hamed, son frere et son successeur, ne les suivit que foiblement. L'exécution en étoit réservée à Sélim, fils de Moustapha, monté sur le trône en 1787. Dès le commencement de son regne, il s'occupa d'organiser une armée à la maniere européenne. Ces nouvelles troupes devinrent, en peu de temps, imposantes par leur nombre et leur belle tenue.

VUE DE LA PLACE ET DES CASERNES DE TOP-HANÉ.

Cependant les Janissaires voyoient chaque jour diminuer leur influence et tomber leurs privileges; c'en eût été fait de ce corps si une nouvelle révolution ne lui eût rendu toutes ses attributions et toute sa puissance. Néanmoins le rétablissement de l'ancien ordre de choses ne fit pas renoncer les Turcs à la tactique européenne.

Nous voyons dans le tableau de M. Melling des compagnies d'artillerie exercées à la maniere européenne. L'avant-cour des casernes de Top-Hané est le théâtre de leurs manœuvres. Rien de plus magnifique et de plus varié que la vue de cette vaste place bordée d'un côté par la mer et de l'autre par un grand nombre d'édifices remarquables.

On distingue d'abord les casernes de Top-Hané, qui forment trois grands corps-de-logis doubles : on y pénetre par de belles grilles qui regnent sur une grande partie de la place. Dans l'enceinte des casernes est une élégante mosquée dont on voit dominer le dôme et le minaret. Plus loin, en arriere, se dessine en amphithéâtre le faubourg d'*Aga-Dgiamissi* (mosquée de l'Aga).

Sur la gauche suit le faubourg de Top-Hané, où se trouvent les fameuses fonderies de canons dont nous avons déja parlé : elles sont surmontées de six coupoles élevées.

La mer, dont les flots baignent la place de ce nom, n'offre pas un aspect moins intéressant : on y remarque d'abord l'échelle de Top-Hané, abord principal de ce quartier. C'est là que le Sultan, tous les grands fonctionnaires et les ambassadeurs s'embarquent et débarquent dans toutes les cérémonies et dans toutes les circonstances qui les appellent dans cette partie de Constantinople.

Sur la droite, vis-à-vis des casernes, on aperçoit une belle frégate turque. Ce sont encore les Français qui ont donné aux Ottomans une marine, en leur apprenant la construction des vaisseaux. Avec quel avantage des bâtiments, sur le modele de ceux de l'Europe, n'ont-ils pas remplacé ces chebecs informes, ces caravelles incommodes, qui faisoient auparavant la principale force des flottes de l'Empire.

Il ne nous reste plus qu'à décrire cette partie du tableau où l'artiste s'est attaché à représenter l'affluence des passagers de l'un à l'autre côté de ce port où regne un courant continuel. Ces frêles esquifs, nommés *yilan-kaïk* (serpents-bateaux), sont si étroits et si légers que le moindre mouvement arrête ou dérange leur marche, aussi rapide que mal assurée. Ils se croisent, se rencontrent, se surmontent sans cesse, et semblent à chaque instant prêts à s'engloutir. Mais l'adresse et le sang-froid des bateliers sont tels, ils ont le coup-d'œil si juste, et savent mettre tant de précision et d'à propos dans leurs mouvements, que leur kaïk se releve avec promptitude, et que ces accidents, si terribles en apparence, deviennent rarement funestes. M. Melling a retracé avec toute la vivacité convenable cette rapide et tumultueuse navigation. On voit l'air calme et délibéré des rameurs contraster avec la préoccupation et l'effroi des passagers. Mais, plus loin, quelques bateaux ont gagné le large, et n'étant plus gênés dans leur course, ils glissent avec vitesse sur la surface des ondes, qu'ils effleurent à peine.

VUE DE LA FONTAINE DE TOP-HANE.

Les arts prêtent aujourd'hui leur secours aux sciences positives; c'est sur-tout dans les Voyages pittoresques qu'ils doivent chercher le mérite de l'exactitude et de l'utilité. Les mœurs et les usages des nations se composent d'une foule de traits qu'il faut montrer aux yeux. Rarement les voyageurs reçoivent-ils une même impression des lieux qu'ils décrivent : l'un se tait sur un monument qui est étranger à ses connoissances; d'autres en parlent suivant la prévention de leur goût; l'artiste qui peut en présenter une image fidele n'énonce point un jugement, mais il prend pour juges de nombreux spectateurs. Sa tâche est difficile : il doit enchaîner son imagination pour s'attacher à une vérité scrupuleuse; ce n'est pas assez pour lui de retracer les proportions d'un édifice; il ne peut en négliger les détails ni les ornements, sur-tout lorsqu'ils portent l'empreinte d'un goût entièrement opposé à celui de sa patrie. L'embarras de l'artiste s'accroît si ce monument, élevé sur une place publique, est entouré d'autres édifices et si un nombreux concours d'hommes de toute profession circule dans cette enceinte spacieuse. Comment fera-t-il ressortir la scene principale de son tableau? Une longue étude peut seule lui apprendre à éviter la confusion et à faire un choix heureux entre tous les sujets épisodiques dont se compose le mouvement intérieur d'une grande capitale? Voilà les difficultés que M. Melling s'est attaché à vaincre en décrivant la fontaine de Top-Hané. Au premier aspect de la Vue qu'il en présente on peut juger du scrupule qu'il a porté dans son travail.

Quoique les Turcs négligent ou mutilent avec une barbare indifférence les monuments antiques dont la conquête les a rendus possesseurs, ils ne sont pourtant pas insensibles à l'ambition d'en élever de nouveaux; leur religion même les y invite. Mahomet, en prescrivant à ses sectateurs de faire au moins une fois le voyage du temple d'Abraham, à la Mecque, a imposé des conditions dignes d'un politique éclairé à ceux qui peuvent alléguer des motifs légitimes pour se dispenser de ce devoir. Ces conditions sont principalement les aumônes, l'édification des mosquées, des fontaines, et des caravanserais. Les Sultans qui seroient forcés de conduire avec eux une armée au pélerinage de la Mecque y ont renoncé depuis long-temps. Ils aiment à signaler leur avènement au trône par des œuvres de piété et de munificence qui leur attirent les bénédictions de leurs sujets. Dans un climat brûlé par les ardeurs du soleil, et surtout dans une capitale où l'eau n'est amenée qu'avec de grandes dépenses, rien n'excite plus la reconnoissance du peuple que l'érection de fontaines publiques. Celle de Top-Hané, construite en 1733, au milieu de la place du même nom, est chere à tous les habitants de Constantinople. Cet édifice, qui est regardé comme un des plus agréables monuments de l'architecture orientale, forme un carré parfait; il a 25 pieds de lar-

geur et autant de hauteur. On a employé à sa construction le lapis-lazuli empreint de mica, le granit, le porphyre, et l'albâtre. Sur les marbres les plus magnifiques et les plus purs on a peint des arabesques avec un grand éclat de couleurs, et principalement de dorures; on y a gravé des inscriptions et de nombreux passages du Coran.

M. Melling est parvenu à rendre avec tant de précision et de netteté les divers ornements de cette fontaine, qu'il a vu des Turcs lire sur son tableau l'inscription principale, écrite en vers rimés dans les langues turque, arabe, et persane. Voici cette inscription en langue turque :

موقع عندهٔ ایدوب اجرا بو زلال پاکی   سو یسو ولدی روان نیجه عیون بهبود

مشرب صافی بکه هر کسه لطفی جاری   حسن اوصافی کبی صفوتی ایبو دود

بولدی بو چشمه ایله رونق و فر طوبخانه   اولدی سکانی نواسنج تحیت و درود

تا هبوط ایلدکه زمینه قطرات امطار   ایده لر کلبانک ثنا خیر دعا چرخه صعود

ذاتنی حق ایلیه مظهر دعوات خیره   ذکر خیر و حسناتی اوله موفق خلود

دیدی بو چشمهٔ زیبایه حیفی تاریخ   زاد احقده حسنات ایلدی سلطان محمود

١١٤٥

« Cette eau céleste, qui coule dans le lieu le plus digne d'elle, se répand de tous côtés par mille et mille canaux.

« La pureté de son essence est garante de ses effets salutaires, comme sa limpidité est le gage de sa brillante réputation.

« Cette fontaine a établi la gloire et la beauté de Top-Hané; aussi est-elle devenue le centre des actions de graces de ses habitants.

« Tant que des gouttes de pluie rejailliront dans ses réservoirs, le peuple heureux fera constamment retentir ses louanges jusqu'aux cieux.

« Que la justice divine rende l'auteur de ce bienfait digne de ces vœux! que sa mémoire soit immortelle, et qu'il soit comblé des bénédictions du ciel!

« Cette aimable et délicieuse fontaine, décrite par Haïfi, a été, devant Dieu, un acte méritoire de la piété du sultan Mahmoud. »

1145 (1733).

Un toit richement décoré, et formant sur chaque face une saillie de 15 pieds 6 pouces, offre un abri spacieux et commode à ceux qui s'approchent de la fontaine, dont les eaux, fournies par l'aqueduc de Baktché-Kieuï, jaillissent dans des bassins. Au-dessus du réservoir s'éleve une grande coupole recouverte de plomb que surmonte

une fleche garnie de boules dorées et de sujets emblématiques. Seize élégantes tourelles ornent la circonférence de la coupole. Si l'on trouvoit dans un désert les ruines d'une fontaine chargée de tant de richesses, on n'hésiteroit pas à la juger digne de la magnificence de Ninus et de Sémiramis.

Avant M. Melling d'autres artistes avoient entrepris de tracer ce monument; mais aucun d'eux n'avoit pu le faire avec le même succès. A peine leur intention avoit-elle été remarquée, que le peuple s'attroupoit et les poursuivoit avec une violence qui mettoit leurs jours en danger. Le regne de Sélim III adoucit beaucoup la haine et la défiance que les Turcs montrent à tous ceux qu'ils appellent infideles. M. Melling n'eut besoin de recourir à aucune précaution pour dessiner la fontaine de Top-Hané, quoique le voisinage d'une fonderie de canons pût motiver les ombrages des Turcs. Plusieurs d'entre eux s'approchoient de lui et jetoient un regard curieux sur les images que traçoient ses crayons. Un Français l'aborda et parut confondu de sa sécurité: « Il « y a seize ans, lui dit-il, que la fantaisie de dessiner cette fontaine faillit me coûter « la vie ». Celui qui parloit ainsi étoit M. Fauvel, aujourd'hui agent commercial de France à Athenes.

Cette Vue a été prise du bord de la mer; car la place de Top-Hané joint à tous ses avantages celui de communiquer au port. La fontaine que nous avons décrite contribue à y appeler une foule de gens de tout état et de toute nation. L'artiste avoit dans ce tableau une belle occasion de peindre le mouvement de Constantinople, et il l'a saisie avec habileté; à mesure que l'esprit embrasse les détails variés qui s'offrent aux yeux, l'on se croit transporté dans cette capitale où tout differe des mœurs européennes. Les places publiques les plus fréquentées n'y offrent point l'agitation tumultueuse qui regne dans nos marchés; les rixes n'y sont pas communes. L'injure et l'imprécation sortent rarement de la bouche des Turcs; leurs conventions se font en général avec lenteur, mais avec fidélité. On les voit peu se presser dans leur marche, et cependant ils n'ont point un air inoccupé. Le lendemain même des scenes d'anarchie qui renaissent souvent à Constantinople, qui font couler le sang et portent l'incendie dans de nombreux quartiers, tout paroît calme, et chacun semble avoir oublié une catastrophe dans laquelle peut-être a péri une grande partie de ses parents, de ses amis, et de ses biens. Nous allons indiquer rapidement les personnages que M. Melling nous montre dans cette Vue.

A droite, et sur le premier plan, on remarque une garde des canonniers dits *Toptchis* qui fait sa ronde. La gravité musulmane est empreinte sur les traits de ces soldats, à l'aspect desquels tout se contient, tout garde un silence profond. Le chef tient un bâton blanc à la main; les soldats sont armés de gros bâtons tordus par le bout. Malheur à ceux qui, saisis au milieu de quelque désordre, osent leur résister! cette garde redoutable ne se fait aucun scrupule d'assommer les perturbateurs. Sur le même plan on voit encore d'autres militaires: un colonel de Bostandgis vient à la rencontre d'un officier de bombardiers (*Koumbéradgi*) dont le costume se rapproche assez de celui de nos hussards; plus loin est un *Seymen* armé à l'européenne.

VUE DE LA FONTAINE DE TOP-HANÉ.

Parmi les autres personnages qui occupent cette scene, il en est plusieurs dont le spectateur devine facilement la profession. Des marchands étalent sur des nattes diverses sortes de fruits, et sur-tout des melons d'eau; des femmes couvertes de leur *féradgé* (espece de manteau de drap) viennent faire la provision de leur famille; un porte-faix de la taille la plus robuste porte un tonneau sur le dos, n'ayant pour soutenir ses reins qu'un coussin de cuir rembourré de paille. Les Turcs justifient l'opinion qui leur attribue une force extraordinaire, et se piquent sur-tout de soulever avec facilité d'énormes fardeaux. Trois cents livres pesant embarrassent peu leurs porte-faix; il en est qui soutiennent un poids de cinq cents livres. A côté de celui-ci est un *Imam*, ministre de la religion mahométane, qui fait les prieres publiques dans la mosquée. Près de la garde des Toptchis est un ramoneur tenant de longs balais à l'aide desquels les cheminées, très peu hautes en Turquie, se nettoyent sans qu'il soit nécessaire d'y monter. Devant la fontaine on remarque un Turc qui fait l'ablution des pieds; à l'une des faces latérales un autre Turc fait celle des mains. Sur le troisieme plan s'avance une voiture attelée de deux chevaux; c'est dans cet équipage, et sous l'abri d'une grille épaisse, que les dames turques se promenent ou font des visites dans la ville. On a vu ailleurs leur voiture de campagne, espece de chariot tiré par des bœufs ou par des buffles. Les Turcs riches et puissants dédaignent de se faire traîner, et font leurs courses à cheval; leurs domestiques les suivent à pied: ils ne vont jamais qu'au pas; grace à cette coutume, Constantinople, malgré l'imperfection de sa police, est, de toutes les villes de l'Europe, celle qui offre le moins de danger aux piétons. La grande mosquée de Top-hané, son minaret, d'où un *Muezzin* appelle le peuple à la priere, et les arbres qui entourent ces édifices, forment le fond du tableau.

L'Empereur qui fit construire la fontaine de Top-Hané a laissé une mémoire vénérée des Turcs, qu'il gouverna sans éclat, mais avec beaucoup de sagesse et de bonté, pendant près de vingt-cinq ans. Successeur, en 1730, de son oncle Achmet III, que les Janissaires avoient déposé, Mahmoud V reçut d'eux la couronne, à une condition que les circonstances ne lui auroient point permis de remplir, quand même il n'eût pas été détourné des entreprises guerrieres par la douceur de ses inclinations. Une fatalité dont l'histoire n'offre que trop d'exemples, a fait du regne de ce bon prince la premiere époque de cette décadence du nom et de l'Empire ottoman, si rapidement accrue sous ses successeurs. Loin de recouvrer, selon le vœu des Janissaires, le territoire européen détaché de son empire par les victoires du prince Eugene, Mahmoud se vit enlever deux de ses provinces d'Asie, et dut s'estimer heureux de pouvoir, à un tel prix, s'accommoder avec le terrible Thamas-Kouli-Kan. Ce conquérant fit entrevoir plus d'une fois qu'il avoit le dessein de marcher sur Constantinople; mais détourné de cette expédition par celle qui mit en son pouvoir les trésors, le trône, et la personne du Grand-Mogol, il laissa Mahmoud goûter les fruits d'une paix dont les sacrifices furent adoucis pour ce vertueux Sultan, par la facilité qu'elle lui laissoit de travailler au bonheur de ses peuples et aux embellissements de sa capitale.

INTÉRIEUR D'UN CAFÉ PUBLIC,

SUR LA PLACE DE TOP-HANÉ.

Il est de l'essence d'un gouvernement despotique que les sujets se communiquent peu leurs réflexions et leurs sentiments. Cependant l'introduction des cafés dans l'Empire Ottoman est assez ancienne, et c'est des Turcs que nous tenons un genre de réunion qui ajoute quelque chose à l'agrément de nos mœurs; mais ce plaisir, qui est pour nous bien près d'être une superfluité, est nécessaire pour varier un peu la monotone existence d'un peuple qui n'ose braver les séveres défenses du prophete contre l'usage du vin. Si les contraventions à cette loi religieuse sont fréquentes, elles sont du moins clandestines. Des hommes qui s'introduisent furtivement et en petit nombre dans les cabarets tenus par les Grecs, ne peuvent inquiéter l'autorité : leur ivresse même est accompagnée d'un sentiment de honte et de crainte, et non de cette vive exaltation d'esprit qui s'augmente en se propageant.

Dans les mœurs orientales, tout se dirige vers le calme et l'indolence; la rêverie même y ressemble à un long assoupissement: chacun semble se tenir en garde contre des émotions violentes; quand on les éprouve, on craint de les laisser paroître; sous le masque d'une gravité imperturbable, on dissimule les plaisirs qu'on reçoit; mais ces plaisirs sont bien médiocres chez un peuple qui préfere à tout la tranquillité. Les fréquentes révolutions de Constantinople dérangent peu cet état monotone, d'abord parcequ'elles ne sont le plus souvent opérées que par des corps militaires, et ensuite parceque les plus violentes et les plus soudaines catastrophes n'empêchent pas de retomber bientôt dans un calme apathique.

Ce que nos spectacles offrent de plus touchant et de plus vif, conviendroit mal à un peuple qui se plaît dans sa langueur; les tableaux animés des passions l'importuneroient au lieu de le toucher : c'est assez pour lui de contempler les insipides jeux des baladins. Rien de plus borné chez eux que les plaisirs de la table; s'ils paroissent les goûter un peu vivement, c'est dans quelques parties de campagne : les hommes opulents ne s'y font suivre que par des esclaves qui ont leur plus intime confiance. Les plus beaux sites de la nature agissent sur leur imagination; leur cœur a besoin de plus d'épanchement: c'est alors qu'ils éprouvent, en dépit de la loi du prophete, combien le vin est le pere de la cordialité. Mais, dans l'intérieur de Constantinople, rien ne présente l'image de ces banquets où, parmi nous, la gaieté circule si rapidement, quand la froide étiquette et une triste magnificence ne viennent pas la glacer. Une seule chose embellit les repas et les festins des Turcs, c'est qu'ils se ressentent de l'hospitalité antique. Le pauvre est souvent admis à la table de l'homme qui jouit d'une grande fortune ou d'une grande puissance; cette fortune, cette puissance, il peut la perdre

un jour; bientôt il pourra ressembler au malheureux qui se présente à lui. Dans un pays où les plus brillantes distinctions n'ont qu'un éclat éphémere, la pauvreté est à couvert du mépris, si elle est exempte de vice et de bassesse. Un humble solliciteur se présente chez un homme en place, chez un riche négociant; s'il est admis dans l'appartement à l'heure du dîner, le maître de la maison lui dit, avec autant de bienveillance que de simplicité: *Asseyez-vous, prenez place.* Ce mot est une invitation. Aucune des personnes de la maison ne s'offense de voir ce convive inconnu.

Le premier mets qu'on apporte se nomme le *Djorba;* c'est un potage assez semblable aux nôtres. Le maître y touche le premier: ce genre de civilité, si contraire à nos usages, révele les habitudes d'un peuple soupçonneux. Le djorba est le seul mets que l'on mange avec une cuiller: il faut bien le dire, c'est avec les doigts que tous les convives dépecent les viandes et portent les aliments à la bouche. Les plats arrivent successivement et toujours l'un après l'autre: le dernier est le *Pilavv,* ou riz à la turque, mets fort en usage à Marseille, et depuis quelque temps connu à Paris. On ne boit qu'après le repas fini. Chacun prend sa part, avec sa cuiller, dans un large bole de sorbets. On voit bien qu'il n'y a pas dans une telle distribution du festin de quoi provoquer une conversation fort animée. Et de quoi les Turcs pourroient-ils s'entretenir avec une vivacité comparable à celle de notre conversation? La crainte et le respect leur interdisent des questions politiques; depuis long-temps ils n'ont plus de dissentions religieuses: l'esprit de secte n'a jamais exercé chez eux de grands ravages. Une religion fondée sur le fatalisme ne leur permet de parler des catastrophes les plus tragiques qu'avec une morne indifférence. L'isolement de leurs familles, les cloîtres de leurs harems, rendent chez eux le scandale assez rare. Les jeux grossiers, les tours de force et d'adresse, qui leur tiennent lieu de toute sorte de spectacle, ne leur laissent qu'un faible souvenir. Leur littérature est trop peu fixe et trop stérile pour devenir un sujet d'entretien. Aussi, même chez les grands, on ne voit jamais de cercles.

Si, dans les cafés, la scene n'est pas beaucoup plus animée, elle est du moins plus diversifiée, et prête beaucoup à l'esprit d'observation. On a soin de les établir dans des lieux dont la vue est très pittoresque, et particulièrement sur les bords de la mer. Ceux qui entrent font ordinairement un salut avec la main. Les dames turques n'y paroissent jamais; les dames étrangeres y sont admises. Les fideles Musulmans laissent rarement entrevoir l'impression que la beauté de ces dames peut produire sur leurs sens et sur leur imagination. Les cafés sont des lieux de franchise pour tous ceux qu'ils appellent infideles; aucun d'eux n'y est jamais insulté. Ces lieux partagent ce privilege avec les mosquées, les bains publics, et les boutiques des barbiers. Suivant le plus ou moins d'apparence de ceux qui se présentent dans un café, on leur apporte des pipes plus ou moins distinguées. L'attention de toute l'assemblée se porte ordinairement sur des conteurs chargés de la divertir. C'est ainsi qu'ont dû naître les contes si agréablement merveilleux des *Mille et une Nuits,* des *Mille et un Jours.* Ces conteurs ont souvent une élocution prompte, abondante, et assez fleurie: ils procedent d'abord par un court dialogue dans lequel ils se portent une espece de défi; l'un doit enchérir sur ce que

l'autre pourra dire de plus gai et de plus merveilleux. Comme ils sont fort éloignés de s'interdire des sujets obscenes, ce défi les entraîne bientôt hors des bornes de la décence; ils l'outragent encore plus par leurs gestes que par leurs discours. Mais à l'immobilité des assistants, à leur contenance grave et recueillie, vous diriez qu'on traite les sujets les plus édifiants. Les conteurs ne sont jamais interrompus; personne ne rougit de rivaliser avec eux. Un dévot voyageur raconte tous les périls qu'a courus sa caravane dans le voyage de la Mecque; un autre, ce qu'il a vu dans la Perse et dans l'Inde. On passe généralement les exagérations et les mensonges à des hommes qui n'annoncent d'autre prétention que celle d'amuser; mais il n'est pas d'usage de raconter ce qu'on a vu chez les infideles: on paroîtroit profane dans de tels récits. Ces histoires merveilleuses sont à-peu-près les seuls sujets dont on s'entretient dans les cafés: les matieres politiques sont bannies des conversations. Autrefois, lorsque les têtes des graves Musulmans étoient échauffées par le tabac et les vapeurs du café, les affaires publiques devenoient l'objet des plus vives discussions; d'indiscrets nouvellistes pénétroient jusque dans les mysteres du sérail; et les révolutions les plus violentes étoient souvent préparées dans ces assemblées tumultueuses. Des lois séveres et quelques exemples sanglants ont proscrit des passe-temps si dangereux. On substitue quelquefois aux conteurs de fables, des danseurs et des musiciens.

A Constantinople, les citoyens de la classe moyenne ne se réunissent que dans les cafés, où ils affluent à toutes les heures du jour. Les propriétaires de ces établissements n'épargnent rien pour les rendre agréables au public. Quelques uns sont exposés en plein air, sous des treilles ou des berceaux de verdure éclairés pendant la nuit avec beaucoup de goût et une sorte de magnificence. Celui que nous avons sous les yeux est un des plus beaux de Constantinople : il est situé près de l'échelle de Tophané, vis-à-vis la pointe du sérail. On découvre au travers des vitrages une partie des jardins et édifices du palais, le port de Constantinople, la côte d'Asie, et les Isles des Princes; et la vue se prolonge jusqu'à l'embouchure de l'Hellespont. Au milieu de la salle est un bassin d'où jaillit une eau vive qui répand une agréable fraîcheur.

Ce tableau peut donner une idée de l'aspect que présente ordinairement un café turc, où se rassemblent des individus de professions, de mœurs, et de nations différentes: ils sont rangés sur des sofas, et des domestiques sont occupés à les servir. Le premier qu'on voit à gauche est un Derviche; il est coiffé d'un long bonnet de feutre qui distingue sa profession: auprès de lui est une pipe à la persienne, formée de maniere que la fumée, avant d'arriver à la bouche, traverse un bocal de verre plein d'eau, où elle se purifie et se rafraîchit, et ensuite circule dans un long tuyau de maroquin. Il faut, pour faire usage de cette pipe, être doué d'une grande force de poumons. Les Derviches qui hantent les cafés, les lieux publics, et les maisons des grands, appartiennent à des ordres moins révérés des fideles Musulmans que ceux qu'on nomme *Tourneurs* et *Mangeurs de feu,* dont les mœurs sont plus réservées et plus austeres.

On aperçoit au fond de la salle un autre Derviche; il est assis auprès de deux Arméniens qui jouent aux échecs; il les regarde d'un air farouche et dédaigneux. Les Musul-

mans qui observent envers les Infideles étrangers, et sur-tout envers les Européens, tous les égards de l'hospitalité, conservent une invincible antipathie pour ceux qui habitent les états du Grand-Seigneur : ils ne peuvent les considérer comme compatriotes, quoique depuis trois siècles et demi ils vivent dans le même climat et sous les lois du même souverain. Un Effendi, ou homme de lettres, est assis à côté du premier Derviche. Les Effendis se distinguent par un turban d'une forme particuliere, et par une écritoire qu'ils portent à la ceinture. Viennent ensuite quatre marins, dont le premier est un officier, et le suivant un écrivain de bord. Après le second Derviche, sont rangés un autre marin, un Bostandgi, et un Effendi qui termine le cercle.

Un Aga est au bas de l'estrade : on le reconnoît à son costume et au poignard qu'il porte à la ceinture; il salue le maître du café en portant la main sur sa poitrine. On voit ce dernier, coiffé d'un long bonnet, assis à gauche sur une banquette, et fumant sa pipe : il est de la nation des Lazes, habitants des côtes méridionales de la mer Noire, aux environs de Trébisonde. C'est un peuple grossier, tout adonné à la pêche et au cabotage, et qui fournit à la marine de Constantinople un grand nombre de matelots.

L'artiste a représenté un homme de la même nation dans celui qui apprête le café, ministere important qui n'est confié qu'à des mains habiles. Dans les maisons opulentes, un domestique est exclusivement chargé de cet emploi. Les Turcs sont de grands consommateurs de café; ils le prennent brûlant, et se plaisent à en savourer le parfum : c'est une marque de politesse que d'en offrir aux étrangers dont on reçoit la visite.

VUE D'UNE PARTIE
DE LA VILLE DE CONSTANTINOPLE,
AVEC LA POINTE DU SÉRAIL,
PRISE DU FAUBOURG DE PÉRA.

Du côté du golfe opposé au Sérail, et sur une colline d'où se découvre toute son enceinte, s'étend le faubourg autrefois appelé les Vignes de Péra, nommé par les Turcs *Bey-Oglou*. Les palais des ministres étrangers qui occupent ce lieu offrant des points commodes d'observation, cette grande Vue a été souvent dessinée, jamais peut-être avec le soin et la fidélité expressive qu'on trouve ici. L'artiste a pris sa position dans l'hôtel de Suede. Le faubourg de Galata, situé au-dessous de Péra, couvre le rivage depuis *Egri-Kapoussi* jusqu'à la tour à droite du spectateur. Déja indiquée dans la Vue générale du port, cette plage est ici plus distincte.

La tour de Galata, élevée par les Génois, a été depuis exhaussée encore par les Turcs. Ses dimensions colossales, et la fleche reconstruite après l'incendie de 1794, réclament l'attention du voyageur; elle sert de beffroi pour les incendies; de la galerie qui entoure le faite, un énorme tambour, nommé *daoul*, donne le signal d'alarme.

Un plus riche aspect nous appelle à l'autre rive. Deux vaisseaux s'avancent de la mer de Marmara, disposés pour doubler *Séraï-Bournou* (la Pointe du Sérail), autrefois *Acropolis*. Ces murs, au-dessus desquels on découvre les mâts du second, sont ceux du harem d'été. Cet arbre isolé marque l'extrémité de l'Europe sur ce point. Deux tourelles, dont on voit les toits anguleux, flanquent la porte du Canon, *Top-Kapou*. Ces accidents caractérisent le lieu; et l'art les eût moins bien inventés que la nature n'a su les placer.

Au-dehors du Sérail, et sur le quai régnant le long du port, vous remarquez un kiosque, que soutiennent douze colonnes de verd antique, reste précieux de la riche industrie des Grecs. Plus loin sont des hangars qui abritent quelques pieces d'artillerie d'ancienne forme et d'un très gros calibre. A côté se montre à nu le rempart du Sérail; et on distingue les tours inégales et de diverses formes qui le protegent, toutes marquées du sceau de l'art antique. En suivant le rivage, après les remises où sont les *kaïk* (bateaux) du Grand-seigneur, l'œil s'arrête sur deux pavillons, dignes par leur richesse d'une situation aussi belle. L'un et l'autre furent élevés par les ordres de Soliman II, l'un des plus illustres monarques ottomans, conquérant de l'Egypte et de Rhodes, la terreur des Hongrois et des Perses, et, ce qui est plus glorieux, ami de la justice et des beaux arts.

Le second de ces pavillons, *Yaly-Kieuschk*, ressemble à une tente spacieuse; son faite est une coupole surmontée du Croissant. Là chaque année le sultan donne l'audience

de congé à son grand amiral, qui part à la tête d'une escadre pour aller recueillir les tributs de l'Archipel. De sa galere dorée le Capoudan-pacha descend et aborde, non sans crainte, le trône de son maître; prosterné, il lui adresse des paroles plus humbles encore que sa servile attitude. Il s'éloigne ensuite à pas lents: mais investi de grands pouvoirs, il touche à peine son bord, le canon tonne, la flamme de pourpre se déploie, tous les vaisseaux sont à la voile, et l'amiral en d'autres parages va commander les mêmes soumissions, et inspirer une égale terreur.

La description de tant de bâtiments que renferme le vaste enclos du Sérail appartient à d'autres Vues. Dans celle-ci, à l'exception du divan que fait reconnoître une tour quarrée, et du harem d'hiver qui l'avoisine, l'œil ne sauroit distinguer ces fabriques semées au hasard parmi des masses de plantations et d'ombrages qui cachent leur dehors ou déguisent leurs formes.

Au sommet de la colline, en dehors mais tout auprès des murs du Sérail, s'éleve Sainte-Sophie, *Aïa Sofia,* ancienne et superbe église grecque, convertie en mosquée.

A gauche de Sainte-Sophie, derriere les murs du Sérail, on voit un bâtiment rond surmonté d'une coupole; c'est l'ancienne église de Sainte-Irene, dont il sera parlé ailleurs.

Une autre mosquée qui, à droite, se fait remarquer par ses six minarets, porte le nom de *Sultan-Ahmed.*

En continuant de parcourir les parties hautes de la ville, on rencontre un bâtiment quarré surmonté d'une petite coupole, auquel la tradition a conservé le nom de *palais de Bélisaire;* à côté est la *colonne brûlée,* monument antique élevé en porphyre.

La pointe de terre qui, vers la gauche, s'avance dans la mer, est l'ancien promontoire de Chalcédoine, que les Turcs appellent *Kady-Kieuïh,* et qui se prolonge jusqu'à *Fener-Bournou*, cap du Phare.

Au-delà de ce promontoire s'élevent plusieurs îles de l'*Archipel des Princes.*

Le prolongement des côtes d'Asie baignées par la Propontide forme le fonds du tableau. Après avoir suivi les courbures du rivage, l'œil est conduit par une chaîne de hautes montagnes jusqu'à l'*Olympe:* tel qu'une immense pyramide il perce la nue; les sommets voisins semblent des parties de sa base. Les diverses sortes de végétation qui ceignent ses flancs à différentes hauteurs le partagent en trois zones; et des neiges éternelles couvrent sa tête, tandis que les nuages s'assemblent et que la foudre gronde autour de sa moyenne région.

Telle est cette riche vue: Constantinople s'y présente comme nageant au milieu d'un bassin immense que forment les rives de deux continents, les eaux du golfe de Céras, celles du Bosphore, et les flots de la Propontide.

VUE DE LA VILLE DE SCUTARI,

PRISE À PÉRA.

Du faubourg de Péra la ville de *Scutari* se montre dans toute son étendue. M. Melling a représenté ici cet aspect, l'un des plus vantés de Constantinople. On a parlé ailleurs de Scutari; profitons de l'occasion pour faire connoître Péra.

Dans la capitale d'un empire despotique il existe une petite ville à part qui vit en quelque sorte sous des lois républicaines. Dans un pays où le château des Sept-Tours atteste de fréquentes violations du droit des gens, on voit une cité consacrée tout entiere aux Ambassadeurs et aux sujets des puissances qu'ils représentent; asyle de paix et de sûreté où ne peuvent les atteindre les deux grands fléaux de Constantinople, la peste et les séditions. Le faubourg de Péra, dont on voit ici une partie, a obtenu du gouvernement turc et conservé sans interruption des privileges dont l'étendue est aussi grande que l'origine en est honorable. Les Européens qui l'habitent sous la protection de leurs ministres respectifs sont exempts de tous droits et impositions. Les chrétiens établis dans le faubourg de Galata participent aux mêmes privileges. De là vient le nom collectif de *Francs,* qui désigne les uns et les autres. Cette exemption ne s'étend pas aux chrétiens nés sujets de la Porte, et qu'on appelle *Rajas.* Ce que nous venons de dire détruit l'opinion commune qui donne une autre interprétation au mot de *franc,* et suppose que les Turcs ont désigné les chrétiens de Constantinople par le nom que portoit autrefois le peuple qui a ouvert le premier des relations politiques avec la Turquie.

C'est encore une opinion fausse de croire que les Turcs ont voulu rejeter dans un quartier isolé ceux qu'ils nomment infideles. Le séjour de la ville de Constantinople n'est point défendu à ceux-ci; ils peuvent l'habiter sans perdre leurs privileges. Mais qu'y a-t-il de plus doux pour eux que de pouvoir se soustraire au stupide mépris de la populace la plus ignorante de l'univers, et de retrouver les usages, les mœurs de leur pays, et les entretiens de leurs compatriotes? Il est vrai que des préventions, des haines nationales, et des intérêts divers, permettent rarement une entiere harmonie entre les habitants de ce faubourg; mais presque tous familiarisés avec la réserve diplomatique, ils savent contraindre leurs sentiments, se conformer à leur situation, et l'adoucir par des égards réciproques. La politesse y regne au défaut de la cordialité. Souvent les Français y font prédominer les penchants aimables et la gaieté qui les caractérisent. Alors les réunions sont animées; les bals et les festins se succedent. Souvent aussi on s'observe ou plutôt on s'épie. Après s'être mutuellement fatigué d'intrigues, de délations, enfin de tout ce qui fait l'agitation frivole et fâcheuse des petites villes, on s'isole, on se renferme; et les dames de Péra n'ont plus d'autre plaisir que celui de regarder de leur balcon les passants et le mouvement de la rue.

VUE DE LA VILLE DE SCUTARI.

Le faubourg de Péra est situé sur la pente d'une colline au-dessus de Galata. Il ne forme qu'une seule rue très longue, et si peu large que deux voitures ne peuvent s'y rencontrer sans être obligées de monter de part et d'autre sur les trottoirs qui n'ont guere au-delà de deux pieds et demi de largeur. Galata, grace à l'activité et à l'industrie des négociants génois qui créerent en quelque sorte ce faubourg, offre beaucoup d'anciens bâtiments construits en pierre de taille. Le nombre des Francs établis à Galata et à Péra peut être évalué à environ quinze cents. Les hôtels des Ambassadeurs à Péra sont en bois, à l'exception des deux palais de France, dont l'un a été construit pendant la légation de M. de Saint-Priest, et l'autre étoit auparavant le palais de Venise. Les maisons des particuliers sont également en bois; cependant quelques unes ont été rebâties en pierre depuis un incendie qui détruisit une partie de ce quartier.

Péra est bien dédommagé du peu d'agrément et de magnificence de ses constructions par les aspects dont on y jouit. L'artiste, pour les retracer dans leur plus grande étendue, place le spectateur sur un premier plan qui forme une scene très diversifiée. Plusieurs Européens et quelques interpretes habitants de Péra se promenent avec des dames sur une terrasse qui tient à une maison particuliere. A droite, on voit commencer le faubourg de Galata, le quartier le plus peuplé et le plus commerçant de Constantinople. C'est là où les négociants ont spécialement établi leur habitation et leurs magasins; de nombreux vaisseaux indiquent le mouvement le plus actif. C'est le rendez-vous de tous les bâtiments de commerce. A gauche, sur le même plan, s'offre une fonderie de canons (Tophané) à laquelle les maisons de Péra sont contiguës. La grande mosquée de *Tophané* occupe le milieu; une coupole qu'on voit ensuite indique un bain public.

Si de là les regards se portent au loin sur le rivage d'Asie, ils distinguent d'abord la montagne de *Boulgourlou,* la plus élevée de celles qui dominent Constantinople. Là se trouve une source dont la salubrité est très vantée. On la nomme *Sultan-Sou* (eau du Grand-Seigneur); c'est en effet la boisson accoutumée de Sa Hautesse. Les habitants d'un village qu'on voit au-dessous de cette montagne et qui porte le même nom ont pour principale occupation d'aller puiser l'eau de Sultan-Sou, que les Turcs regardent comme l'un des meilleurs remedes. Plus bas sont les douanes et les principaux magasins de Scutari. Cette ville commerçante se développe : on apperçoit sa grande mosquée; on suit l'étendue de ses longs cimetieres qui s'offrent de loin comme une forêt de cyprès et se prolongent jusqu'au promontoire de Chalcédoine. Celui-ci se termine par une langue de terre nommée *Féner-Baktché* (jardin du fanal). Une tour assez élevée y indique le port de Constantinople aux vaisseaux qui arrivent la nuit. L'amphithéâtre du rivage d'Asie est fermé par le village de *Kadi-Kieuï*, bâti sur les ruines de Chalcédoine.

VUE DU CHAMP DES MORTS,

PRÈS PÉRA.

Quelque religieux que soient les Turcs, quelque dominés qu'ils soient par les affections domestiques, ils remplissent les devoirs funebres envers leurs parents avec un excès de simplicité qui pourroit porter l'observateur superficiel à les accuser d'indifférence. Mais il faut observer que leur religion, à la fois sévere et contemplative, exclut toutes ces pompes qui exaltoient l'imagination des peuples anciens, et qui sont encore de nos jours employées dans les solennités chrétiennes. Elle rejette tous les secours qu'elle pourroit emprunter des beaux-arts. La priere leur tient lieu de nos plus imposantes cérémonies. Une statue, un portrait, qui, dans un lieu saint, leur rappelleroient l'image de l'objet le plus chéri, leur paroîtroient une profanation. Il se peut encore que les Turcs soient arrêtés dans l'expression de leurs regrets pour les parents qu'ils ont perdus, par ce flegme qui les caractérise, et dont leur orgueil se fait une loi. Ainsi, dans leurs funérailles, on ne voit point ces scenes de désespoir si ordinaires chez les anciens. Les parents ne suivent pas même le convoi: un seul Imam le conduit. Le corps est porté tantôt par des amis, tantôt par des mercenaires, et souvent par des hommes qui, voulant faire un acte de piété, se relayent pour remplir ce devoir.

Les Grecs ont, à cet égard, conservé la tradition des mœurs antiques. On voit encore à la suite des convois funebres, des veuves, les cheveux épars, les vêtements en désordre, se frapper la poitrine et pousser des gémissements douloureux. Les femmes même, connues pour avoir eu les plus graves sujets de plainte contre leurs maris, affectent de donner le spectacle de ce deuil fastueux. Chez les Arméniens, l'usage est encore de louer des pleureuses pour accompagner les enterremens et représenter la famille du défunt.

Mais si les obseques des Musulmans sont privées de tout appareil, on n'a jamais pu reprocher à leurs cimetieres la barbare incurie qui a si long-temps souillé les nôtres.

C'est pour les Turcs le plus haut privilege que d'être enterrés dans des chapelles construites auprès d'une mosquée; ou plutôt ce privilege n'appartient guere qu'aux Sultans et à leur famille. Il arrive quelquefois, mais rarement, que les Grands-Visirs et les autres personnages éminents de l'état soient jugés dignes de cet honneur. Mais, si un grand a fait construire une mosquée, ou s'il lui a fait une donation considérable, un petit jardin clos lui sert de sépulture.

Les Turcs, dont la tolérance pour la religion chrétienne va jusqu'à permettre les cérémonies extérieures de cette religion dans les faubourgs de Constantinople, laissent aux Grecs, aux Arméniens, à tous les Francs, leurs cimetieres particuliers. On y trouve la même distribution, le même genre d'ornements, les mêmes bosquets. Le cimetiere

de Péra est tellement agréable, qu'il est devenu la promenade habituelle des Européens; et, très souvent, ils portent un air d'alégresse et de fête dans ces champs de la mort. Comme les premieres heures du jour sont consacrées aux inhumations, on n'est que trop porté à oublier dans la promenade du soir, la destination sévere et sombre du lieu où l'on vient se réunir.

La liberté de cette promenade est assurée par des Bostandgis, corps militaire chargé principalement de la garde des jardins du Grand-Seigneur. Ils ont imaginé d'y bâtir un kiosque, et ce sont eux qui distribuent aux promeneurs, des siéges, du café, du sorbet, et des pipes. Un vent du nord, qui regne neuf ou dix mois de l'année sur les bords du Bosphore, entretient une fraîcheur délicieuse dans cette promenade. Il faut l'abandonner quand c'est le vent du midi qui souffle: alors on respire un air brûlant; et les Européens ne peuvent se défendre de la langueur, qui est l'état ordinaire des Orientaux. Presque toujours ce vent du midi annonce un orage. Les Turcs se rendent aussi dans cette promenade; il leur est sévèrement défendu d'y insulter les Européens. Un Bostandgi arrête ou charge de coups tous ceux qui se permettent une violence, une insulte. Loin d'imiter la mobile activité des Européens, les Turcs restent toujours assis à la même place, et contemplent avec surprise leurs mouvements continuels, dont ils ne comprennent pas l'objet.

Le kiosque des Bostandgis, à la droite du tableau, sert de limite au cimetiere des Européens, et à gauche, sur une petite éminence, commence celui des Arméniens. C'est le centre où aboutissent les routes de Constantinople et des villages de Tarapia, de Buyuk-Déré, et de Dolma-Bagtché. On aperçoit quelques maisons de ce dernier village, bâti sur le penchant de la rive européenne du Bosphore. Il est habité en grande partie par les seigneurs de la cour du Sultan, et par ce monarque lui-même, qui vient y passer quelques mois de la belle saison. Le dôme dont vous voyez s'élever le sommet sur la droite de Dolma-Bagtché appartient au palais de Beschik-Tasch, maison d'été de Sa Hautesse. Le reste de cet édifice, ainsi que la partie inférieure du village, sont dérobés à la vue par l'escarpement de la côte. Sur la rive opposée, à droite, vous découvrez l'antique cité de Chrysopolis, aujourd'hui Scutari; c'est là que sont établis les greniers d'abondance qui servent à alimenter la capitale, et fournissent des approvisionnements aux flottes ottomanes. La montagne de Boulgourlou, couverte d'arbres touffus, domine la ville, et forme une perspective majestueuse.

VUE DE L'ENTRÉE DU BOSPHORE,

AVEC UNE PARTIE DE LA VILLE DE SCUTARY;

PRISE DE LA TOUR DE LÉANDRE.

Pour peindre l'entrée du Bosphore, et représenter ses rives dans une vaste étendue, l'artiste a saisi le moment où le soleil prêt à quitter l'horizon, répand une douce lumiere sur une des scenes les plus riantes et les plus pompeuses qu'il éclaire dans sa course. A l'aspect des grands tableaux de la nature l'imagination sent le besoin de l'ordre, et ne jouit complètement du plaisir d'admirer que lorsqu'elle a choisi le lieu le plus favorable à une contemplation calme et méthodique. Ici l'artiste a trouvé le point de vue qui réunit le mieux l'étendue et la clarté, dans un rocher qui s'éleve sur le canal plus près du rivage d'Asie que de l'Europe. Ce lieu le secondoit encore pour un autre objet important, celui de faire connoître différents détails de la navigation du Bosphore. Qu'on examine ce rocher, on voit que la nature et l'art en ont fait une sorte de vigie. On l'a nivelé, on l'a pavé de larges dalles; on y a creusé une citerne; on y a placé des batteries qui n'ont eu long-temps d'autre destination que celle de saluer le Grand-seigneur à son passage, et d'annoncer les grandes fêtes; depuis l'apparition des Anglais devant Constantinople, des ingénieurs français ont mis cette roche en état de défendre l'entrée du canal de la mer Noire. Une tour dont l'aspect pittoresque sera mieux présenté dans une autre planche, illustre le rocher sur lequel elle a été bâtie, par le nom imposant, mais trompeur, de la *tour de Léandre*. On sait qu'un autre canal, celui de l'Hellespont, connu aujourd'hui sous le nom de *Dardanelles,* fut témoin et du prodige d'amour et du malheur de l'intrépide amant d'Héro. Il est vraisemblable que les Européens en imaginant cette dénomination ont faussement interprété celle de *Kiz-Koullessy,* ou *tour de la fille,* que les Turcs lui ont donnée par allusion, à ce qu'on croit, à une de leurs princesses, dont elle fut la prison. Quittons ce monument peu digne de nous occuper, et saisissons tout ce qu'avec une sagacité remarquable l'artiste a retracé pour peindre aux yeux exercés, et faire même entrevoir aux personnes les moins versées dans la marine, la navigation du Bosphore.

Les personnages placés sur la tour de Léandre sont des *Bostandgi* chargés de la garde et du service de cette tour. Un d'entre eux tire le bateau de son camarade pendant que l'autre essaie de mettre à flot un kaïque. Une frégate à la voile, placée dans le second plan, indique la marche des vaisseaux qui sortent du port de Constantinople, afin de doubler la pointe du sérail. Lorsqu'ils cinglent vers l'Europe, ils ont coutume de s'élever jusqu'à la hauteur d'*Orta-Kieuïh,* et là une brise favorable les

pousse dans la direction des courants. Ils déploient leurs voiles, rangent la tour de Léandre, saluent la pointe du sérail, et s'avancent dans les eaux de la Propontide. Derriere la frégate dont je parle, et presque dans son sillage, on reconnoît un volik de la mer Noire. Sa coupe, ses antennes, la hauteur de la poupe, rappellent les constructions anciennes et les premiers essais de la navigation. Deux vaisseaux à la voile indiquent l'entrée du Bosphore et sa direction vers cette mer.

Ce mouvement maritime est agrandi par l'imagination, qui voit dans ces bâtiments de toute espece les communications de l'Europe avec l'Asie. On se plait à suivre des barques se dirigeant vers Scutary; on s'arrête long-temps sur cette ville que la nature a destinée à être l'entrepôt du commerce de l'Orient, et qui dut sans doute aux richesses qui lui étoient confiées le nom qu'elle portoit autrefois de *Chrysopolis* ou *ville d'or.* Son opulence lui a été funeste, nulle ville peut-être n'a été plus souvent saccagée et brûlée, mais elle a toujours repris par degrés sa splendeur dès que les guerres et les révolutions des Barbares se sont appaisées. Elle est encore l'ornement de ces magnifiques rivages, et l'une des échelles les plus importantes du canal; on évalue sa population à quatre-vingt mille ames; elle doit beaucoup d'embellissements à la piété des Turcs de Constantinople, à la tendre vénération qu'ils conservent pour elle, au souvenir qu'elle a été pour eux comme une ville natale, peut-être aussi à la pensée qu'elle pourra devenir leur refuge. Là sont les tombeaux de leurs peres; ils croient eux-mêmes que leurs restes ne jouiront que là d'un respect inviolable. Dans leurs festins les plus délicieux ils tournent leurs regards avec mélancolie et tendresse vers cette douce et derniere patrie.

Le caractere religieux que doit avoir une ville ainsi respectée par les Turcs, se déploie dans la partie de Scutary que l'artiste nous représente, et sur-tout dans un dôme majestueux qu'il a éclairé de toute la pompe du soleil couchant. On admire cette haute mosquée que les Turcs nomment *Ibrikdjamisi,* à cause de sa ressemblance avec une aiguiere orientale. Les édifices qu'elle domine annoncent le séjour de l'opulence. Les maisons turques, percées d'une infinité de fenêtres, sont spacieuses, élégantes; mais ce qui en fait le plus bel ornement, c'est une multitude de lentisques, de mûriers, de cyprès, dont les cimes élevées s'entrelacent avec les coupoles et les minarets des mosquées. Une ville toute couverte de ces ombrages solennels semble destinée au recueillement et aux longues rêveries qui font les délices des Orientaux.

A l'extrémité du second plan on remarque un *Sultan-kioschk*, pavillon du sultan. C'est là qu'au bruit imposant des vagues du Bosphore, assis sur un riche sopha, et couvert des ombres de l'acacia et de l'arbre à soie, le Grand-seigneur vient quelquefois jouir de la vue du magnifique canal qui fait ou devroit faire la splendeur de son empire.

En-deçà du pavillon impérial, l'artiste, pour indiquer le point où le commerce est le plus animé entre les deux rives, a placé quelques figures, et tout ce qui annonce le mouvement et l'activité. On transporte, on embarque des marchandises; des bateaux abordent et s'éloignent. Un kaïque élégant à une seule voile, et gouverné par un

aviron, est près de toucher le rivage. Au-dessus on découvre le sentier tortueux qui conduit sur la place de la principale mosquée de Scutary.

Parcourons maintenant, en nous supposant toujours placés sur le rocher de la tour de Léandre, la vaste scene que nous offre le rivage d'Europe. Ce sont pour la plupart des sites délicieux et pittoresques, dont l'artiste donne ailleurs des descriptions particulieres. Une indication rapide suffira pour les faire connoître ou les rappeler.

Sur la gauche du tableau on découvre l'extrémité de *Dolma-Baghtsché;* entre deux vaisseaux mouillés près du rivage on voit un pavillon que des groupes d'arbres environnent. Les montagnes s'abaissent pour former en cet endroit un agréable et frais vallon, asile de paix où, sous l'ombrage des platanes, les Turcs viennent souvent goûter leurs indolents plaisirs, ou se livrer à des exercices que l'artiste représente ailleurs.

Le palais de *Beschik-Tasch* se découvre ensuite; on fera connoître cette maison de campagne du Grand-seigneur.

En suivant la côte on arrive au village de Beschik-Tasch, qui se prolonge jusqu'au palais de la *Béhan-sultane,* l'une des sœurs de Sélim III. C'est une maison dans le goût moderne des Turcs, c'est-à-dire un mélange de l'architecture européenne unie à l'architecture orientale. Entre ce palais et celui de la *Hadidgé-sultane*, autre sœur de Sélim III, situé sur la pointe de *Defterdâr-Bournou*, se trouvent le village et la baie d'Orta-Kieuïh, que les vaisseaux sortant de Constantinople reconnoissent, comme on l'a dit, avant de se diriger vers l'Europe.

M. Melling, attaché pendant plusieurs années à la sultane Hadidgé, en qualité de dessinateur et d'architecte, a fait entrer dans sa collection une vue particuliere du palais de cette princesse, et du pavillon qu'il y a ajouté par son ordre sur la pointe de Defterdâr-Bournou. Ici cette pointe dérobe la vue d'une partie du Bosphore qu'elle semble fermer, et l'œil ne distingue plus que la côte d'Asie, qui occupe le dernier plan.

En montrant ce tableau, soit à des voyageurs qui ont parcouru les environs du Bosphore, soit à des Orientaux qui habitent sur ses rives, M. Melling a souvent eu la satisfaction de les voir, à l'aide des sinuosités et des contours des collines qu'il a tracés avec une exactitude rigoureuse, se rappeler les vallées qu'elles forment et les plaisirs dont on y jouit. Ainsi les Turcs se croyoient transportés derriere le palais de la Béhan-sultane, dans la prairie de *Yahya-Pacha,* quoiqu'ils ne pussent entrevoir ici que les côteaux qui la dominent. Ce lieu leur est cher parceque sous un ombrage paisible et mystérieux leurs femmes s'y livrent à divers amusements. Les sultanes elles-mêmes se rendent assez souvent, sur-tout le mercredi, dans ce lieu solitaire et presque ignoré des étrangers. Là les unes prennent sur l'herbe un repas frugal, assises auprès d'une source et sous des berceaux formés par la nature; d'autres écoutent avec l'apparence du plaisir une musique bruyante et peu propre à flatter des oreilles délicates, ou regardent avec attention des jeux et des tours tels que ceux dont le peuple s'amuse dans tous les pays de l'Europe; quelquefois renonçant à l'extrême réserve qui

leur est imposée, elles donnent des signes d'une joie enfantine, et font entendre des éclats de rire immodérés.

Orta-Kieuïh rappeloit d'autres souvenirs aux Européens qui ont visité ce village commerçant. C'est là qu'ils ont vu, dans des cafés attenant à une mosquée, les Musulmans tantôt animés par l'intérêt et tantôt par le plaisir, sortir de leur monotone gravité. Là des derviches et des mollacks, prenant une attitude imposante, racontent quelquefois avec une éloquence remarquable pour ceux qui connoissent la langue du pays, de vieilles histoires ou des aventures de voyages dans lesquelles le merveilleux va toujours en croissant; et l'auditoire aussi attentif que respectueux ne laisse échapper aucun signe d'incrédulité. On distingue parmi les habitants d'Orta-Kieuïh de bons et fideles Arméniens; ce peuple a forcé l'estime et les égards de ses vainqueurs par une bonne foi irréprochable, et par une décence austere, qualités sans lesquelles il n'est point de vertu pour les Orientaux. Les Arméniens en général occupés du commerce, ne l'exercent point comme un peuple qui, plein de haine contre des maîtres qu'il craint, cherche tous les moyens de les tromper dans les transactions particulieres; leur parole est sacrée, leur vie frugale, et toutes leurs manieres respirent la loyauté. Ces chrétiens, dont le cœur est simple et dont les mains sont pures, inspirent une telle confiance au gouvernement, qu'il leur confere des emplois importants dans l'administration des finances; et ils y conservent leur intégrité. Les Turcs aiment à les opposer aux Grecs qui exercent leurs intrigues bien plus que leur industrie dans la ville de Constantinople. Ceux-ci se discréditent par une duplicité qui empêche de compter sur eux, par une adulation banale, enfin par la plupart des vices qui naissent de la servitude; à la moindre étincelle de faveur ils se livrent à une magnificence qui n'exclut pas les plus sordides détails de l'avarice; en général ils se contentent de connoissances superficielles qui peuvent les rendre un moment utiles aux Turcs. On ne parle ici que des Grecs qui habitent le *Fanar,* à Constantinople; les mœurs des autres offrent souvent des traits plus recommandables ; elles ont été décrites par M. de Choiseul-Gouffier, observateur aussi exact qu'ingénieux.

PALAIS DE BESCHIK-TASCH,

SÉJOUR HABITUEL DU GRAND-SEIGNEUR PENDANT L'ÉTÉ.

La vue d'un palais oriental présente un vif attrait à la curiosité. Un despotisme immuable maintient une telle uniformité dans les usages, dans les arts et dans le luxe des empires d'Asie, que la demeure d'un monarque ottoman peut figurer à notre imagination celle des Ninus et des Artaxerce. Ainsi le monument le plus moderne se pare des couleurs imposantes de l'antiquité la plus reculée. Nous voulons le confronter avec les témoignages de l'histoire, avec les récits des voyageurs, et même avec ces contes qui nous sont familiers dès l'enfance, et dans lesquels les palais les plus magnifiques s'élevent avec tant de rapidité. Enfin, guidés par ce penchant qui nous entraîne vers tout ce que couvrent les voiles du mystere, nous brûlons de pénétrer dans cette enceinte redoutable où la volupté est placée sous la garde de la terreur.

Beschik-Tasch, séjour favori de Sélim III, est situé à l'entrée et sur la rive européenne du Bosphore. Pour expliquer l'élégante gravure qui représente ce palais, nous suivrons les indications de M. Melling; et dans des descriptions faites d'après ses récits nous tâcherons d'imiter l'ordre et la vérité qui regnent dans ses tableaux.

Le vallon de *Dolma-Baktché* est le premier objet qu'on découvre à gauche de cette Vue. Du même côté sont trois kiosques bâtis sur pilotis, où l'on a ménagé pour le Grand-Seigneur un plaisir digne de l'indolence asiatique : il peut, en soulevant une trappe, pêcher à la ligne sans se déranger de son sopha. Des fleurs peintes sur les murailles, et d'autres ornements que le goût européen ne désavoueroit pas, donnent à ces pavillons un aspect plein de grace et de fraîcheur. De riants parterres les séparent du *Harem* (demeure des femmes), dont on n'apperçoit ici que quatre corps de bâtiment, les autres étant cachés par les constructions des premiers plans. Nulle recherche, aucun ornement extérieur, ne distinguent ces bâtiments des maisons particulieres; mais on les reconnoît à l'extrême élévation des fenêtres garnies d'un treillage très serré, et disposées de façon que les femmes puissent voir sans être vues. Si leur vanité souffre, au moins leur curiosité est satisfaite. C'est pour elles un jour de fête que celui où le Grand-Seigneur se rend par eau à l'un de ses palais d'été. Heureuses celles qu'il honore de son choix pour venir partager ses fortunés loisirs ! Il part au lever du soleil; les femmes s'embarquent entre neuf et dix heures. Réunies au nombre de dix ou douze dans des bateaux élégamment sculptés, dorés et peints de différentes couleurs, elles s'avancent comme les reines du Bosphore; mais ces reines sont prisonnieres. A la poupe de chaque bateau est pratiquée une chambre couverte d'un drap rouge, ayant des lucarnes grillées et une porte que l'on ferme au cadenas dès que les femmes y sont entrées. Deux eunuques noirs debout, l'un devant, l'autre derriere cette chambre, les surveillent, écartent les regards profanes, et chassent toutes les barques à une distance

respectueuse. Au départ et à l'arrivée du cortége, des Bostandgis dressent de hauts paravents qui, tenant d'un côté au bateau et de l'autre au harem, forment un couloir étroit pour le passage des femmes, qu'ils dérobent à tous les yeux. Le grand pavillon, à gauche duquel est un parterre, et dont le rez-de-chaussée offre une galerie de colonnes gothiques, est l'entrée du harem et des appartements du Grand-Seigneur.

Sans doute on éprouvera une piquante surprise en voyant ce palais oriental embelli par un kiosque d'une architecture qu'on ne trouve plus dans des contrées où elle brilloit autrefois. On dissertera peut-être un jour sur cette partie de Beschik-Tasch, et des étrangers lui feront l'honneur de la prendre pour un monument des Grecs. Ce kiosque et la galerie au milieu de laquelle il s'éleve ont été construits pour Sélim III par M. Melling, alors architecte de la sultane Hadidgé, sœur de ce monarque. L'appartement de la sultane Validé, auquel aboutit l'extrémité droite de la galerie, est encore l'ouvrage de M. Melling, ainsi que le quai long de trois cents pieds, orné d'une balustrade, et le plus beau qui borde les rives du Bosphore. Le kiosque, bâti en bois et soutenu par huit colonnes de marbre blanc d'ordre ionique, s'avance sur toute la largeur du quai. La galerie est d'ordre corinthien. Sélim III, qui montrait pour les arts européens une préférence dont la superstition lui a fait un crime, applaudit à ce genre d'architecture, et accorda à M. Melling la distinction d'une pelisse, jusque-là réservée aux ambassadeurs ou à des étrangers au service de Sa Hautesse.

Le kiosque persan, à la droite du tableau, est bâti en pierre, et revêtu extérieurement de faïence dans toute la partie au-dessus du rez-de-chaussée; les eaux y ont été rassemblées avec un luxe qui va jusqu'à la profusion; entre les fenêtres elles tombent dans des coquilles de marbre d'inégale grandeur et disposées en pyramide. Au milieu du pavillon est un vaste bassin d'où s'élancent plusieurs jets d'eau. Les plafonds et les panneaux sont couverts d'arabesques d'une finesse admirable.

Les personnages qu'on voit au-dehors du palais sont des *Itchoglan* (pages) et des *Agalar* (officiers de service); ils profitent des heures où le Grand-Seigneur est dans son harem, pour se récréer et fumer à leur aise. Cette Vue présente encore d'autres détails tels que la chaloupe d'un navire, le bateau du Kizlar-Aga qu'on se dispose à remiser, et des signaux alignés à une certaine distance du rivage que les bateaux publics ne doivent point passer par respect pour le Souverain.

L'artiste n'a pu qu'indiquer ici par des masses d'arbres les jardins de Beschik-Tasch. Vastes et bien distribués, mais mal entretenus, ils exhalent des parfums délicieux quand l'ombre du soir descend, quand les premieres gouttes de la rosée tombent sur les jasmins à fleurs doubles que le défaut de culture n'empêche pas de s'y multiplier. Tous les sens sont alors enivrés à la fois; l'air retentit de divers instruments, du chant des oiseaux, et du bruit des vagues du Bosphore. L'horizon à demi-voilé ne retranche quelque chose d'une immense perspective que pour rendre le reste plus doux et plus facile à contempler. Mille plaisirs différents annoncent que l'heure de la volupté est arrivée, et disposent l'ame à en recevoir les plus vives impressions.

PALAIS DE LA SULTANE HADIDGÉ,

À DEFTERDAR-BOURNOU.

Avant de nous occuper du site et du palais représenté dans cette gravure, nous devons saisir l'occasion qui nous est offerte de rapporter l'origine des relations de M. Melling avec la sultane Hadidgé. Cette princesse, sœur du sultan Sélim III, avoit toujours été l'objet de la plus tendre affection de son frere. C'étoit à elle qu'il confioit le plan judicieux qu'il avoit conçu pour familiariser par degrés les farouches Musulmans avec les arts et la civilisation de l'Europe. Elle entra dans tous ses goûts. Elle avoit obtenu de pouvoir visiter une charmante habitation et des jardins fort agréables, que M. le baron de Hübsch, chargé des affaires du roi de Danemarck, avoit fait construire dans le village de Buyuk-Déré. Les jardins sur-tout la frapperent vivement; elle conçut le plus vif desir d'en avoir de semblables; mais où trouver à Constantinople un artiste qui pût satisfaire au desir de la Sultane? M. le baron de Hübsch lui désigna M. Melling, qui accepta cette commission. Cet artiste ne connoissoit alors ni la langue ni les usages ottomans; on lui donna un interprete. Il pressentoit combien, dans le palais même de la Sultane, il auroit de préjugés à combattre. Son début fut en effet contrarié par de petites persécutions subalternes; il prit la résolution de ne se prêter à aucune lâche complaisance. Ce fut avec un grand étonnement qu'on le vit, au bout de quelques jours, s'éloigner brusquement de ce palais. La Sultane, à laquelle il avoit déja eu l'honneur d'être présenté, marqua le plus vif mécontentement à la nouvelle de son départ; elle ne douta point que les mauvais procédés de ses officiers n'en eussent été la cause. M. Melling, rendu à sa liberté, assistoit à un bal chez M. le comte de Ludolf, ministre du roi des Deux-Siciles, lorsqu'il vit arriver un Baltadgi de la Sultane, qui venoit le conjurer de revenir. Notre artiste y consentit. Son retour fut marqué par des témoignages de considération que l'on n'obtient guere dans de tels lieux, si on a le malheur de se laisser intimider. Il reprit son ouvrage avec ardeur. La Sultane desiroit changer les ornements de l'intérieur de son palais; M. Melling exécuta en relief, avec de la cire, ceux qu'il projetoit. La Sultane les vit, et en parut très satisfaite. Le plan du jardin avoit été exécuté. M. Melling reçut le titre d'architecte de la Sultane, et on lui assigna des appointements fixes. Il s'occupa de changer tous les ornements de l'intérieur du palais. Une simplicité élégante fut substituée à un luxe de dorures et de couleurs qui ne laissoient point de repos à l'œil. Chaque jour il s'avançoit dans la confiance de la princesse: il avoit fait des progrès dans la langue turque; il eut des relations directes avec la Sultane; elles avoient lieu par le moyen d'une correspondance. La Sultane écrivoit une demande qu'elle faisoit porter à M. Melling par un officier qui venoit rapporter la réponse. Cette correspondance se faisoit en langue turque, mais en caracteres européens; M. Melling

les avoit fait connoître à la Sultane, qui apprit en peu de temps à en faire usage. L'interprete fut renvoyé.

Le Grand-Seigneur rendoit souvent des visites à sa sœur; il vit avec beaucoup de satisfaction le travail de M. Melling, et il chargea cet artiste de construire pour lui, à Beschik-Tasch, un kiosque dont l'intérieur devoit être orné à l'européenne. Comme la Sultane cherchoit toujours quelques nouveaux moyens de divertir son auguste frere, M. Melling lui proposa de construire un jardin en forme de labyrinthe. La Sultane sourit à cette idée, et se montra impatiente de la voir exécutée. Le labyrinthe fut planté de lilas, de rosiers, d'acacias, qui s'élevent fort haut dans ces contrées, et qui se prêtent à toutes les formes que le ciseau veut leur donner. Les sinuosités en étoient tellement imaginées, que presque tous les sentiers ramenoient au centre, et que les moyens de sortir se découvroient difficilement. Le sultan Sélim, malgré toute sa gravité, s'amusa beaucoup de toutes les erreurs de ce petit dédale. Ce fut un jour d'alégresse et de folie que celui où la Sultane fit entrer les jeunes filles attachées à sa personne dans ce labyrinthe. Après les premiers moments donnés aux jeux, elles chercherent des issues pour rentrer dans le harem. Ramenées sans cesse au même lieu, elles se croyoient au pouvoir d'un enchanteur; mais la prison leur paroissoit agréable, le jardin retentissoit de leurs éclats de rire, et des appels inutiles qu'elles faisoient à leurs compagnes. Quelques unes d'elles qui parvinrent à trouver la seule issue jouissoient malignement de l'embarras des autres. Enfin elles recouvrerent successivement la liberté; et, depuis ce temps, la plus grande faveur qu'elles pouvoient demander à la Sultane étoit la permission de se promener dans le labyrinthe.

Le Basch-Aga, premier Eunuque du harem de la princesse, voyoit avec un extrême déplaisir le crédit de M. Melling : il s'emportoit à chacune des innovations proposées; et tout embellissement dans le goût européen lui paroissoit contraire aux lois du Coran. Il n'étoit pas cependant lui-même un si sévere observateur des préceptes du Prophete, qu'il ne vînt quelquefois boire du vin grec chez l'artiste auquel il portoit envie; enfin son dépit alla jusqu'à la fureur, et il osa s'emporter contre la princesse elle-même. M. Melling, qui se promenoit alors dans le jardin, avoit entendu toute la dispute dont il étoit l'objet; il écrivit sur-le-champ à la Sultane, et lui annonça la résolution où il étoit de sortir pour jamais d'un lieu où il n'espéroit plus pouvoir être respecté, puisque la Sultane ne savoit pas s'y faire respecter elle-même. La délibération ne fut pas longue; la Sultane prit son parti avec vigueur; et, dès le lendemain, le Basch-Aga fut jeté dans un bateau sur le Bosphore, pour être conduit dans un exil fort éloigné, d'où il ne lui fut jamais permis de revenir. La Sultane fit construire par M. Melling un petit hôtel en architecture réguliere : on le voit, dans la gravure, à côté du grand palais de la Sultane.

C'étoit à M. Melling que plusieurs Ministres étrangers s'adressoient pour obtenir la faveur d'entrer dans l'intérieur du palais et dans le jardin de la sultane Hadidgé. La Sultane ne se montroit point; mais elle leur faisoit servir des confitures, du café, des sorbets : elle avoit même souvent la complaisance de se retirer à l'extrémité de son harem pour leur laisser voir l'intérieur de son appartement, et même sa salle de bain,

qui étoit ornée de marbres de toutes couleurs, et où le goût le plus pur s'allioit avec la magnificence. M. le comte de Ludolf, en sortant de visiter les jardins de la Sultane, avoit trouvé dans son bateau de beaux présents qu'elle y avoit fait placer suivant l'usage oriental: c'étoient plusieurs schalls de cachemire, diverses pieces d'étoffes de l'Inde très riches, des mouchoirs brodés, des pastilles du sérail, et des flacons d'essence de rose. M. de Ludolf chargea mademoiselle sa fille d'aller offrir à la Sultane un présent qui consistoit en objets d'orfévrerie et de bijouterie d'une grande valeur et d'un travail précieux. Le jour où cette demoiselle fut présentée à la Sultane, cette princesse recevoit la visite de son auguste frere. Le Sultan avoit un vif desir de se former une idée des talents d'agrément que possedent les dames européennes. Mademoiselle de Ludolf étoit accompagnée de mademoiselle Amoreux, fille de l'ancien consul de France à Smyrne. La premiere de ces demoiselles joignoit une charmante figure à la taille la plus élégante: elle étoit dans toute la fraîcheur du jeune âge; son maintien étoit plein de décence et de dignité. Mademoiselle Amoreux étoit une jeune brune très spirituelle, et dont la figure mobile contrastoit singulièrement avec le calme de sa belle compagne. Présentées l'une et l'autre à la Sultane, cette princesse mit beaucoup de grace à les prévenir, à les interroger, et à les féliciter: elle avoit fait apporter une harpe. Mademoiselle Amoreux joua différents airs avec goût et avec légèreté. Les morceaux sérieux et savants n'obtenoient qu'une assez froide approbation; ceux dont le chant étoit vif et gai charmoient toute l'assemblée. Ces deux jeunes personnes danserent ensuite avec beaucoup d'agrément des ménuets et des allemandes. Le Sultan, placé derriere un paravent grillé, voyoit ces demoiselles sans en être vu. M. Melling, chargé de leur transmettre les témoignages de la satisfaction du Sultan, fut étonné de voir combien Sa Hautesse savoit se conformer à toutes les convenances. Ces deux jeunes personnes, en se retirant, reçurent de la Sultane des présents fort précieux et proportionnés au rang de leurs peres.

M. Melling étoit chargé non seulement de tout ce qui étoit relatif à l'architecture et au dessin, mais aussi de l'examen de tout ce qui étoit acheté pour le harem. Madame Melling fut aussi chargée de diverses emplettes.

Le Sultan se passionnoit de plus en plus pour les arts européens. M. Melling venoit d'achever le kiosque de Beschik-Tasch, dont il a été donné une description particuliere dans cet ouvrage. Le Sultan, charmé de cette élégante construction, se proposoit de récompenser M. Melling par le titre d'architecte de Sa Hautesse, que demandoit pour lui la sultane Hadidgé. Différentes vues qu'il avoit faites des sites du Bosphore plurent tellement à ce prince et à sa sœur, qu'on lui fournit tous les moyens de compléter cette collection; et c'est là l'origine d'un ouvrage que le public a si favorablement accueilli. Enfin le Grand-Seigneur conçut le projet de faire bâtir un palais magnifique dans le goût européen, à la pointe du sérail de Constantinople. Les plus beaux marbres se trouvoient à la disposition de l'architecte; on ne devoit épargner aucune dépense pour rendre ce monument digne de la plus admirable position de l'univers. M. Melling se sentit effrayé d'une si grande entreprise; et il consulta M. Kauffer, architecte consommé dans son art, que M. le comte de Choiseul-Gouffier, ambassadeur de France à Constan-

tinople, avoit amené avec lui, et qui venoit d'entrer au service turc. Celui-ci s'offrit avec empressement pour concourir à l'érection de ce palais. L'invasion inopinée de l'Égypte par les François fit évanouir l'espérance des deux architectes; on ne s'occupa plus que de la guerre. Le ministere n'avoit rien préparé pour repousser cette agression; indigné contre les Francs, il condamna toute amélioration dans le système européen. M. Melling s'éloigna, non sans regret, du palais de la princesse.

Nous n'avons plus maintenant qu'à donner la description de la planche qui nous occupe, c'est-à-dire du palais de la Sultane, à Defterdar-Bournou.

On y voit d'abord une aile de bâtiment, dont les croisées sont sans grille ni treillage, qui est consacrée au logement du Basch-Aga, ou Eunuque noir de la Sultane. Ce bâtiment est hors de l'enceinte du palais de la Sultane. L'appartement du Basch-Aga est à l'entre-sol, et le premier est destiné à recevoir les officiers qui accompagnent le Grand-Seigneur dans les visites qu'il fait à la Sultane, et qui le quittent à la porte du palais : le Grand-Seigneur peut seul y entrer.

Ensuite vient ce joli pavillon construit sous les ordres de M. Melling, dont les croisées sont garnies de treillages qui cachent la vue des femmes. Ce pavillon communique par une longue galerie découverte, également grillée dans le milieu et surmontée d'un kiosque soutenu par deux grands piliers de bois qui posent dans la mer. En levant une trappe dans ce kiosque, on peut prendre le plaisir de la pêche à la ligne. Là commence le palais de la Sultane, composé uniquement d'un entre-sol ou rez-de-chaussée et d'un beau premier. Les pieces s'étendent dans toute la longueur, et se composent d'appartements destinés à différents usages. Au centre se trouve un appartement affecté uniquement au Grand-Seigneur, qui ne s'ouvre que pour lui, dans lequel il est reçu lorsqu'il vient voir la Sultane sa sœur, et où il passe quelquefois plusieurs jours. C'est dans l'enclos du palais que se trouvent les jardins de la Sultane. Ce palais se prolonge ainsi jusqu'à un mur élevé qui le sépare d'un corps-de-logis destiné au Pacha, époux de la Sultane, lorsqu'il habite Constantinople. Il n'y a qu'une seule porte au rez-de-chaussée, qui communique de ce corps-de-logis au palais de la Sultane, et cette porte ne s'ouvre que par le grand Eunuque noir, d'après l'ordre de la Sultane, et lorsque le Pacha est mandé par elle.

Au-delà de ce corps-de-logis, également séparé par un second mur élevé, se trouve un autre corps de bâtiment qui sert d'habitation au Sultan-Kiaïassy, ou intendant général de la maison de la Sultane; c'est son premier officier de l'intérieur. M. Melling avoit son appartement dans le corps-de-logis du Pacha d'Erzeroum.

En avant du palais on voit en mer le bateau de la Sultane, armé de cinq rameurs. La princesse a derriere elle un Eunuque noir; devant elle, deux dames pour accompagner; et plus bas, deux esclaves. Un bateau destiné aux femmes de sa suite la précede, armé de trois rameurs, dont le premier crie à haute voix l'ordre de se ranger pour laisser passer facilement le bateau de la princesse. Plus loin, on voit deux petits bateaux de promeneurs.

KIOSQUE DE BÉBEK,

PAVILLON

DESTINÉ AUX CONFÉRENCES DES MINISTRES DE LA PORTE OTTOMANE AVEC CEUX DES PUISSANCES ÉTRANGERES.

Les vastes et superbes faubourgs qui couvrent les rives opposées à la pointe du Sérail se terminent à la naissance du Bosphore de Thrace : mais à ce point même ils sont en quelque sorte continués par une suite de villages, de maisons de campagne, et de pavillons, qui s'élevent en amphithéâtre sur les coteaux, au fond des anses, sur les promontoires, enfin tout le long des bords du canal, jusqu'à six lieues de Constantinople, en remontant vers la mer Noire.

L'un de ces villages est *Bébek*, et l'une de ces maisons le *Kiosque*, qui lui est adossé et qui porte son nom. Il est situé dans l'enfoncement d'une petite baie qui s'ouvre entre deux caps, dont l'un est *Effendi-Bournou*, l'autre *Akindi-Bournou*. Son heureuse position la garantit non seulement du trouble des vents, mais même de l'agitation qu'y pourroit porter le voisinage du plus impétueux des courants du Bosphore. Cette baie, s'appeloit autrefois le *golfe des Echelles ;* nom qu'elle ne tenoit pas de la coupe des collines qui la couronnent, mais d'une sorte de jetées communes dans ces mouillages favorables. Sur cette plage, Diane avoit un temple sous le nom de *Dictime*, c'est-à-dire comme protectrice des pêcheurs. Ils fréquentoient en grand nombre ce bassin tranquille, attirés par l'abondance des poissons qui s'y rassemblent.

Le Kiosque, qui fait l'ornement de ces rives, s'y déploie dans une étendue de cent vingt pieds. Il n'offre pas les proportions de la belle architecture; la main de l'art ne lui donna ni cette régularité qui s'accorde avec le goût, ni même cet air de solidité qui fait la noblesse des constructions, parcequ'il éveille l'idée du bienfait des générations passées, ou celle de la reconnoissance d'une race future. Mais par son genre mixte et bizarre, ce bâtiment plaît à l'œil. S'il est un caractere qui domine dans toutes ses parties, c'est la légèreté, empreinte éphémere que portent les constructions des Turcs et qui tient à leurs mœurs. Tout y annonce une demeure créée rapidement pour ne guere durer, par des hommes d'autant plus pressés de jouir, qu'ils craignent beaucoup et esperent peu. Incertain de ce qu'il possede, moins sûr encore de le transmettre aux siens, le Musulman ne veut offrir qu'un appât médiocre à l'envie, et de foibles gages à la fortune. Aussi le Kiosque de Bébek, qui, à peine a vingt-cinq ans d'existence, a déja été reconstruit presque en entier.

Celui qui l'a fait bâtir étoit le célebre Hassan, Capoudan-pacha, que des actions d'une témérité plus aveugle encore qu'heureuse avoient mis, dans un moment de crise et sous un prince timide, à la tête de l'empire ottoman; ayant su rassurer son maître,

mais incapable de sauver son pays; dont le courage, quel qu'il fût, n'égaloit pas la férocité, et qui caractérisoit assez son génie et ses mœurs par le lion dont il se faisoit assister dans les entretiens du commerce le plus amical. Hassan avoit destiné son pavillon aux fêtes dont il amusoit l'indolence d'*Abd'ul-Hamid*. Il en fit don au sultan; et depuis on a fixé ce lieu pendant l'été pour les conférences que tient le *Reïs-Effendi* (ministre des relations extérieures) avec les ambassadeurs des cours étrangeres. L'artiste saisissant cette circonstance, en a formé la scene qui anime son tableau. Le bateau qui paroît à droite, richement décoré, se dirige vers le Kiosque; c'est celui de l'ambassadeur de France, qu'on y voit avec d'autres Européens de sa suite; à l'arriere du bateau est assis un janissaire attaché à l'ambassadeur. De sa maison de campagne il se rend à Bébek, pour conférer avec le ministre ottoman.

L'ensemble de l'édifice se compose de trois pavillons; celui du milieu s'avance en saillie sur les deux autres; leur front est soutenu par des colonnes de marbre. On remarque les contrevents des fenêtres, composés d'une partie supérieure et d'une partie inférieure, dont l'une se leve, et l'autre tombe à-peu-près comme le sabord d'un navire; quelques unes de ces fenêtres se prolongent jusqu'à l'entablement. Le dessus des croisées est décoré de guirlandes artistement peintes. Les toits, couverts de tuiles convexes, sont d'une forme très applatie. Une balustrade entoure le principal corps-de-logis, et on y entre par de petites barrieres qui s'ouvrent sur le quai; un musulman debout indique celle de chaque côté à laquelle aboutit un escalier conduisant au salon des Conférences.

La modestie et la simplicité prescrites par le prophete législateur regnent aussi dans l'intérieur de ce petit palais: quelques glaces en font l'ornement; de simples sophas en composent tout le mobilier. L'usage de converser debout est inconnu aux Turcs; ils ne traitent aucune affaire, ne reçoivent aucune personne qu'assis et sur le sopha, moins encore pour leur commodité que parcequ'une telle attitude répond à cette gravité dont ils se font un devoir envers autrui comme envers eux-mêmes. Peut-être aussi jugent-ils, ce qui est vrai, que le calme et la position aisée du corps sont favorables au bon ordre des idées, et à la sagesse des discussions.

Les ombrages d'un jardin peu étendu s'élevent derriere le Kiosque; son enclos touche presque au village ou bourg de Bébek, dont on apperçoit ici quelques maisons. On ne sauroit distinguer les autres, ce village s'étendant le long d'une gorge ou petit vallon arrosé par un ruisseau. Quelques Grecs, mais sur-tout des négociants arméniens l'habitent. Les contrastes de la façon de vivre des nations asservies avec celle du peuple dominateur; leur sort commun à beaucoup d'égards; des préjugés, des goûts, et des habitudes qui different, pourroient offrir des tableaux piquants. Ils ont ailleurs leur place.

VUE

DE LA PARTIE CENTRALE DU BOSPHORE,

PRISE À KANDILLY.

Quel eût été l'avantage de M. Melling, si, en décrivant un pays regardé comme un lieu d'élite de l'univers, il eût trouvé un peuple vif, ingénieux, ami des arts et de la gloire, pour animer ses paysages! quel effet n'ajoute pas à un tableau la présence ou même le nom d'un personnage dont les vertus ou le génie sont un objet de vénération! Avec quel intérêt, quel recueillement ne considérons-nous pas dans tous ses détails une maison de campagne qu'on nous dit être celle où Scipion l'Africain éprouvoit combien il est facile, au sein de la paix et de la vertu, de pardonner à une patrie ingrate, s'entretenoit avec son ami Lélius d'Annibal vaincu, et prêtoit à l'heureux Térence ses grâces, son goût, et son urbanité! Quel charme de se dire : Voilà Cicéron qui médite, et qui trouve dans la philosophie qu'il perfectionne assez de sérénité pour attendre sans trouble le fer des proscripteurs ! – ou bien : Voilà Platon, entouré de ses disciples ou des amis de Socrate; tous viennent le bénir d'avoir vengé son maître en peignant ce qu'il fut; il semble que le riche aspect de ce beau promontoire enflamme le génie de Platon! – Si M. Melling ne met point en scene de tels personnages, les lieux qu'il décrit n'en rappellent pas moins des souvenirs de gloire. Ils furent habités ou visités par une longue succession de grands hommes. Ce pays fut tour-à-tour le berceau des fables et celui des saintes doctrines qui régissent aujourd'hui l'univers. Ici peut-être Homere chantoit les malheurs de la ville de Troie, assez voisine de ces lieux; ici les Cyrille et les Chrysostome fortifioient par leur puissante dialectique l'édifice naissant du christianisme. Quels sont les spectateurs de la Vue enchanteresse que M. Melling trace ici? des Turcs, des Arméniens, et des Bohémiens qui donnent un grossier divertissement. Mais l'imagination reprend toute sa puissance à l'aspect d'une contrée si propre à l'exciter; et les détails naïfs que l'artiste a rendus, loin d'arrêter l'essor de la rêverie, la font planer sur les révolutions des Empires.

Occupons-nous de ces détails, et saisissons une nouvelle occasion d'ajouter quelque chose au tableau des mœurs orientales.

M. Melling nous a conduits sur une terrasse située au sommet d'une montagne qui domine le village de Kandilly en Asie. Ce village est fort long, et se divise en deux parties, dont la population est très différente : l'une, au bord de la mer, est habitée par des Turcs; l'autre, qui se développe sur le penchant et sur la crete de la montagne,

est habitée par des Arméniens. C'est pour conserver quelque indépendance, ou du moins quelque sûreté, que les Arméniens choisissent des lieux élevés où les Turcs, voisins arrogants mais peu curieux, viennent rarement les troubler; et lorsque quelques uns de ces Turcs viennent clandestinement s'asseoir à leurs festins, malgré tous les préjugés de leur orgueil et de leur religion, ils s'apprivoisent avec leurs hôtes, et deviennent pour eux des parasites complaisants.

C'est un de ces repas que M. Melling représente. Un Turc est assis à côté de trois Arméniens; des Bohémiens font danser devant eux un ours et des singes; derriere eux on voit un domestique arménien qui apporte le café à son maître.

En prolongeant la côte d'Asie, on voit divers villages dont les maisons situées sur le bord de la mer sont celles des Ministres ou autres principaux Seigneurs de la cour de Constantinople; les uns y viennent seulement passer la nuit, et dès le matin montent sur un bateau pour retourner à leurs fonctions; mais les autres, qui, sans avoir encouru la redoutable colere de leur maître, ont cessé de lui être agréables, passent des jours tranquilles dans ces lieux de délices, où ils sont exilés. Les seigneurs turcs, si on peut donner ce nom à des hommes qui ne transmettent point à leurs enfants des honneurs héréditaires, ont peut-être plus de philosophie que les seigneurs européens pour supporter une disgrace; aveuglément soumis aux décrets du destin, leur élévation comme leur abaissement n'alterent en rien leur caractere apathique.

Cette côte d'Asie est terminée par la vue éloignée de la ville de Scutari; celle de Constantinople apparoît au loin à travers les vapeurs de l'horizon.

Le premier objet qui se présente sur la côte d'Europe, à la droite du tableau, est une pointe avancée dite Defterdar-Bournou, où la sultane Hadidgé a son palais: nous l'avons représenté ailleurs. Vient ensuite un village grec considérable nommé Kourou-Tscheschmé, où les princes de Moldavie et de Valachie ont leurs maisons d'hiver: nous avons déja dit qu'ils passent ordinairement la belle saison à Tarapia. Un port fait l'ornement de ce village, et met les bâtiments à l'abri des vents du nord.

Des Albanois habitent le village voisin qui tire de là le nom d'Arnaout-Kieuï. La ville de Constantinople se voit au fond du tableau, lequel est terminé par les montagnes de l'Asie, au-delà de la mer de Marmara.

SECONDE VUE DU BOSPHORE,

PRISE A KANDILLY.

Peut-être on nous demandera compte d'abord d'une scene accessoire qui ajoute beaucoup aux charmes de ce paysage. Les regards s'arrêtent avec plaisir sur un chœur de femmes qui dansent au son de la guitare. A l'élégance, à la noblesse de leur taille, à l'absence d'un voile importun, on reconnoît en elles des Grecques. L'imagination suit avec un attrait particulier des jeux que favorisent un ciel serein, la plus douce température, un site enchanteur. A l'aspect de cette danse, le souvenir des fables antiques et de plusieurs tableaux tracés soit par les poëtes, soit par les historiens de la Grece, se reproduit à l'esprit. Qu'un érudit ou qu'un poëte jette les yeux sur cette scene agréable, ils sauront bientôt l'embellir encore par des rapprochements plus ou moins vraisemblables, plus ou moins ingénieux. D'abord ils remarqueront au milieu de ce groupe assez nombreux une femme qui paroît présider à la danse: de la main droite elle tient un mouchoir déployé, et de la gauche elle s'unit à la seconde dame par un long schall, ou par un mouchoir brodé. Chez les anciens Grecs, il y avoit toujours une reine dans les danses des femmes, comme il y avoit un roi dans les festins des hommes. Tous les mouvements qu'exécute celle-ci sont fidèlement imités par ses compagnes. D'abord elle ne fait que des pas très graves et très mesurés: les attitudes qu'elle prend sont extrêmement diversifiées; quelques unes peuvent paroître bizarres; mais on y cherche des allusions aux fables religieuses ou aux différents usages de l'antiquité. La reine de la danse s'anime bientôt; ses pas deviennent plus légers, plus rapides. Toute la troupe semble tourbillonner autour d'elle, et l'excès de la lassitude, le manque de respiration, mettent seuls un terme à cette danse. Elle se nomme la Roméka: elle paroît avoir beaucoup d'analogie avec la danse grecque nommée Candiote, et dont madame Chénier, mere de deux auteurs qui ont honoré notre littérature, a donné une description fort agréable dans le Voyage littéraire de la Grece de M. Guys. L'opinion commune est que la danse nommée Candiote figure le labyrinthe de la Crete, le malheur d'Ariane abandonnée par Thésée, et les consolations qu'elle reçut de Bacchus. Si les Grecs conservent de vieux usages, c'est en les altérant un peu; et l'on conçoit que dans un long cours de siècles le caprice peut ajouter à une danse des mouvements qui en changent le caractere. Nous ne nous livrerons donc point à des conjectures qui pourroient être hasardées, et nous revenons à un site bien fait aussi pour exercer et charmer l'imagination.

Le point de vue choisi par l'artiste est un des plus heureux que présente cette position; il est pris de la côte asiatique et du village de Kandilly. Les premiers objets qui frappent la vue sont les deux châteaux dont il ne reste plus que des murailles

crénelées prêtes à tomber en ruine, et de vieilles tours qui servent de prison aux Janissaires. Le village de Kandilly est situé en partie sur un promontoire escarpé qui s'allonge au-dessus de la mer, et semble par l'effet de la perspective se joindre au château d'Europe. Les deux rives du Bosphore sont également admirables pour la fertilité du sol et la richesse de la culture; mais les arbres qu'elles produisent indiquent par la diversité de leur forme qu'ils appartiennent à des contrées différentes, quoique nés sous le même ciel. Chaque côté du canal est bordé de belles maisons de campagne. Ce n'est pas seulement la fantaisie et le goût qui, sur la côte d'Asie, ont déterminé les propriétaires à placer leurs habitations si près de la mer; ils ont reconnu que l'air y étoit plus salubre que dans les plaines voisines. Aussi le village de Kandilly n'est-il qu'une longue suite de maisons et de jardins agréables qui se joignent vers le nord à ceux des villages voisins, et se prolongent ainsi sur la rive droite jusqu'à l'embouchure du canal. Des montagnes qui bordent l'horizon dérobent aux yeux la mer Noire et les nuages qui la couvrent, et ne laissent voir qu'un ciel toujours pur. Le village de Kandilly, plus considérable que les autres, s'éleve en amphithéâtre sur le dos des collines qui bordent la côte : il est traversé par un ruisseau renommé à cause de la limpidité et de la couleur de ses eaux. Suivant un usage ancien, à une certaine époque de l'année on vient visiter ce ruisseau des environs de Constantinople : on s'y rendoit autrefois pour prier sur le tombeau d'un Santon très révéré dans le pays; mais il paroît que les miracles de ce saint personnage sont tombés en discrédit, et cette promenade n'a plus aujourd'hui d'autre objet que le plaisir. En cet endroit la mer forme un golfe profond entre le promontoire de Kandilly et le château d'Asie. Les vaisseaux poussés par les orages de la mer Noire craignent de s'y laisser entraîner, et de s'engager dans les bancs cachés sous les eaux.

Le village de Kandilly est peuplé sur-tout par des Turcs et de riches Arméniens. Ceux-ci habitent ordinairement les hauteurs qui dominent le canal, et laissent aux autres le bord de la mer. Les Grecs y sont en petit nombre; ils se sont fixés de préférence sur la rive opposée. Les Européens de nos contrées ont souvent essayé de s'établir sur cette belle côte : proscrits d'abord par le despotisme du gouvernement, puis tolérés par les habitants, ils en furent écartés de nouveau par la faute de quelques uns d'entre eux dont la conduite indiscrete avoit excité des plaintes. Enfin le sultan Sélim III, toujours porté à protéger les Européens, permit à quelques négociants d'acquérir des habitations à Kandilly; mais une police sévere réprime leur humeur turbulente, et les oblige à respecter les mœurs du pays et la tranquillité publique.

Ce sont des Arméniens qu'on voit sur le devant du tableau : leur attention paroît se porter sur le groupe de femmes et sur le joueur de guitare qui semble animer la danse par ses gestes; mais leur gravité naturelle leur interdit de prendre part à ces sortes d'amusements. Le lieu de cette scene est la terrasse d'une maison grecque située à l'extrémité du promontoire.

TROISIEME VUE DU BOSPHORE,

PRISE A KANDILLY.

Le peuple auquel la destinée a soumis les rives du Bosphore contemple depuis long-temps ce magnifique spectacle, sans être tenté ni capable de reproduire par le moyen des beaux-arts ou par celui de la poésie les impressions qu'il en reçoit; et cependant il en jouit avec autant de volupté que pourroient le faire les peuples les plus civilisés et les plus ingénieux. Les Orientaux, privés de plusieurs des plaisirs qui embellissent et diversifient notre existence, se livrent tout entiers à une contemplation extatique des beautés de la nature : ils croient anticiper par là sur le bonheur à venir que le prophete leur promet; c'est le même genre de délices qui leur est assigné pour récompense dans une autre vie. L'imagination de Mahomet, dans ses descriptions les plus riantes, n'a pu aller au-delà du spectacle qu'offrent les rives du Bosphore. Les Turcs se croient des prédestinés entre tous les Musulmans, puisqu'ils occupent une contrée semblable à ces champs fortunés qui seront l'éternel domaine des justes. Les agitations de la mer, le nombre et la diversité des bâtiments qui la sillonnent, quelques danses sur le rivage, enfin l'usage de la pipe, celui du café et quelquefois de l'opium, combattent la langueur à laquelle ils sont enclins. Les sobres et paisibles Arméniens ne se montrent pas moins sensibles aux beautés de ce climat : cette secte chrétienne qui n'a, par sa croyance, aucune conformité avec celle des Quakers, y ressemble beaucoup par l'austérité de ses mœurs, par sa continuelle application au commerce, enfin par sa patience et sa bonne foi. Nous en avons souvent parlé ailleurs; mais nous avons cru devoir ce nouvel hommage à un peuple qui a forcé au respect les maîtres les plus impérieux.

Qui croiroit, à l'aspect de cette planche, que nous sommes encore dans ce beau village de Kandilly que nous avons vu dans la précédente? La nature ne nous offre plus ni les mêmes aspects, ni le même genre de magnificence : on diroit que nous sommes transportés à quelques lieues du spectacle que nous venons de contempler; et nous n'avons fait que tourner les yeux d'un autre côté. La vue cessant de se diriger vers la mer Noire, se promene sur toute l'étendue de la côte d'Europe qui se déploie comme un vaste tableau : de belles maisons, d'élégants kiosques dont la mer baigne les murs, des jardins, des touffes d'arbres entremêlés de riantes habitations, des collines groupées avec une sorte de symétrie, forment un horizon varié que l'art semble avoir arrangé pour le plaisir des yeux. Mais le Bosphore est en cet endroit le théâtre d'un grand nombre de scenes changeantes et perpétuellement animées : sur le bord, l'empressement des passagers qui s'embarquent ou qui abordent, les cris, les querelles des matelots; sur le canal, une multitude de bâtiments de diverses grandeurs qui passent

d'une rive à l'autre, voguent vers la Propontide ou vers le Pont-Euxin, qui se croisent, se mêlent, et confondent les cris de leurs équipages. Souvent le spectacle devient terrible: c'est lorsqu'arrive de la mer Noire une de ces étroites et longues pirogues que les Turcs appellent dans leur langue *bateau-serpent*. D'abord on la voit glisser légèrement le long de la côte d'Europe, sur une surface claire et unie, jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à peu de distance du village et du kiosque de Bébek que nous apercevons vis-à-vis le promontoire de Kandilly. Ici la mer, resserrée entre deux caps, est violemment agitée, et paroît soulevée par la tempête lors même que l'air est dans un calme profond. Le Bosphore se divise en deux courants qui prennent leur direction du nord au sud: l'un rase la côte d'Asie et se rend sans détour à l'embouchure; l'autre côtoie la rive européenne, parcourt le port de Constantinople, se replie en plusieurs baies, et se précipite dans la Propontide. L'un de ces courants s'empare de la frêle nacelle, la tourmente de mille manieres, et la fait serpenter sur les vagues. Les passagers, saisis de frayeur, se croient près d'être submergés : mais accoutumés à entendre leurs cris, comme à franchir ce passage difficile, les rameurs continuent à gouverner la nef sans se troubler. Enfin, après bien des efforts, ils entrent dans une petite baie qui s'enfonce dans le village de Bébek dont nous venons de parler. En cet endroit la mer, par un contraste singulier, est aussi calme qu'elle est furieuse au milieu du canal. Cette baie est aussi un abri où se réfugie une multitude de poissons qui, passant de la mer Noire dans le Bosphore, sont entraînés par la rapidité des courants; forcés de chercher au hasard un asile, ils tombent souvent dans des filets tendus pour les recevoir: car la pêche est un des passe-temps favoris des habitants de cette côte. Le sultan Sélim III, dans ses parties de campagne, venoit de temps en temps prendre ce plaisir; d'autres fois il s'arrêtoit dans un kiosque d'où ses regards s'étendoient sur la plus belle partie de son Empire, depuis l'Hellespont jusqu'à la mer Noire : ce kiosque étoit un présent de son Grand-Visir; vous l'apercevez sur le haut de cette montagne qui domine le village de Bébek.

On peut se former une juste idée des kiosques, tels qu'on les voit chez les Turcs, par celui que nous avons plus près de nous sous les yeux : il est bâti au bord d'une terrasse, sur le promontoire de Kandilly, vers le côté du canal qui regarde la mer Noire. L'artiste y a placé une société d'Arméniens qui, assis sur des sofas, contemplent un spectacle qui les charme. Le kiosque est ouvert des quatre côtés, et ne dérobe à la vue aucun des objets environnants; il est seulement abrité contre les ardeurs du soleil. On voit sur le devant du tableau quelques jeunes gens du bas peuple, qui, pour distraire ces Arméniens, dansent devant eux au son d'une musette et d'une guitare.

VUE DES ANCIENS CHÂTEAUX
D'EUROPE ET D'ASIE,
SUR LE BOSPHORE.

M. Melling a voulu faire connoître le Bosphore avec une fidélité qui pût satisfaire à la fois le navigateur qui a parcouru ou qui se propose de visiter ces parages, l'ami des arts qui a souvent regretté que les paysages les plus renommés de l'univers fussent placés si loin de lui, le géographe judicieux qui recueille tout ce qui intéresse la prospérité des empires, l'historien qui veut se faire une idée exacte des lieux où ils ont subi leurs plus grandes révolutions, enfin l'homme d'état, l'homme de génie qui étudie les moyens de rappeler les peuples et les contrées à leur premiere splendeur. Cette Vue, prise sur le canal, présente le point où les côtes d'Europe et d'Asie sont le plus rapprochées. L'artiste, pour saisir ce vaste tableau, s'est placé sur un kaïque venant de la mer Noire, et se dirigeant vers Constantinople. L'attention se porte d'abord sur la scene pittoresque qu'offre le rivage d'Europe; à l'aspect d'un élégant amphithéâtre où des bosquets surmontent d'autres bosquets, on est tenté de regarder le château qui le domine comme un asile de paix et de plaisirs où vient se reposer le puissant monarque qui regne sur ces mers; cependant c'est une prison. Le château qui lui correspond sur le rivage d'Asie a également cette destination, ils ont été tous les deux bâtis par des empereurs grecs. Le premier se nomme *Roumeli-Hissar;* le second, *Anadoli-Hissar.* Mais oublions un moment ces deux châteaux.

Dans l'intention de désigner une partie du Bosphore qui passe pour très abondante en poissons, l'artiste nous montre une pêche dont il rend les détails avec une grande vérité. A côté de cette scene animée on en voit une plus recueillie : une fontaine entourée de saules pleureurs ajoute à toutes les images agréables qui se réunissent ici. Les bateliers de cette rive, lorsqu'ils ont fait une course un peu longue, se dirigent vers la fontaine avec joie; ils viennent s'y désaltérer, se reposer, et oublier leurs fatigues. Souvent c'est un devoir qui appelle ici les passants; tout y invite l'homme à remercier le Créateur; on voit entre les saules des Turcs en prieres, d'autres s'y préparent par l'ablution. C'est le propriétaire de la maison la plus voisine qui a fait construire cette fontaine; sa demeure annonce l'opulence; les saules de Babylone, les mûriers, les micocouliers, entourent ce riant asile; deux cyprès qui s'élancent avec une heureuse rivalité dominent sur ces masses de verdure. On retrouve les mêmes ornements, la même fraîcheur, le même luxe de jardins dans une longue suite de maisons de campagne qui s'élevent sur le Bosphore. L'art le plus simple suffit pour seconder la nature dans un lieu si favorisé par elle. Entre les arbres de toute espece

qui couvrent cet amphithéâtre, des terrasses, par leurs degrés nombreux, varient à chaque instant une vaste perspective. Le quai, assez bien entretenu près de la fontaine, est par-tout ailleurs en si mauvais état et si souvent interrompu, qu'il n'est pas rare que les mâts des bâtiments heurtent et endommagent les maisons, presque toutes construites en bois.

Revenons maintenant au château de *Roumeli-Hissar*, qui termine ce rivage. C'est la prison des janissaires, c'est le lieu où tremblent quelquefois ceux qui font trembler tout l'empire Ottoman; ils subissent dans l'intérieur de ces tours le châtiment trop rare de leurs excès : le fatal cordon est, d'après leurs privileges, le seul genre de supplice qu'ils aient à craindre; on choisit la nuit pour ces exécutions. C'étoit sans doute afin d'effrayer un corps toujours porté à la révolte, qu'autrefois le canon du château rouloit dans les ténebres, pour annoncer que les janissaires condamnés n'étoient plus, et que les courants du Bosphore emportoient leurs cadavres. Le sultan Sélim III a aboli cet usage sinistre.

Le rivage d'Asie, plus fertile que celui d'Europe, offre aussi beaucoup de maisons de campagne entourées de jardins agréables. Tout y est réuni pour les plaisirs que les Orientaux recherchent au sein de la mollesse. Les personnages les plus importants de l'empire aiment à s'y rendre, et souvent le Grand-seigneur y vient lui-même avec beaucoup de pompe. Le Bosphore, tout couvert de kaïques qui escortent la felouque impériale, offre alors un spectacle ravissant. Le beau village de *Kandilly* est placé sur un promontoire d'où l'artiste a pris deux autres Vues du canal qui font partie de cette collection. Un vaisseau indique le point le plus rapproché entre les deux rivages.

Ce lieu est immortalisé par le souvenir de plusieurs conquérants : c'est de là que se précipiterent sur l'Europe les Goths qui, chassés de l'Asie par d'autres peuples, vinrent accabler toutes les parties des deux empires d'Orient et d'Occident. Les nations qui les avoient vaincus dans l'Asie, telles que les Huns et beaucoup d'autres Barbares, tenterent à leur tour le même passage qui, suivant l'expression de Montesquieu, fut pour eux comme une découverte des Indes. Long-temps après, les Croisés y furent conduits par leur imprudent héroïsme. Enfin c'est de là que partit Mahomet II pour soumettre Constantinople, dont la redoutable enceinte avoit résisté à tous les efforts des Barbares. Mais l'entreprise la plus magnifique et la plus vaine que vit naître cette partie du Bosphore fut celle de Darius, fils d'Hystaspe, qui, voulant réunir contre les Scythes ses peuples d'Asie et d'Europe, joignit les deux rives par un pont de bateaux, mémorable ouvrage de Mandroclès de Samos. Du haut d'un trône d'or le *roi des rois* dirigeoit ces travaux. Sa flotte innombrable entra dans le Pont-Euxin, et vint par les bouches de l'Ister (le Danube) surprendre les Scythes : on sait le mauvais succès de cette expédition. Avant le retour de Darius vaincu, les courants du Bosphore avoient emporté le pont où il avoit employé les trésors de l'Asie et le génie inventeur des Grecs.

VUE DE HOUNKIAR-ISKELESSI,

ÉCHELLE DU GRAND-SEIGNEUR.

Le voyageur qui a échappé aux dangers de la mer Noire salue avec attendrissement, avec admiration le canal du Bosphore, dont le calme et les courants réguliers lui offrent l'image d'un beau fleuve: soit qu'il touche au terme de sa course, soit qu'il ait à traverser d'autres mers, il goûte avec délices le charme d'une navigation, où, dans une profonde sécurité, il peut par-tout arrêter ses regards sur des aspects enchanteurs. L'art qui veut reproduire cette agréable succ ssion de paysages, et la richesse diversifiée de la végétation, peut s'avouer vaincu. Les collines du Bosphore se communiquent par une pente si douce, que le navigateur croit y reconnoître les ondulations des flots. Au-dessus de ces collines s'éleve, à une distance d'environ cinq lieues de Constantinople, la plus haute montagne du canal, celle qui a reçu le nom du Géant. M. Melling l'a présentée sous deux points de vue: ici, elle se découvre des eaux du Bosphore, et le spectateur est dans la position de celui qui parcourt ces belles rives. Dans une autre Vue, on est transporté sur son sommet, et l'on jouit du vaste et riche paysage qu'il domine. Cette montagne fut autrefois habitée par un Santon musulman, dont une tradition extravagante raconte des prodiges qui embarrassent la crédulité des hommes les plus simples. Son tombeau, gardé par un Derviche solitaire, n'a pas moins de quarante pieds de longueur sur cinq de largeur; encore le Derviche prétend-il que la mort a beaucoup rapetissé ce Santon colossal; il en fait un géant assez digne de ceux qui entasserent Ossa sur Pélion. D'après ses pieux récits, le géant, assis sur le sommet de la montagne, pouvoit commodément baigner ses pieds dans la mer. Les Turcs n'ont en général, malgré leur piété, qu'une foi médiocre pour les anciens prodiges des légendes musulmanes. Comme le Coran est en général avare de miracles, le flegme des Turcs n'est que foiblement ému par des contes merveilleux; quand ils les admettent, c'est avec un consentement assez froid; mais ils ne se permettent jamais d'en parler avec une amere dérision. Une foire qui se tient un jour de l'année sur la montagne du Géant, y attire plus de curieux que la fête du saint n'y attire de dévots.

Au bas et à gauche de la montagne du Géant, d'agréables bosquets indiquent une délicieuse partie du rivage, connue sous le nom de *Hounkiar-Iskelessi,* ou échelle du Grand-Seigneur; des platanes, des tilleuls, des cyprès dont la robuste vieillesse n'a point à craindre les coups d'une hache sacrilege, ombragent un beau vallon qui offre aux habitants de la côte d'Asie autant de charmes qu'en a pour ceux du rivage européen le vallon de Dolma-Baghtsché. D'un palais que sultan Murad IV avoit fait bâtir dans ce lieu comme rendez-vous de chasse, il ne reste plus que des colonnes en bois qui soutiennent un toit prêt à s'écrouler. Un canal, qui fournit une eau abondante et

limpide à la fontaine voisine, indique mieux, qu'un souverain puissant se plaisoit autrefois dans cette douce retraite et venoit s'y livrer à un exercice propre à dissiper la vie languissante du Sérail. Aujourd'hui, ni les princes, ni les personnages les plus éminents de l'Etat, ne prennent part au plaisir de la chasse. Les coteaux extrêmement boisés qui avoisinent la montagne du Géant offrent beaucoup de gibier; la poursuite en est abandonnée soit à des chasseurs de profession, soit à des officiers de chasse ordinairement choisis parmi les principaux chefs des Janissaires. Les permissions de chasse, qu'ils vendent à quiconque y met le prix exigé par leur cupidité, forment leur principal revenu.

La pêche n'a pas plus d'attraits pour les Turcs opulents, et sur tout le Bosphore elle est un métier plutôt qu'un plaisir; le plus souvent elle est la ressource lucrative d'officiers subalternes du Sérail qui ont mérité leur retraite. M. Melling, peintre fidele des usages orientaux, a enrichi ce tableau d'une scene de pêche faite pour exciter la cuiosité. Voyez cette guérite, d'une construction singuliere, dont le pied plonge dans le canal, et qui domine une assez vaste étendue; les pêcheurs qui s'y nichent guettent de là le poisson, l'attirent par l'appât qu'ils jettent avec discernement, le voient entrer dans les filets, et donnent à leurs camarades, postés sur un bateau, le signal de lever les filets quand ils les jugent assez pleins. Si la mer est agitée, ils y versent de l'huile pour faire un miroir de la partie qu'ils dominent. Ce genre de pêche remonte à une haute antiquité; quelques beaux vers d'Oppien en offrent une description exacte.

Tout est animé dans le vallon de l'échelle du Grand-Seigneur; c'est avec une agréable surprise qu'on y rencontre un établissement assez vaste pour la fabrication du papier. Un seul homme pouvoit créer ces ateliers dans un pays si obstiné à repousser les sciences et les lettres, c'étoit sultan Sélim III, qui voulut, avec un zele digne d'une meilleure récompense, être le bienfaiteur et le réformateur de son peuple. Les eaux dont différentes sources abreuvent cette prairie, fournissent un tribut abondant aux moulins de cette manufacture. Sans rivaliser avec nos meilleures papeteries, celle-ci fournissoit déja tout le papier nécessaire aux bureaux de la Porte. Mais elle a dû languir depuis que la guerre, et plus encore les fréquentes révolutions du palais, ont arrêté, presque sur tous les points, le mouvement imprimé par Sélim.

A la droite de la montagne du Géant est un grand promontoire, dont le revers est garni de forteresses et de batteries combinées avec celles du rivage européen, pour défendre l'entrée du Bosphore. Ce canal est souvent traversé par des vaisseaux turcs qui vont chercher, dans les ports de la Turquie asiatique, du cuivre et des matériaux de construction. On voit ici deux de ces vaisseaux qui arrivent à pleines voiles de la mer Noire.

VUE GÉNÉRALE DU BOSPHORE,

PRISE DE LA MONTAGNE DU GÉANT.

Que de fraîcheur, que de grace dans ces aspects riches et lointains! ne semble-t-il pas, au premier aperçu d'un si riant paysage, qu'on vient de gravir le sommet peu escarpé de la montagne d'où se développent, dans une vaste étendue, le cours du Bosphore et l'embouchure de la mer Noire? On ne croit plus parcourir la relation d'un voyage pittoresque, on croit voyager soi-même; il semble qu'on soit à portée de recevoir l'ombrage de tant d'arbres majestueux, et qu'on respire le parfum des plantes et des arbrisseaux qui décorent cette cime. Avec quel plaisir ne reconnoît-on pas des lieux dont l'aspect présenté dans d'autres Vues est resté gravé dans l'imagination! Voilà ces châteaux d'Europe et d'Asie qui protegent ou devroient protéger l'Empire Ottoman contre le puissant ennemi qui prépare sa destruction dans les ports de la mer Noire! Au souvenir des antiques révolutions de ces contrées, vient se mêler la pensée des révolutions qui les menacent. Veut-on oublier et l'histoire et la politique pour se livrer tout entier à une indolente rêverie? il suffit d'arrêter ses regards sur des kiosques bâtis le long du rivage, sur des jardins en terrasse soutenus par des murs d'appui, sur des bosquets délicieux où fleurissent l'aubépine, le lilas, le myrte, près d'innombrables buissons de roses, sur des bassins remplis d'une eau limpide qui s'échappe en cascades. Des lieux si favorisés du ciel semblent faits pour conduire à l'oubli des projets et des chagrins de l'ambition. Heureux ceux des Turcs auxquels une disgrace, lorsqu'elle n'est accompagnée ni de supplice, ni de confiscation de biens, permet de venir oublier ici les fréquentes révolutions du Sérail, et tous les dangers de la capitale! ils se gardent bien de compromettre par une dangereuse ostentation le bonheur auquel ils sont rendus. Ce n'est point sous un gouvernement despotique qu'il est permis de braver l'envie. Tout est mystérieux dans leur luxe et dans leurs plaisirs. Lorsque dans leurs kiosques, mollement couchés sur des sophas, couverts de schalls de cachemire, et appuyés sur des coussins de brocard, ils contemplent le mouvement de la mer et les beautés du rivage, des treillis de bois appliqués à leurs fenêtres les dérobent aux regards des curieux: c'est la crainte qui leur répete ce conseil du sage: *Cache ta vie.*

Les Princes grecs, c'est-à-dire ceux qui ont exercé dans la Moldavie et dans la Valachie une autorité environnée de dégoûts et sujette à beaucoup de vicissitudes, viennent, lorsqu'ils sont déposés, se réunir à leurs compagnons de disgrace dans le beau village de Tharapia (c'est celui qui, du sommet de la montagne du Géant, se présente en face). La vanité, trait dominant du caractere des Grecs, même depuis leur asservissement, suit ces Princes jusque dans leur exil; ils s'entourent de tout ce qui

peut leur retracer les honneurs dont ils ont joui, se font appeler Altesse Sérénissime, et paroissent encore commander quand personne ne leur obéit. L'un d'eux, le prince Ypsilanty, dont la destinée excita pendant quelque temps l'intérêt de plusieurs cabinets de l'Europe, avoit à Tharapia une maison de campagne assez célebre par la belle position de son jardin et de sa terrasse. Cette maison de campagne (qui est représentée dans la Vue particuliere de Tharapia) devint celle des Ambassadeurs de France.

Le village qu'on voit à la pointe du promontoire est appelé par les Turcs *Iéni-Kieuï*, et par les Grecs *Néo-Chori*, nouveau village. Au fond du petit golfe que forme ici le Bosphore est le village de *Sténia*, qui, dans un port excellent, offre à des bâtiments de toute grandeur un abri contre les vents du nord. *Emerghen-Oglou*, qui vient ensuite, est sur le chemin de Hissar, château d'Europe dont on a présenté ailleurs une Vue particuliere.

Nous nous contentons d'indiquer ces villages florissants, sans faire mention de quelques autres moins peuplés qu'on découvre du sommet de la montagne du Géant. Jetons encore un coup-d'œil sur le beau vallon qu'elle domine. C'est ici que se justifient pleinement les éloges qu'à l'occasion d'une autre Vue nous avons donnés à l'agréable prairie nommée l'échelle du Grand-Seigneur, située au bas de la montagne. Une petite riviere qui serpente à travers cette prairie en fait la richesse et la parure; les troupeaux y trouvent des pâturages aussi sains qu'abondants; toutes les especes de volailles y réussissent à merveille: celles qu'on y éleve sont généralement réservées pour les tables du Sérail.

Ne quittons point la cime agréable où M. Melling nous a conduits, sans considérer les accessoires qui animent cette scene. Des Asiatiques sont assis auprès d'un arbre; on distingue parmi eux un Derviche dont les discours paroissent exciter toute leur attention. Sans doute il les entretient du merveilleux Santon dont il garde le tombeau, et raconte des fables qu'il finit par croire lui-même à force de les répéter. Un Turc s'est détaché de ce groupe pour aller jouir de toutes les beautés qui l'entourent: il contemple avec admiration un navire qui s'avance dans le Bosphore à voiles déployées, et il paroît confondu de la rapidité de sa marche. Du côté opposé l'on voit un berger qui repose au pied d'un énorme platane, libre de tous soins étrangers à l'heureux troupeau qui erre autour de lui. Tout peut changer dans les kiosques élégants qui bordent le rivage; ce berger trouvera toujours même plaisir à l'ombre de son platane.

VUE DU VILLAGE DE TARAPIA,

SUR LA RIVE EUROPÉENNE DU BOSPHORE.

Le cap septentrional du village de Tarapia fait face à l'embouchure du Bosphore, et paroît comme une digue élevée contre les courants que la mer Noire pousse avec violence dans le canal, et qui semblent vouloir submerger cette partie de la côte. Cette masse d'eau s'épanche en partie dans plusieurs baies et dans le golfe de Buyuk-Déré, et, amortie par les sinuosités des deux rives, vient se briser en bouillonnant contre le cap, avec un bruit semblable à celui que produisent les vagues après une tempête. Les bateliers entraînés par l'impétuosité de ces courants ne peuvent se gouverner qu'à force de bras; souvent même les plus gros vaisseaux, qui voguent du sud au nord par un temps calme, sont obligés, pour ne pas perdre leur direction, de se faire tirer par des chaloupes à rames : c'est ce que les marins appellent doubler le cap à la remorque. Les vagues poussées contre la côte y apportent une multitude de poissons de toute espece; le turbot et le poisson d'épée abondent sur-tout dans cette partie du canal, et il suffit pour les prendre de jeter des lignes à la mer. Aussi la pêche est-elle le passe-temps le plus ordinaire des habitants de Tarapia. Les dames s'amusent à la petite pêche de l'hirondelle de mer.

La position de Tarapia est une des plus brillantes du Bosphore. Du cap septentrional la vue s'étend, vis-à-vis, jusqu'à la mer Noire: on distingue sur la gauche le village de Buyuk-Déré, au fond du golfe de ce nom; il semble toucher à d'autres villages voisins qui bordent la rive d'Europe jusqu'à l'embouchure du canal. A droite, on voit l'Asie. Ce paysage magnifique est animé par le mouvement continuel des navires qui descendent le canal, ou qui montent vers le Pont-Euxin.

Le tableau que nous avons ici sous les yeux représente le point de vue que nous venons de décrire. A l'extrémité du cap est une jolie habitation qui a servi pendant vingt ans de maison de plaisance à MM. les comtes de Saint-Priest et de Choiseul-Gouffier, ambassadeurs de France à la Porte : elle appartient aux princes grecs de la famille Morousi; depuis le départ de M. de Choiseul-Gouffier, ce sont eux qui l'occupent. En-deçà est l'ancien palais des princes Ipsilanti: depuis la défection du dernier de cette famille, qui a pris parti pour la Russie et s'est retiré à Saint-Pétersbourg, le Grand Seigneur a confisqué ses biens, et a donné son habitation de Tarapia au général Sébastiani, pour servir aux Ambassadeurs de France, qui y font leur demeure habituelle pendant l'été. Moins saillante que celle des princes Morousi, qui lui dérobe une partie de la perspective du côté du nord, elle est aussi moins exposée aux vents impétueux de la mer Noire, et à l'effet des vagues qui battent avec violence l'extrémité du cap, et remplissent d'humidité les appartements inférieurs de la maison voisine. Les jardins

du palais Ipsilanti sont vastes, bien plantés, et offrent à toutes les heures du jour des ombrages délicieux.

Quoique la côte soit escarpée derriere le village de Tarapia, les habitants sont parvenus à en tirer un parti agréable, au moyen des terrasses : ils y ont bâti des kiosques d'où l'on découvre tout le village et une grande partie du cours du Bosphore. La campagne des environs est assez fertile; la vigne, cultivée avec succès, y donne un vin blanc estimé dans le pays.

VUE DE KEFFELI-KIEUÏ
ET D'UNE PARTIE DE BUYUK-DÉRÉ.

L'indolence des Orientaux est moins un effet du climat que de l'ensemble de leurs institutions et de leurs habitudes héréditaires. Chez eux l'idée de la dignité se joint à celle du repos. Ils ne peuvent comprendre et méprisent tout mouvement inutile : le plus beau privilege de la puissance et de la fortune est à leurs yeux de pouvoir jouir par anticipation de cette béatitude calme et voluptueuse dont le coran ne cesse de les entretenir. Les chaleurs qui se font sentir sur les rives du Bosphore sont rarement insupportables pour des Européens, ou du moins elles suspendent rarement leur activité; s'ils restent enfermés dans leurs maisons de campagne durant les heures où la brise de la mer a tout-à-fait cessé, où l'atmosphere s'enflamme, où le disque du soleil est devenu d'un rouge de sang, où la réverbération des montagnes redouble la chaleur dans les vallées étroites, ils se livrent à quelques occupations au fond de leur retraite : l'étude allege pour eux ces heures accablantes; tandis que les Orientaux, plongés dans une inertie absolue, succombent à l'ennui s'ils ne peuvent obtenir le sommeil. Enfin, au déclin du jour, on sent revenir la brise délicieuse qui de la mer Noire se répand dans le golfe de Buyuk-Déré; tout se ranime : le Français chante, il court sur le rivage, ou bien il y est porté sur l'équipage le plus léger, tandis que des familles turques s'avancent lentement vers les bateaux qui les attendent.

Couvert de ces bateaux, le Bosphore présente la scene la plus animée. Le tableau qu'offre M. Melling de cette promenade de mer est embelli de tous les charmes du site. L'indolence orientale se manifeste même au milieu de l'exercice que l'artiste a dépeint. Le ciel est vaporeux, l'air est calme, les flots sont à peine légèrement agités; les Turcs, assis dans des bateaux que font mouvoir de robustes rameurs, y sont complètement immobiles : ils semblent n'exister que pour une seule sensation, celle de respirer la fraîcheur. L'attention se porte d'abord sur le bateau qui mene des femmes turques. La curiosité qu'elles excitent est bien loin d'être satisfaite; de larges manteaux dérobent toutes les proportions de leur taille; les voiles qui couvrent leur tête et leur visage ne permettent pas de juger de leur beauté ni même de leur jeunesse. Un second bateau conduit des Turcs; un troisieme six Arméniens : on reconnoît parmi ceux-ci deux domestiques, à leurs bras croisés et à leur maintien respectueux; ils occupent la poupe. Plus loin, sur la droite, un bateau à deux rameurs conduit deux Européens vers le bord de la prairie. Plus près du rivage, une multitude de barques et de bateaux se croisent sans confusion; on suit le littoral du golfe, on admire la fraîcheur du paysage. Le village de Keffeli-Kieuï se développe sur un petit promontoire. La prairie de Buyuk-

Déré, qu'on aperçoit ensuite, est déja devenue pour nous une promenade familiere; nous connoissons les majestueux aqueducs de Baktché-Kieuï dont les arcades, dominant la cime des hautes futaies qui couvrent les montagnes voisines, bornent majestueusement l'horizon.

Mais dans le tableau ce qui doit sur-tout fixer nos regards, quoique les lois de la perspective n'aient permis à l'artiste que d'en indiquer légèrement les détails, c'est le groupe de platanes qui se trouve sur le premier plan de la prairie de Buyuk-Déré, et que nous avons déja fait connoître à nos lecteurs. On voit de toutes parts les promeneurs se rendre sous l'ombrage de ces arbres touffus : la beauté du site et des environs, la variété des costumes et des personnages, tout concourt à donner à cette réunion l'aspect le plus curieux. Le luxe oriental, si recherché dans les raffinements de la mollesse, a négligé de disposer dans cette promenade des kiosques élégants ou des sieges commodes; seulement les Turcs y font porter sur l'herbe de riches tapis; et c'est là qu'immobiles, ils respirent avec volupté la fraîcheur qu'exhale le sol humide des prairies, ou qui s'éleve du fond du vallon. Les dames européennes imitent en cela l'usage des femmes turques; mais plus vives, et dispensées du joug d'une retenue forcée, elles se distinguent par l'aisance de leurs manieres et par leur gaieté décente. Tandis que les Orientaux ont soin de ne se promener ou de ne s'asseoir que groupés, à une certaine distance les uns des autres, tandis qu'ils affectent de s'écarter avec respect des réunions composées de femmes, et qu'ils évitent de jeter sur elles le regard le moins indiscret, les sociétés des Européens se croisent et se touchent sans réflexion et sans conséquence; les Français sur-tout, ravis de se rencontrer si loin de leur terre natale, s'abordent avec un plaisir toujours nouveau, et se livrent entre eux à cette douce familiarité qui fait un des plus aimables traits de leur caractere.

Les Musulmans, qui n'entrent dans leur harem que pour y chercher la volupté auprès de femmes instruments de plaisir, et qui ne savent leur inspirer la décence qu'à l'aide de la terreur, ne peuvent s'accoutumer à voir ce mélange des deux sexes entre les Européens; ils supposent qu'une licence effrénée doit être le résultat de ces réunions : la confiance des parents envers leurs filles, et des maris envers leurs femmes, est pour eux une chose inexplicable; étrangers aux délicatesses du sentiment, ils ne peuvent comprendre combien une liberté réservée développe dans les femmes de graces et de vertus, et combien le bonheur gagne à être partagé.

PRAIRIE DE BUYUK-DÉRÉ,

SUR LA RIVE EUROPÉENNE DU BOSPHORE.

En contemplant les Orientaux dans leurs tranquilles plaisirs, en respirant l'air pur des rives du Bosphore, et en pénétrant dans ces heureuses prairies où une verdure perpétuelle est presque toujours entremêlée de l'éclat de mille fleurs, on comprend pourquoi les anciens renfermoient toutes les images d'un bonheur à venir dans les champs Elysées. La mobilité des Européens, et sur-tout celle des Français, leur donne sans doute l'expression d'une gaieté plus vive dans les promenades publiques; mais le maintien calme qu'y observent les Orientaux annonce bien mieux, que toutes les peines et toute l'agitation de la vie sont suspendues pour eux; ils semblent avoir bu des eaux du Léthé. Le législateur de l'Orient, Mahomet, en plaçant la scene de son paradis dans des jardins arrosés par de vives fontaines, a rendu tous les adorateurs de sa loi passionnés pour les lieux où ils croient voir une image du séjour de délices qui leur est promis : de là cette longue et paisible extase qui vient les saisir à l'aspect des beautés de la nature. Ils ont un sentiment intérieur de poésie qu'ils s'abstiennent de manifester; une contemplation qui seroit monotone pour nous produit chez eux des rêves enchanteurs, et c'est la religion même qui les enivre d'illusions voluptueuses.

M. Melling a placé dans sa collection plusieurs scenes de ce genre; celle-ci a un caractere tout particulier: c'est une promenade commune aux Turcs, aux Grecs, et aux Francs; c'est un vallon dont les délices étoient célebres chez les anciens, et qu'ils désignoient sous le nom de *Kalos agros* (beau champ). Tous les voyageurs modernes qui ont visité ces contrées vantent également le vallon de *Buyuk-Déré:* c'est le nom qu'on lui donne aujourd'hui.

Entre des groupes d'arbres qui se correspondent, on découvre le Bosphore dont le cours majestueux anime la plupart des tableaux de cette collection; et derriere ce canal la côte d'Asie forme une vaste perspective. La beauté de ce coup-d'œil n'a pas besoin d'être détaillée; occupons-nous un moment des personnages, pour saisir les contrastes qui doivent résulter du mélange des Turcs, des Francs, et des Grecs. Les premiers sont livrés à différents plaisirs; on en voit deux qui, assis sur la prairie, font une partie d'échecs. Ce jeu est très familier aux Turcs; les esclaves même s'y appliquent, et la bienveillance de leur maître, prix de l'habileté qu'ils y montrent, les conduit souvent à une haute fortune; les Orientaux dédaignent les jeux de cartes qui remplissent les loisirs et stimulent les passions des Européens. Auprès de ces joueurs un marchand se présente avec des rafraîchissements; plus loin d'autres Turcs paroissent s'entretenir avec intérêt; un *Bostandgi* leur sert le café. Des cavaliers s'exercent à un jeu dangereux et guerrier, le *Dgirid*, auquel les Turcs dans leurs prome-

nades à cheval se livrent, lorsqu'ils trouvent un lieu favorable: on en donnera ailleurs une description détaillée.

Les dames turques sont assemblées à l'écart; les unes, dans le premier plan, sont assises sur le gazon émaillé de fleurs; d'autres, suivies d'une esclave, s'avancent vers le même lieu; encore plus loin d'autres sont réunies à l'ombre des platanes. On voit dans le second plan deux dames européennes qui se promenent; elles ont un costume élégant et léger que la mode dirigée par le goût a emprunté des anciens Grecs, et que rien ne rend dangereux pour elles sous cette douce température.

Un autre détail de cette Vue fournit un contraste remarquable entre les usages de l'Europe et ceux de l'Orient. Un *Araba,* voiture de campagne traînée par des buffles, et qui s'avance sur le chemin, conduit et cache des femmes du pays. Une voiture brillante, attelée de quatre chevaux, et arrêtée à l'ombre, indique que les Européens de distinction prennent communément ce lieu pour le but de leurs promenades.

Passons maintenant à quelques détails topographiques.

La prairie de Buyuk-Déré, qui s'étend à près d'une demi-lieue depuis la rive du Bosphore, se présente ici dans toute sa largeur entre une tuilerie à gauche du tableau, voisine du village du même nom, et le village de *Kéféli-Kieuïh* à droite, dont le minaret se détache d'une masse d'arbres qui environnent la mosquée. Cette partie de la prairie est traversée par le chemin de Constantinople; l'hiver on en suit un autre qui passe par Kéféli-Kieuïh. Près de ce village un torrent se jette dans le Bosphore en passant sous un mauvais pont de pierre qui n'est pratiqué que par les bêtes de somme; en été ce torrent ne forme qu'un ruisseau très étroit et par-tout guéable, mais dans la saison des pluies il grossit, et une partie de ses eaux débordées se précipite alors sous un pont de bois qui plaît par son extrême légèreté.

Nous ne terminerons pas cette description sans parler d'un groupe majestueux de platanes qui s'offre comme un seul arbre dont le contour immense peut couvrir les banquets de plusieurs familles. Il est composé de onze platanes qui, réunis par une base commune, ne forment qu'un faisceau. Il y en avoit autrefois dix-sept: la foudre en a frappé quelques uns, les autres se sont rapprochés davantage.

D'anciens voyageurs rapportent que de leur temps on voyoit dans cette prairie des restes de monuments et quelques inscriptions qui rappeloient le séjour des Croisés en 1096, lorsque le défiant Alexis qui régnoit à Constantinople refusa l'entrée de cette ville aux défenseurs de la foi. Il est constaté que Godefroi de Bouillon y fit camper ses troupes. On regrette que le temps n'ait pas épargné des monuments qui consacroient le souvenir de ces pieux guerriers, dont les noms sont immortalisés par l'histoire et les belles fictions de la poésie.

VUE DE LA PARTIE OCCIDENTALE DU VILLAGE DE BUYUK-DÈRÈ.

Les rives européennes du canal de Constantinople, non moins riches en beaux aspects que la côte d'Asie, n'offrent aucun canton doué d'autant d'avantages et de délices que le bourg et tout le territoire de *Buyuk-Dèrè*. Celui qui de la capitale s'y fait conduire par la mer, rencontre sur sa route une suite de points de vue ravissants, qui, depuis le promontoire de *Yeni-Keuïh* et les hauteurs pittoresques de *Tharapia* jusqu'au village de *Kefely-Keuïh*, disposé en amphithéâtre, semblent de moment en moment l'inviter à descendre à terre. Mais pourquoi s'arrêteroit-il? certain qu'il est de retrouver tout ce que ces sites ont de charme dans Buyuk-Dèrè, lieu d'élite entre les contrées les plus favorisées de la nature. Ces beautés de tous les temps l'antiquité les apprécioit; les Grecs appeloient ce lieu *Kalos-Agros* (belle campagne). Si même la main de l'homme lui prête encore quelques agréments, c'est à ses dons naturels seuls que ce point du canal doit le nombre et la distinction des personnes qui l'habitent, et l'affluence de ceux qui le fréquentent dans les beaux jours de l'année.

Buyuk-Dèrè (grand vallon) prend son nom de la prairie voisine qui forme l'ouverture d'une vallée, le rendez-vous de promenade le plus connu et le plus riant de ce beau pays. Il est situé à la distance d'environ quatre lieues de Constantinople, et à trois de la mer Noire, dans le golfe du même nom, que les Grecs appeloient *Bathy-Kolpos* (golfe profond). Les maisons du bourg s'étendent dans l'espace d'au moins une demi-lieue, depuis la prairie jusqu'à son extrémité orientale, le long du canal de Constantinople. A l'exception du bourg proprement dit, qui offre une certaine profondeur du côté de terre, le reste des habitations occupe le rivage; construites à la suite les unes des autres, chacune ayant une cour entre elle et sa voisine; plusieurs y joignant des jardins en terrasse qui dominent la mer et se voient au-dessus des bâtiments.

C'est ici que plusieurs familles européennes, et sur-tout les ministres étrangers, ont leurs maisons de campagne, et passent une grande partie de l'année. Outre les agréments du site et de la vue, on y jouit de la fraîcheur des brises de mer qui viennent chaque jour tempérer les chaleurs de la saison. Ajoutez que, dans les temps de peste, ces maisons communiquant avec la mer, on y est dispensé de la réclusion, et l'on peut sortir sans être rencontré.

Telle est l'idée générale de ce lieu remarquable. Dans l'étendue qu'il occupe avec son golfe, son bourg, son quai, et sur-tout sa prairie, tant de situations se présentent que, si l'art eût voulu les rassembler en un même tableau, il eût fait, on peut le dire, une trahison à la nature. Pouvoit-on ainsi rendre les plus piquants accessoires, ne fut-ce que la variété des constructions, et falloit-il laisser se perdre dans leur

multiplicité confuse des détails propres à caractériser le local et les mœurs? Au lieu d'exprimer à demi ces divers objets, de les sacrifier ainsi les uns aux autres, l'artiste les sépare, les dessine tour-à-tour en cinq vues différentes qui sont comme autant d'épisodes du poëme; car le Voyage pittoresque peut mériter ce nom.

Suivant l'esprit de cette division, les traits généraux dont on vient de peindre Buyuk-Dèrè appartiennent également à la vue qu'on en donne ici, et aux quatre autres: mais chacune d'elles n'en a pas moins sa description particuliere.

Celle-ci représente la partie du bourg qui s'étend vers l'occident et au fond du golfe. Les maisons que le spectateur voit à sa gauche sont presque contiguës à *la prairie*. Par le minaret d'une mosquée qui dépasse le faîte des bâtiments, on peut juger que parmi les Grecs, les Juifs, et les Francs, qui peuplent Buyuk-Dèrè, il y a aussi des Turcs. Un même ciel et de semblables jouissances rassemblent ici ces diverses nations, d'ailleurs divisées entre elles par toutes sortes d'antipathies.

En se reportant vers la droite, on rencontre plusieurs autres maisons habitées par des Européens; un homme à cheval venant de ce côté, marque la naissance du quai qui conduit au village de Buyuk-Dèrè.

En suivant cette ligne, on remarque la structure assez uniforme et l'inégale grandeur des maisons et des pavillons, qui occupent le milieu du tableau. Ces bâtiments sont dans le style du pays; tout y est sacrifié à un étage supérieur, le raiz-de-chaussée, et même le petit entresol, qui se distingue dans quelques uns, étant destinés au service domestique. Cet étage offre une piece construite en saillie sur le devant, espece de balcon soutenu par des arcs-boutants en charpente, et fermé entièrement de fenêtres vitrées. L'art a reçu des mœurs nationales le dessin de cette construction. Des hommes sédentaires et peu sociables, des femmes, pour ainsi dire condamnées à la claustration, se font un besoin de voir de plusieurs côtés les dehors de leur triste demeure. Ces sortes de balcons contentent leur curiosité. Assis et immobile à son gré, celui qui s'y place promene ses regards à droite, à gauche, au-devant de lui, passe-temps solitaire qui trompe les longues heures de sa vie monotone.

Tout près de là se remarque une de ces jetées qu'on nomme *échelles;* construites sur pilotis, soit en pierre, soit en bois, elles s'avancent dans la mer avec des marches ou des degrés, pour faciliter l'abord aux bateaux et le débarquement des personnes ou des marchandises.

Le dernier plan représente bien l'aspect de la contrée dans cette partie du Bosphore. Telle est l'inclinaison des coteaux; telle est la chaîne des collines, avec les gorges et les petits vallons qui les séparent. Elles s'élevent couvertes çà et là de bouquets, d'arbres, et d'arbustes précieux par leurs fleurs ou par leurs fruits. Ces paysages, riches de tout ce que donne en ces climats la fécondité spontanée de la nature, n'en font que mieux sentir ce qu'y produiroit une culture habile, fruit d'une meilleure civilisation.

VUE DE LA PARTIE CENTRALE DU VILLAGE DE BUYUK-DÉRE.

Cette Vue offre la partie la plus agréable du village de Buyuk-Déré. Ici se termine le golfe profond que forme le Bosphore depuis la pointe de Tharapia. Ce canal, en sortant de la mer Noire, se replie sur sa droite vers l'est nord-est, et déploie toute sa magnificence auprès de Buyuk-Déré. Son cours, devenu plus majestueux, est aussi plus tranquille; le double amphithéâtre de ses rives offre encore plus de variété et de délices : des gorges et de petits vallons forment entre d'agréables collines une continuelle succession de golfes et de promontoires. Buyuk-Déré, pendant les trois mois d'été, est défendu des ardeurs de cette saison par une brise semblable aux vents alisés, qui s'éleve le matin, devient vers midi un vent très fort, décline insensiblement, et se calme au coucher du soleil.

Les Francs établis en Turquie desiroient depuis long-temps avoir des maisons de campagne sur le littoral de Buyuk-Déré, qui joint à tous les agréments de sa position l'avantage d'offrir contre la peste l'asile le plus commode et le plus assuré. Mais les Turcs, dont l'orgueil et le fanatisme s'exaltoient par le souvenir encore récent de leurs victoires, sembloient craindre le contact des infideles, et ne permettoient aux négociants et même aux Ministres européens que d'habiter des villages abandonnés aux Grecs, tels que ceux de la forêt de Belgrade et des îles des Princes. M. le comte de Vergennes, ambassadeur de France, obtint tant de faveur auprès de la Porte Ottomane, qu'il lui fut permis de faire construire une maison dans la partie occidentale de Buyuk-Déré. Bientôt les autres Ambassadeurs l'imiterent. Le systême des sultans Abdulhamid et Sélim étoit de laisser s'affoiblir insensiblement les préjugés religieux qui tendent à rendre les Turcs entièrement étrangers aux arts de l'Europe. Les Francs continuerent à s'étendre dans cette riante colonie.

Entre les différentes maisons de campagne, on admire particulièrement celle de M. le baron de Hubsch, chargé des affaires de Danemarck, qui, fixé depuis long-temps à Constantinople, n'a épargné ni soins ni dépenses pour faire de son habitation un lieu enchanteur. C'est la premiere qui s'offre à droite dans cette Vue. Au sommet d'une colline sur laquelle s'élevent graduellement les arbres les plus variés, plusieurs kiosques déploient une immense perspective; d'un côté c'est la mer Noire, de l'autre les aqueducs de *Baktché-Kieuï*, hardiment suspendus sur les vallons et les prairies ; en face, l'œil suit toutes les sinuosités du Bosphore, et plane alternativement sur l'Europe et sur l'Asie. La distribution que les Orientaux suivent pour leurs jardins est conservée dans celui-ci; mais elle y est embellie par une propreté élégante et par la culture la plus soignée. M. le baron de Hubsch, qui montre de l'affection pour un pays

où il est né, a voulu apprendre aux Turcs l'art de transplanter sur leur sol les productions dont s'embellissent d'autres contrées, et qui en augmentent les richesses. Le sultan Sélim parut lui savoir gré de cette tentative. Comme l'usage défend aux souverains ottomans d'entrer dans les maisons des particuliers, et sur-tout dans celles des Chrétiens, ce monarque s'abstint de visiter le jardin de M. de Hubsch; mais les Sultanes ses sœurs et ses cousines s'y rendoient au moins une fois tous les ans. Les ministres de la Porte, pour complaire à leur maître, venoient y prendre des instructions sur la maniere dont les Européens cultivent les fleurs et les arbres fruitiers. Ces visites leur servoient aussi de prétexte pour s'entretenir d'objets importants avec M. le baron de Hubsch, ou avec d'autres Ambassadeurs; et l'on dit que des négociations pacifiques, des rapprochements inespérés, ont eu lieu dans ces bosquets, où tout présente des images de calme et de bonheur.

Le jardin de l'Ambassadeur de Russie, qu'on fera connoître ailleurs, est plus propre à exciter l'admiration des Européens, mais il plaît moins aux Turcs parcequ'il ne se rapproche point du goût oriental. Devant la maison de M. de Hubsch est une jetée ou échelle qui sert à faciliter l'abord des bateaux; au-dessus est un balcon où l'on vient jouir de la fraîcheur des belles nuits d'été.

L'artiste montre ici un grand bateau turc à dix rangs de rameurs, où tout respire l'alégresse: c'est un nouveau marié qui va rendre visite aux parents de son épouse. Ceux-ci, après les compliments d'usage, doivent le ramener à sa demeure; la mariée l'y suit de près, conduite par ses parents, dans un autre bateau. La poupe et la proue de celui qu'on voit ici sont surmontées d'un mât de pavillon, et garnies de fleurs, de drapeaux, de mouchoirs brodés, enfin de tous les présents que les bateliers reçoivent en pareille occasion. L'époux est assis au fond du bateau avec les parents de sa femme. Deux jeunes Grecs exécutent au son des instruments une danse lascive qu'on est surpris de trouver dans des lieux où la pudeur est prescrite par des lois et par des usages séveres : elle ressemble tellement au *fandango* des Espagnols, qu'on peut croire que ceux-ci l'ont reçue des Maures. Il est vrai que les Turcs ne démentent point leur austere gravité jusqu'à la danser eux-mêmes; des jeunes gens, d'origine grecque et d'une beauté remarquable, sont formés par leurs parents dans cet art et dans tous ceux qui peuvent exciter la joie d'un festin : une corruption précoce est presque toujours la suite de leurs exercices efféminés.

VUE DE LA PARTIE ORIENTALE DE BUYUK-DÉRÉ.

Le beau village de Buyuk-Déré, dont M. Melling a cru devoir tracer différents aspects, a un charme particulier pour les Européens, parcequ'ils y retrouvent l'architecture, les productions, les jardins, les meubles, les usages des différentes nations auxquelles ils appartiennent. C'est une sensation délicieuse pour le voyageur que la vue de différents objets qui, dans ces lieux où il est regardé avec défiance, et quelquefois même avec un stupide mépris, lui font oublier sa situation d'étranger. Comme il jouit de tout ce qui lui rappelle le plaisir, l'élégance, et enfin la supériorité de sa patrie! Nous avons déja parlé de la charmante maison de campagne qu'occupe à Buyuk-Déré le chargé d'affaires de Danemarck. Voici le palais de l'ambassadeur de Russie. M. de Bulkakoff acheta d'abord une maison de campagne fort agréable qu'un Anglois avoit fait bâtir depuis quelques années, et où il avoit dessiné des jardins suivant le goût pittoresque de sa nation. En peu de temps cette maison devint un palais : on en voit ici les deux ailes avancées, et le kiosque placé sur une terrasse antérieure. M. de Bulkakoff agrandit beaucoup les jardins, y fit des plantations d'arbres de toute espece; les allées et les terrasses furent disposées de maniere à ménager les points de vue les plus agréables.

Les ministres de Russie qui lui succéderent, donnerent, à son exemple, des fêtes splendides dans ce palais; mais aucune n'égala en magnificence celle que donna M. le comte de Kotchoubey, à l'occasion de l'avènement de Paul Ier au trône. Une foule innombrable étoit venue admirer une illumination qui, reflétée dans les eaux du Bosphore, offroit un coup-d'œil enchanteur. Le feu d'artifice fut tiré sur l'eau. Dans un espace d'environ une lieue, la mer étoit couverte d'un si grand nombre de bateaux, qu'ils sembloient former une salle continue.

On voit au-devant du quai du palais de Russie un bateau à sept paires de rames. La permission de monter un bateau de ce rang est une prérogative que la Porte accorde à tous les Ministres étrangers.

Toutes les autres maisons qui bordent le quai jusqu'au village de Sarï-Yérï ont été bâties par des Francs. Ce quartier est le plus sain et le plus beau de Buyuk-Déré : il n'y a guere que vingt-cinq ans qu'il est entièrement habité. Il offre le tableau d'une colonie européenne qui s'est établie dans un pays où tout présente un contraste avec ses mœurs et ses usages. Buyuk-Déré est encore, plus que le faubourg de Péra, un lieu privilégié pour les Francs; ils s'y livrent en liberté à toute sorte de plaisirs : les dîners sur l'herbe sont un des divertissements favoris qu'on goûte sous ce beau ciel.

VUE DE LA PARTIE ORIENTALE DE BUYUK-DÉRÉ.

Les dames européennes ne dédaignent pas de s'y rendre dans des chariots traînés par des bœufs; ces chariots sont le modeste et lourd équipage des femmes turques, grecques, et arméniennes. Les provisions du dîner se rangent sur un tapis qu'on étend à l'ombre des platanes ou près d'une fontaine. C'est là que se mêlent souvent les groupes des différentes nations. Quelquefois les Turcs affectent d'observer en silence les dîners européens, et s'abstiennent de manifester toute leur curiosité; mais d'autres fois ils y cedent franchement, et alors il faut se résoudre à mille questions importunes soit sur les différents mets qui sont étalés, soit sur toutes les parties de l'habillement des dames. Il échappe souvent aux femmes turques des questions bizarres et des ingénuités plaisantes. Il paroît qu'en général elles croient qu'en France les femmes jouissent de la pluralité des maris, comme dans l'Orient les hommes jouissent de la pluralité des femmes. En voyant une dame française entourée de plusieurs jeunes gens fort empressés à la servir et à lui plaire, elles s'écrient souvent : Eh! quoi, vous avez tant de maris. Elles ajoutent, le plus sérieusement du monde : Vous êtes bien heureuses!

FONTAINE DE SARI-YÉRI,

PRÈS BUYUK-DÉRÉ.

Que de pensées mélancoliques et tendres éveillent ces bosquets! Qui n'aimeroit à s'asseoir au bord de cette fontaine, à errer sous ces vastes et profonds ombrages! On croiroit d'abord qu'à l'imitation du Poussin, qui place un tombeau dans un des plus riants paysages de l'Arcadie, le peintre a imaginé une ingénieuse opposition, en nous montrant dans cet agréable vallon un Musulman qui prie auprès d'une pierre tumulaire, et plusieurs autres monuments de la même nature. Mais on reconnoît ici un cimetiere des Turcs, et l'on s'étonne seulement qu'un peuple insensible aux beaux-arts ait su créer pour les morts des champs élyséens semblables à ceux dont les poëtes grecs avoient fait le séjour des ombres heureuses. Ce paysage, qui ne peut manquer d'intéresser vivement les artistes, est le dernier ouvrage du burin de M. Pillement. Qu'il nous soit permis ici de donner des regrets à la mort de notre célebre et laborieux coopérateur. Et qui ne seroit frappé d'un rapprochement? Le burin de M. Pillement traçoit une scene des tombeaux, tandis que lui-même il s'approchoit de la tombe.

Le vallon où M. Melling nous a transportés appartient au beau village de *Sari-Yéri.* La piété d'un Musulman y a fait construire une fontaine qui n'a pas seulement pour objet d'embellir le séjour des morts, et dont l'eau ferrugineuse est employée dans plusieurs maladies comme un remede aussi facile que salutaire. Dans le même vallon, il existe une autre source dont les propriétés sont tout-à-fait différentes et soulagent d'autres maladies; on la nomme *eau de châtaigne,* sans doute parcequ'elle coule au pied de plusieurs grands et beaux châtaigniers. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que le vallon qui produit de si précieuses ressources pour la santé devient tout-à-fait insalubre pendant la nuit. Il n'est pas prudent de coucher dans le village de Sari-Yéri: des vapeurs malsaines qui s'élevent après le coucher du soleil y causent des fievres opiniâtres.

Auprès de la fontaine est une maison carrée destinée à laver les morts. Les Turcs pensent que le corps doit être complètement purifié avant d'être enveloppé dans le linceul funebre.

Toutes les pierres sépulcrales sont de marbre blanc; et c'est pour l'isle de Marmara, qui les fournit, un assez grand commerce. Les inscriptions en sont fort simples. C'est par les différentes coiffures que l'on indique la profession du défunt.

Une loi fort sage et fort ancienne défend aux Musulmans d'inhumer les morts dans l'intérieur des villes. Les champs particuliers destinés à cet usage peuvent être considérés comme leurs plus beaux jardins. La piété y a planté toutes sortes d'arbres, mûriers, platanes, acacias, cyprès, sycomores, qui forment de charmants bosquets. Les

oiseaux s'y rendent, et s'y multiplient à l'infini; et nul chasseur n'oseroit les troubler dans cette enceinte sacrée. Il semble cependant que le ramage continuel de ces oiseaux doive être souvent importun à la douleur profonde qui vient se recueillir dans ces lieux. Les parents prennent un soin assidu des arbrisseaux dont ils ont environné la tombe de l'objet de leurs regrets. Si l'absence ou quelque devoir les en empêche, des pauvres s'en chargent, et leur peine est reconnue par d'abondantes aumônes.

VUE

DE L'EMBOUCHURE DE LA MER NOIRE.

Le naturaliste qui cherche la solution des grands problêmes de géologie, celui surtout qui incline à penser que la mer Noire fut autrefois, comme la mer Caspienne l'est encore, une mer séparée, un lac immense, et que des explosions volcaniques ont creusé le beau canal qui l'unit à la Méditerranée, peut vérifier cette conjecture, ou plutôt peut affirmer le fait, en visitant l'un et l'autre rivage de l'embouchure de la mer Noire. Par-tout il y trouvera une terre volcanique; les rochers lui offriront des témoignages de cette grande révolution qui, en séparant deux parties du monde, les invita à se rapprocher par la navigation. Ainsi la catastrophe qui déchira ces terres, et fit disparoître un isthme par l'explosion d'un feu souterrain, devint une source de bienfaits. Les peuples eurent par degrés le courage de franchir le trajet de mer qui les séparoit de leurs anciens voisins, dont ils voyoient encore les champs et les habitations. Le premier navigateur, ou même le nageur intrépide qui voulut revoir ou ses amis ou celle qu'il aimoit, dut être l'objet d'une vive admiration et d'une sorte de culte. Si ce fut un taureau qui indiqua la possibilité de ce rapprochement, les peuples reconnoissants durent y voir le déguisement d'un dieu, de Jupiter lui-même. Ce canal que, vu son origine, on avoit considéré avec terreur, n'eut plus rien d'effrayant; on osa se jouer avec ses ondes, et il ne fut plus appelé que le Bosphore.

Voilà les pensées qui naissent sur ces rivages que M. Melling nous décrit avec tant d'exactitude. Il nous montre ici, dans le lointain, l'embouchure de la mer Noire; à droite, sur la côte d'Asie, est la montagne du Géant: en prolongeant la côte, on voit plusieurs batteries qui continuent la défense de l'entrée du Bosphore, et en rendroient l'accès impossible à toute escadre, si l'ignorance opiniâtre des artilleurs et des soldats, qui devroient veiller sur ce point à la défense de l'Empire Ottoman, n'offroit quelque chance de succès à ses ennemis; c'est précisément au service de batteries si précieuses que sont employées les milices les plus farouches et les plus indisciplinées: elles se composent en grande partie des habitants des villages voisins. C'est là qu'éclata en 1806 la révolte qui précipita du trône l'infortuné réformateur Sélim III. Les soldats des deux garnisons, auxquels sont confiées ces batteries, refuserent les premiers de se soumettre à l'ordre de Sultan Sélim, qui vouloit leur faire porter l'habillement qu'il avoit donné aux troupes de nouvelle création. Peut-être n'avoient-ils pas médité leur rebellion. Mais, dans les empires despotiques, un premier excès, qui fait craindre un châtiment sévere, est bientôt suivi d'excès plus coupables, qui peuvent seuls en assurer l'impunité. Le cri de désobéissance fut à peine proféré, que l'officier porteur de l'ordre

du Sultan tomba sous les coups des rebelles; liés par un pacte de sang, ils coururent chercher des complices dans les garnisons des autres châteaux d'Europe et d'Asie, qui partageoient leur aversion pour les réformes. Bientôt ils se portent à la maison de Mahmoud-Effendi, inspecteur des châteaux de la mer Noire: celui-ci veut échapper par la fuite aux coups de ces furieux; on le poursuit sur la côte: il s'embarque; on s'empare des premiers bâtiments pour le poursuivre encore: il se croit en sûreté lorsqu'il touche à Buyuk-Déré, et qu'il est reçu dans le corps-de-garde des fideles Bostandgis; mais bientôt il est arraché par les rebelles, chacun d'eux prend part à son assassinat; son cadavre est mutilé. A mesure qu'ils suivent le cours de leurs attentats, leur nombre se grossit; ils s'assemblent dans la prairie de Buyuk-Déré, et voient venir à eux des chefs du corps des gens de loi, et des chefs des Janissaires, chez lesquels l'esprit de révolte fermentoit depuis long-temps. Sultan Sélim est jeté dans une prison; ses ministres et ses favoris sont massacrés.

La seconde des deux batteries qu'on voit sur la côte d'Asie porte le nom de *kabak*, à cause des courges qu'on cultive aux environs: elle est dominée par un château bien élevé, monument de l'antique puissance des Génois, qui furent autrefois maîtres de l'embouchure et des rives de la mer Noire. L'enceinte de ce château offre un phénomene moral; c'est une petite peuplade dont l'origine n'est pas connue: on prétend qu'elle ne suit d'autre culte que celui de la religion naturelle; ce qu'il y a de certain, c'est que son culte n'a rien de commun avec les différentes religions de la terre. Cette peuplade est extrêmement casaniere; elle cultive avec assez d'industrie et de patience quelques champs autour de ce château, dont elle a fait sa patrie, et ne communique avec ses voisins que pour faire l'échange du produit de ses terres.

A la pointe du promontoire d'Europe est une masse de rochers sur lesquels on trouve encore quelques débris d'un autel, orné de guirlandes sculptées en relief et soutenues par des têtes de belier, qu'on croit être de l'antiquité la plus reculée, et qui paroît avoir été consacré à Bacchus. L'opinion de ceux qui ont prétendu y reconnoître une colonne érigée par Pompée est destituée de tout fondement.

Le village qui est sur le bord de la mer, du côté de l'Europe, se nomme *Sarï-Yérï* il est contigu à celui de Buyuk-Déré, dont on aperçoit les beaux jardins.

Le premier plan de cette Vue est occupé par des vaisseaux turcs: on reconnoît aisément à leur construction qu'ils ont été faits sous la direction d'un ingénieur français; ils font partie d'une escadre qui va croiser dans la mer Noire. Auprès est un petit bâtiment de guerre à voiles latines, et que les Turcs appellent hirondelle. Ce systême de voilure permet de naviguer avec le vent contraire: mais il est très difficile de manier ces petits bâtiments, qui demandent un équipage nombreux; Hussan-Pacha s'en servit avec assez de succès; mais aujourd'hui les Turcs n'en entretiennent plus qu'un petit nombre.

VUE DE LA GRANDE ARCADE

DE L'AQUEDUC DE BAKTCHÉ-KIEUÏ

ET DU VALLON DE BUYUK-DÉRÉ.

Le voyageur qui, sur les rives du Bosphore, trouve souvent de tristes vestiges d'une splendeur qui n'est plus, et qui voit toutes les atteintes que le temps et la barbarie ont portées à de grands monuments des arts, éprouve une vive satisfaction en contemplant de majestueux aqueducs qui lui représentent l'heureux concours de l'industrie des Grecs et de la puissance des Romains. Il craint cependant, s'il en approche de trop près, de les trouver dans un état de dégradation et de ruine; il examine, il s'informe, et voit qu'ici l'indolence ottomane s'est prêtée à des soins conservateurs. Les maîtres de Constantinople peuvent-ils négliger d'alimenter les fontaines et les réservoirs de cette vaste capitale?

Du fond du golfe de Buyuk-Déré s'élevent de petites collines qui forment un riant amphithéâtre: un peu plus loin elles vont se joindre à des monts majestueux couronnés d'épaisses forêts. Les herbes odorantes et les fleurs qui tapissent la plaine sont arrosées par un grand nombre de ruisseaux que les ardeurs de l'été ne font jamais tarir. Le noisetier, le genêt, l'acacia, l'aubépine, le chevre-feuille, font la décoration des collines; le châtaignier, le marronier et le chêne font celle des montagnes. L'industrie met à profit tous ces bienfaits de la nature.

L'aqueduc de Baktché-Kieuï, qui offre l'empreinte respectable des siecles historiques, rappelle à l'esprit les grandes révolutions des Empires. M. Melling nous a déja fourni l'occasion et les moyens d'en faire connoître l'origine et l'objet dans la description que nous avons donnée des aqueducs de Justinien. Celui de Baktché-Kieuï a environ 300 pieds de longueur et 80 dans sa plus grande élévation. L'artiste nous conduit ici sous la voûte de la grande arche qui unit deux montagnes. On voit de près les dalles de pierre dont elle est composée. En s'occupant de la solidité de ce monument, l'architecte n'a rien négligé pour lui donner un caractere de grandeur et même d'élégance. L'œil suit une longue file d'arcades liées à un canal souterrain qui, dans un espace de cinq lieues, conduit les eaux jusqu'au faubourg de Péra, d'Aga-Dgiamissi et de Top-Hané. On cherche quelle peut être la destination de plusieurs especes d'obélisques placés de distance en distance sur la route de ce canal : ils ont 30 ou 40 pieds de hauteur; les Turcs les appellent *Sou-Terazou*, ou nivellement de l'eau. Nous ne nous engagerons pas dans une dissertation sur ce moyen hydraulique; mais on admettra facilement avec nous la conjecture que ces obélisques, en élevant les eaux, qui étoient

stagnantes dans la vallée, jusqu'à une hauteur de 40 pieds, pour les précipiter de nouveau, les battent et les purifient.

C'est un usage, ou plutôt c'est un devoir que s'impose le Grand-Seigneur de visiter tous les ans ce magnifique aqueduc. Il consacre une journée entiere à cette inspection. Sa visite fait un peu respirer les Grecs qui habitent le long de l'aqueduc et du canal, et qui en sont établis les gardiens. La surveillance qu'ils ont à exercer est pour eux un sujet de vexations. Le *Sou-Naziri,* ou inspecteur des eaux, punit par de fortes amendes les négligences qu'il leur reproche et qu'il suppose quelquefois. En jugeant par lui-même, le Grand-Seigneur remet tout dans l'ordre.

C'est sans doute pour entretenir la fraîcheur de la vallée et la circulation des eaux que les plus grandes peines sont portées contre quiconque coupe les bois de la forêt. La coupe en est uniquement réservée au Grand-Seigneur, qui n'en fait usage qu'avec beaucoup de réserve.

Le site pittoresque qu'on découvre sous la voûte de la grande arche n'a pas besoin d'être décrit particulièrement; il suffit de rappeler un des plus beaux vallons de la terre, celui de Buyuk-Déré dont on a parlé plusieurs fois. Plus loin on voit le golfe du même nom dans lequel les plus gros vaisseaux naviguent aussi paisiblement que dans un lac, et font des évolutions comme dans une grande mer. En face on découvre un des promontoires de la côte d'Asie.

VUE DE L'UN DES BENDS,

DANS LA FORÊT DE BELGRADE.

Le paysage que l'on offre ici représente un des deux lacs artificiels situés dans la forêt de Belgrade. Les eaux de différents ruisseaux qui descendent de deux collines opposées, et celles qui tombent du ciel, sont reçues dans ces vastes réservoirs, et y sont contenues par une forte digue à laquelle on a donné le nom de *Bend,* mot à la fois persan et saxon qui signifie *lien.* De longs tuyaux les font communiquer au bel aqueduc de Bourgas. Voilà ce que les Turcs ont su ajouter à des établissements hydrauliques où l'on retrouve les derniers vestiges de la puissance romaine. La nécessité d'un côté et la religion de l'autre ont engagé les Empereurs Ottomans à respecter et à entretenir ces ouvrages. Ceux qui renversoient ou laissoient tomber avec indifférence tant d'utiles monuments, ont su faire de la forêt de Belgrade une forêt sacrée, afin d'en conserver la salutaire humidité. Quiconque oseroit y couper du bois seroit puni de mort. Si de tels réglements avoient été portés dans des pays jadis florissants et aujourd'hui les plus desséchés du globe, des mers de sable n'auroient point pris la place de campagnes fertiles. Mahomet, en judicieux législateur, ordonna l'usage des fréquentes ablutions pour imposer quelques soins de propreté à des peuples paresseux. Les descriptions poétiques dont le coran abonde offrent par-tout les agréables images qui naissent des sources vives, des ruisseaux, et des fleurs. Tant que les Arabes maintinrent leur domination dans les contrées que soumirent les fougueux disciples du prophete, ils veillerent avec un soin particulier à les préserver des malheurs sans remede qu'occasionne un desséchement progressif. Les Turcs, en détruisant l'empire des Califes, ont en général aussi peu respecté leurs travaux que ceux des Grecs et des Romains. L'établissement des Bends et le réglement qui protége la forêt de Belgrade, sont pourtant une exception à l'inertie et à l'imprévoyance qui caractérisent le gouvernement ottoman.

Des citernes très vastes et très multipliées avoient été construites à Constantinople par les Empereurs Grecs. Les Turcs ayant besoin d'une grande quantité d'eau pour leurs ablutions, ont voulu en tirer un volume plus considérable des aqueducs existants. C'est par ce motif religieux qu'ils ont formé des lacs artificiels dans la forêt de Belgrade. Les eaux en sont distribuées dans les fontaines publiques; elles arrivent aussi par différents tuyaux dans quelques maisons particulieres. Les Turcs, en jouissant de ces belles fontaines, ont regardé comme inutiles la plupart des citernes publiques, quoique, par l'élégance et la solidité de leur construction, elles pussent être placées au nombre des monuments de la ville. On en distingue une connue sous le nom de la citerne des *mille colonnes,* et qui n'en avoit cependant pas plus de deux cents. Elle a été employée

à l'établissement d'une filature de soie. Toute l'attention s'est portée sur les aqueducs. Celui qui se trouve dans l'enceinte de Constantinople est l'ouvrage de l'Empereur Valens. Les quarante arches dont il est formé réunissent deux collines.

Les Bends sont revêtus de larges pierres de taille. La longueur de celui-ci est d'environ trois cents pieds; il en a quarante d'épaisseur. L'artiste l'a représenté à sa surface. La vue en est très agréable, sur-tout au printemps lorsque les eaux plus abondantes débordent et présentent une nappe limpide qui vivifie et égaye la forêt. Cet aspect solitaire et paisible a un charme particulier dans des lieux où la nature a prodigué les perspectives les plus belles et les plus étendues. C'est un repos pour l'imagination; la rêverie y prend un caractere plus calme. Les Européens se croient plus près du sol qui les a vus naître. Ils comparent ce paysage avec ceux qui leur sont les plus chers. Comme les rivages du Bosphore les ont frappés d'admiration, ils jouissent avec plus de recueillement d'un site agréable et champêtre qui leur rappelle les vallées de leur patrie. Tel est leur sentiment d'affection pour ces doux aspects de la forêt de Belgrade, qu'ils viennent au printemps y habiter de jolies maisons de campagne que les premieres chaleurs de l'été leur font bientôt abandonner. On conçoit que ces lacs artificiels offrent un voisinage dangereux lorsque les eaux s'évaporent. Buyuk-Déré rappelle alors les Européens; l'air frais et pur des rives du Bosphore leur fait braver les ardeurs de la canicule. Cependant les Grecs qui habitent les villages voisins des aqueducs et des Bends ne trouvent pas au même degré ce séjour insalubre. Leur physionomie annonce la santé et la joie. On diroit que cette forêt les sépare de leurs oppresseurs. En les voyant se livrer à des plaisirs sans vivacité, mais presque sans interruption, on se rappelle un moment les rêves de la vie pastorale. Dès qu'on s'avance dans la forêt de Belgrade, on est frappé du son des mandolines et des chants qui s'y mêlent. Cet air de contentement se fait remarquer dans le groupe de Grecs que l'artiste a représentés dans ce paysage. A la gauche du tableau, un paysan tient le cheval de l'un d'entre eux.

Les personnages placés sur la lisiere du bois dans l'éloignement, indiquent le chemin d'un village peu éloigné du Bend.

VUE DU GRAND BEND,

DANS LA FORÊT DE BELGRADE.

Lorsque le grand Constantin transféra le siége de l'Empire à Bizance, dans la ville qui a conservé son nom, il ne fut point effrayé d'un inconvénient qui s'aplanissoit devant les maîtres du monde. Une situation si magnifique est bien éloignée d'offrir l'abondance d'eaux vives qui semble nécessaire à une grande capitale. Point de rivieres qui viennent baigner ce territoire; les sources y sont rares; les ruisseaux s'y dessechent en été. Nous avons parlé ailleurs des aquéducs construits par les Empereurs grecs. Ces grands monuments, dont le travail excite encore aujourd'hui l'admiration, ne pouvoient cependant suffire à la consommation d'une capitale alors immense, et qui tient encore aujourd'hui le second ou le troisieme rang dans l'Europe; l'industrie des particuliers y pourvoit. Il existoit déja dans la vieille Bizance plusieurs citernes où les eaux pluviales étoient recueillies; le nombre en devint aussi grand que celui des maisons de Constantinople; et l'on eut recours à d'habiles procédés pour assainir ces eaux. Elles se trouverent si multipliées, si bien pourvues, que Constantinople put braver les siéges et les longs blocus qui menacerent si souvent son existence.

Lorsque Constantinople passa sous le pouvoir des Empereurs ottomans, elle ne perdit point les effets de la prévoyance des Empereurs grecs, relativement aux eaux destinées à l'abreuver. On sait assez combien étoient habiles et vigilants les premiers successeurs de Mahomet II. Comme la religion musulmane demandoit encore une plus grande quantité d'eau, à cause des ablutions fréquentes qu'elle prescrit, les Sultans ne se bornerent pas à maintenir avec vigueur les lois de police établies par les Empereurs grecs; ils formerent dans les vallées de grands réservoirs pour y renfermer les eaux pluviales, et surent les arrêter aux débouchés des gorges par des digues qui leur ferment toute issue: c'est ainsi qu'elles furent conduites au grand réservoir de Constantinople, d'où ces eaux sont distribuées dans un grand nombre de fontaines publiques. La religion musulmane favorisoit à cet égard la prévoyance des Sultans; elle place au nombre des actes de charité les plus méritoires la construction de fontaines qui rafraîchissent le voyageur dans sa course, et lui offrent des moyens de se purifier. Les maisons de Constantinople sont en général très petites, et ne renferment jamais qu'une seule famille. Une seule citerne suffit aux besoins des habitants d'une telle maison. Les grands réservoirs dont les eaux sont amenées à Constantinople servent aux places publiques et aux ablutions des mosquées. Le plus beau de tous ces réservoirs, la plus imposante de ces digues, est le monument représenté dans cette gravure. On le doit aux soins du sultan Mahmoud, qui le fit construire vers l'an 1740, dans la magnifique forêt de Belgrade. Un massif énorme, construit en pierres de taille, long de plus de

400 pieds, sur 60 de large, et 130 de hauteur, unit deux montagnes. Là s'amoncele une vaste étendue d'eaux qui forme un lac considérable: elles s'échappent en divers ruisseaux qui aboutissent à des aquéducs, ou plutôt à des especes d'obélisques hauts de 30 à 40 pieds, placés de distance en distance, dans lesquels elles s'élevent et redescendent. Ce mouvement continuel, cette longue et ingénieuse suite de cascades, les dégagent de tout ce qu'un long séjour dans le lac a pu leur faire contracter d'impureté. Lorsqu'elles arrivent dans les réservoirs de Constantinople, elles ont acquis une pureté et une légèreté tout-à-fait bienfaisantes. Il ne faut pas faire honneur aux Turcs d'un procédé si simple et si utile; il remonte, dans l'Orient, à la plus haute antiquité. Mais, ce qui honore le gouvernement turc, c'est la surveillance avec laquelle ces établissements sont maintenus. Un inspecteur général, que l'on nomme le surintendant des eaux, est continuellement occupé de tout ce que demande l'entretien de ces réservoirs. De nombreux sous-inspecteurs en parcourent sans cesse les environs, et ne manquent pas d'y faire parvenir tous les filets d'eau qu'ils peuvent découvrir. Ils observent avec une extrême sollicitude tout ce qui pourroit faire dévier les eaux du cours qui leur est donné, et forcent les habitants des environs à concourir à ces soins, auxquels ils sont d'ailleurs portés par les préceptes de leur religion. Si quelqu'un d'eux étoit surpris à vouloir faire dévier les eaux, il paieroit de sa tête un tel délit; et souvent on les punit avec une impitoyable sévérité des dégradations qu'ils auroient pu prévenir. Le sultan Mahmoud se plaisoit beaucoup dans la forêt de Belgrade; il s'y étoit fait bâtir un kiosque à l'une des extrémités de cette grande digue, dont la construction étoit pour lui un titre d'orgueil. Alors tous les Ministres européens résidoient aux environs de cette forêt magique, soit par l'attrait du lieu, soit pour être plus à portée de faire leur cour aux Sultans : mais un séjour environné d'eau stagnante fut trouvé insalubre, sur-tout pendant l'automne. Insensiblement les Européens se sont presque tous réunis sur les bords du Bosphore, dans le beau village de Buyuk-Déré.

On peut juger d'après cette gravure quelle doit être la masse d'eaux amoncelées derriere cette digue par celle qu'on voit ici s'écouler, et qui n'est que le produit des eaux surabondantes. Si cette masse diminue un peu vers la fin de l'été, les premieres pluies de septembre l'alimentent bientôt avec une extrême abondance.

L'artiste a représenté dans ce ravissant paysage quelques sous-inspecteurs des eaux, dont les uns visitent les digues, et les autres prennent le frais. Les arbres de cette forêt atteignent à une hauteur immense : ce sont pour la plupart des platanes, des châtaigniers, et des marroniers.

AQUEDUC DE L'EMPEREUR JUSTINIEN,

À QUATRE LIEUES DE CONSTANTINOPLE.

C'est dans des lieux où la nature semble se reposer de ses sublimes productions, en créant à plaisir les plus aimables paysages, qu'il est beau de contempler des monuments de la puissance des rois et de l'industrie des peuples. L'art, en s'exerçant sur ce vaste théâtre, est averti de ne point tenter une lutte inégale avec des beautés qu'il ne peut atteindre. Il se contente d'y ajouter quelques traits; il domte des obstacles; il invente de nouveaux genres d'utilité; et la nature qu'il modifie heureusement n'offre plus rien qui ne serve aux besoins, au plaisir, et à l'orgueil des hommes.

Nul ouvrage ne se présente avec plus de noblesse et ne réveille des idées plus douces qu'un aqueduc; c'est un travail digne des maîtres du monde; c'est celui où les Romains ont laissé plus particulièrement l'empreinte de grandeur qui les caractérise. Byzance les attendoit pour remplir la destinée que son beau port et ses rivages fortunés lui promettoient. Cette ville, si favorisée d'ailleurs, n'avoit point assez d'eau pour fournir à une nombreuse population. Les empereurs n'ont négligé ni travaux ni dépenses pour procurer cette ressource à l'heureuse rivale de Rome. Les Sultans ont su continuer, réparer, entretenir des monuments nécessaires à l'existence de Constantinople. Elle est aujourd'hui abondamment pourvue de fontaines publiques qui distribuent dans presque toutes les maisons une eau pure que des aqueducs leur amenent avec une magnificence vraiment impériale. Il y en a trois dans les environs, et un dans l'enceinte même de la ville. M. Melling offre dans cette Vue celui des quatre qui mérite le plus l'attention des voyageurs par sa hardiesse, par sa solidité, et par l'harmonie de ses proportions. Il est situé près du village de *Bourgas,* dont les habitants du pays lui donnent le nom. L'espace qu'il parcourt est de 420 pieds, et il a 107 pieds dans sa plus grande élévation. Plus épais à sa base que dans la partie supérieure, il a deux étages percés chacun de quatre grandes arcades qui se correspondent. Elles sont séparées par des piles contre lesquelles s'appuient des éperons, et qui sont elles-mêmes percées d'arches inégales à trois hauteurs différentes. Au corps de l'aqueduc se joint de chaque côté un massif de maçonnerie qui le prolonge jusqu'au sommet des deux collines qu'il réunit. Des ouvertures ont aussi été ménagées dans ces massifs pour en diminuer le volume et les accorder autant que possible avec le reste de l'édifice.

Une singularité remarquable et dont on ne connoît d'exemple dans aucun monument de ce genre, c'est qu'on pourroit parcourir la longueur des deux étages même à cheval, toutes les piles étant percées en conséquence. L'escalier qui conduit à l'étage supérieur est pratiqué dans l'épaisseur de la premiere pile, et le chemin qui aboutit au pied de cet escalier traverse le massif de maçonnerie voisin.

Le canal qui surmonte l'aqueduc et conduit l'eau d'une colline à l'autre est couvert

de dalles de pierre, jointes avec art et disposées en forme de toit; la longueur totale de l'édifice est de 120 toises, y compris les massifs de prolongement. Toutes les ouvertures, grandes ou petites, portent un revêtement en pierres de taille qui en rend le trait pur. Enfin cette construction joint à tous les genres de mérite que nous lui avons déja reconnus celui de présenter un aspect aussi agréable que magnifique. Tout plaît d'ailleurs, tout intéresse dans le lieu solitaire qu'elle embellit. Un ruisseau qui coule au milieu d'une riante prairie contraste par la douce liberté de son cours avec les eaux emprisonnées dans ce hardi monument. La verdure est si fraîche à l'entour, les fleurs y sont si variées, le myrte, l'arbousier, le rosier, y croissent avec une telle abondance; l'air, enfin, y est d'une telle pureté, que les Francs qui habitent *Buyuk-Déré* viennent de trois lieues passer des journées entieres dans le vallon que couronne l'aqueduc de Justinien. Les Turcs, sensibles aux beautés de la nature, ne montrent aucune curiosité pour les merveilles de l'art; aussi ne visitent-ils jamais cet édifice. On voit que l'une de ses extrémités se perd dans de vastes ombrages. Ces arbres font partie d'une forêt qui prend une demi-lieue plus loin le nom du village de *Belgrade*, mais ne le conserve pas dans toute son étendue. Nous aurons par la suite occasion de donner quelques détails sur cette immense forêt dont la largeur borde vingt-cinq lieues de côtes de la mer Noire, et qui en longueur s'étend jusqu'en Croatie.

Le nom sous lequel cet aqueduc est connu à Péra feroit croire qu'il a été construit par l'empereur Justinien, mort en 565, après un regne de trente-huit années qu'illustrerent les victoires de Bélisaire et de Narsès, la réformation des lois romaines, et un grand nombre de monuments, tels que le palais Byzantin et l'église, aujourd'hui mosquée de Sainte-Sophie. Justinien II ou le jeune, dernier Empereur de la race d'Héraclius, mort en 711, eut le goût des édifices somptueux, comme celui de ses prédécesseurs dont il portoit le nom; mais d'après le caractere vil et féroce que l'histoire lui attribue, on peut douter qu'il ait conçu une entreprise aussi paternelle que celle d'un aqueduc : d'ailleurs les troubles de son regne, qui fut interrompu par dix années d'exil, ne lui auroient pas permis d'en suivre l'exécution.

Il se peut au reste que ni l'un ni l'autre de ces deux monarques n'ait bâti l'aqueduc de Bourgas; mais qu'une tradition vague le présentant comme l'ouvrage des Empereurs grecs, sans préciser l'époque de sa construction, ait fait attacher à ce noble et utile monument le nom de ceux de ces princes sous lesquels l'architecture a été le plus en honneur.

